

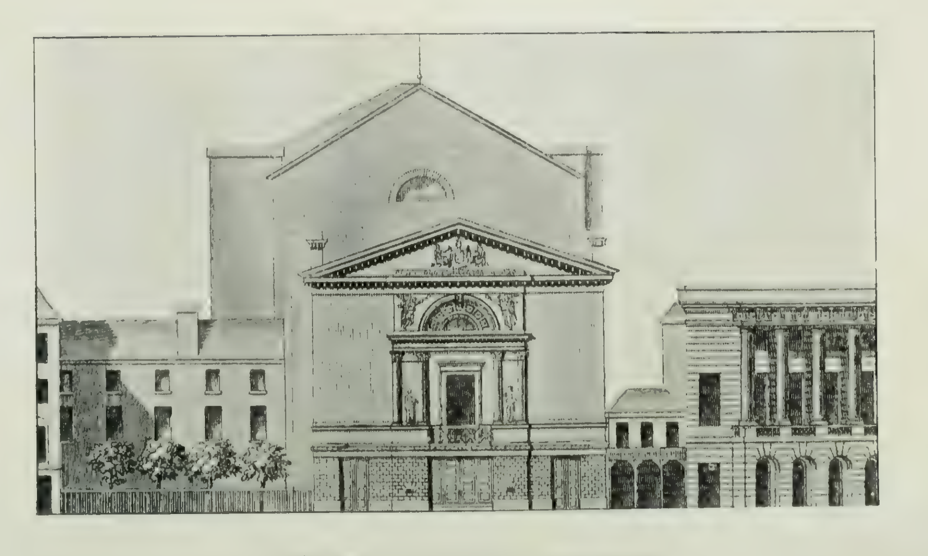
Les Jeux Gymniques

Le Panorama Dramatique

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES

DONT 150 MIS DANS LE COMMERCE





THÉATRE DU PANORAMA DRAMATIQUE

Boulevard du Temple

L.-HENRY LECOMTE

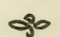
Histoire
des
Théâtres de Paris

Les Jeux Gymniques

1810-1812

Le Panorama Dramatique

1821-1823



PARIS

H. DARAGON, ÉDITEUR
30, Rue Duperré (IXe)

—

1908

LA SALLE

des

JEUX GYMNIQUES

1810-1812

Paris comptait dix-huit théâtres quand, le 8 août 1807, Napoléon condamna par décret dix de ces entreprises à disparaître avant le 15 du même mois. Parmi les scènes supprimées figurait la Porte-Saint-Martin, installée le 27 septembre 1802 dans la salle bâtie pour l'Opéra, occupée par lui de 1781 à 1794, et vendue en l'an VI comme domaine national. Cette circonstance servit de base aux réclamations faites par les propriétaires lésés (1) ; elle détermina aussi le Ministre de l'Intérieur, comte de l'Empire, à autoriser la réouverture de l'établissement. Son arrêté, en date du 11 mars 1809, était ainsi conçu :

J'ai examiné, Messieurs, la demande que vous m'avez adressée, pour avoir l'autorisation d'ouvrir la salle dont vous êtes propriétaires et d'y donner divers genres de *spectacles de curiosité*.

(1) Ils étaient huit : Mme veuve Besogne, MM. Delpont, Gobert, Dugas fils, Gay, Ladureau, etc.

J'ai pris en considération les motifs que vous avez fait valoir à l'appui de votre demande, et surtout le titre de propriétaires d'une salle qui faisait partie des domaines nationaux et qui vous a été vendue d'après la valeur que lui donnait sa destination : par cette considération, qui vous est particulière, j'ai cru devoir consentir à l'ouverture de cette salle, et je vous autorise à l'exploiter ou louer pour les spectacles qui sont déterminés de la manière suivante :

1° *Les Jeux Gymniques*. Ces jeux consisteront en danses de corde, sauts périlleux, et en tours de force et d'adresse, tels que luttes, pugilat, combats de gladiateurs, joûtes, etc.

2° Les *Tableaux historiques dans le genre de Servandoni*. Dans ces tableaux, les décorations devront être la partie principale du spectacle ; chaque tableau pourra représenter un fait, un grand événement.

3° Les *Évolutions militaires*. Ce spectacle consistera en marches, assauts, combats de fantassins ou de cavalerie.

4° Des *Prologues*. Ces prologues seront à un ou deux personnages au plus. Il sera permis d'expliquer, par ces prologues, les sujets des tableaux historiques, évolutions et autres jeux. Les personnages qui y figureront et les grimes ou bouffons que l'on emploie ordinairement dans les tours de force ou d'adresse seront les *seuls acteurs* qui pourront parler à ce spectacle.

Tels sont, Messieurs, les seuls genres que vous soyez autorisés à représenter ou à faire représenter dans votre salle, qui ne devra pas porter le nom de *théâtre,* mais de SALLE DES JEUX GYMNIQUES.

Je vous préviens que, dans le cas où les personnes chargées de l'exploitation de ce spectacle le feraient sortir des limites qui lui sont prescrites et exciteraient les réclamations des théâtres de Paris, je révoquerais la présente autorisation.

CRETET.

Un privilège aussi restreint n'était, à tout peser, qu'une faveur très mince ; décidés à n'exploiter pas eux-mêmes, les réclamants s'en contentèrent. Ils choisirent comme gérant Ribié et lui transmirent pour neuf années leurs nouveaux droits. Directeur déjà du théâtre de Lyon, Ribié s'associa pour un tiers Dugas fils qui, par suite d'ultérieures transactions, fut bientôt reconnu comme seul mandataire des privilégiés. Ceux-ci fixèrent au huitième des recettes le loyer de la salle et s'attribuèrent en outre, par représentation, huit loges et huit billets de deux personnes à toutes places.

L'obligation d'équiper à nouveau le théâtre, entièrement dégréé, et de confectionner décors et costumes empêcha Dugas d'ouvrir, comme il l'eût désiré, au début de novembre ; c'est le 1er janvier seulement que put commencer l'entreprise.

A cette date, l'administration et la troupe des *Jeux Gymniques* (1) étaient composées comme il suit :

Dugas fils, directeur ;
Augustin Hapdé, administrateur ;
Rozu, inspecteur général de la salle ;
Gubian, contrôleur général ;
Magniaudé, inspecteur du théâtre ;
Mayeur, régisseur en chef ;

(1) Sous ce même nom de *Jeux Gymniques*, un établissement avait existé en l'an VI rue de Varennes, 667, dans l'ancien hôtel du comte d'Orsay. On y voyait des marches, des evolutions, des assauts d'armes, à la suite desquels de jolies femmes distribuaient des prix aux vainqueurs.

Bizet, régisseur, souffleur et bibliothécaire ;
Révol, semainier et chef des comparses.

Acteurs parlants : MM. Laneau, Chevalier, Révalard, Creuseton, Livaros, Lefèvre, Foignet, Klein, Thierry, Dumouchel, Révol ; Mmes Dumouchel, Camus, Bellement, Juliette, Gabrielle.

Mimes : MM. Morand, Rhénon, Michaut, Louis, Godet, Auguinet, Lebrun, Joseph, Pelletier, Chap, Martin, Montel, Thomassin, Beaudot, Neuville, Constant, Berthe, Roger, Dol, Adolphe, Lucas, Vinot ; Mmes Spitalier, Letellier, Aline, Julie Marchand, Sophie-Rose, Plourdeau, Athalie, Joséphine, Cagé, Terre, Bayen, Aglaé, Durand, Armand, Lemasson, Rosine, Tirelle, Hortense, Victoire, Duranville, Baumont, Justine, Dubois, Sophie Leroux, Darminville, Constance, Angélique, Luce, Pauline.

Rôles d'enfants : Le petit et la petite Dumouchel.

Chef d'orchestre : Alexandre Piccini.

Le spectacle inaugural réunit deux pièces, très respectueuses des volontés ministérielles.

1er janvier 1810 : *Le Soleil et les Glaces, ou le Vaisseau le Saint-Martin*, tableaux allégoriques et d'inauguration, précédés de *L'Espérance et l'Armateur*, introduction, par Augustin H^***^ (Hapdé), musique d'Alexandre Piccini.

L'Armateur. . . .	MM.	LANEAU.
Le Zèle		RÉVOL.
Le Capitaine . . .		CHEVALIER.
Le Pilote		CREUSETON.
L'Espérance . . .	Mmes	CAMUS.
La Sagesse		GABRIELLE.

Un armateur s'inquiète de son vaisseau *le Saint-Martin* dont il n'a point de nouvelles. L'Espérance vient le rassurer en lui disant que le navire a été seulement arrêté par des monceaux de glaces. De plus les matelots ont tous la langue gelée et ne peuvent s'entendre que par l'expression des traits, du regard et des gestes. Mais la Sagesse seule peut sauver les marins et délivrer le bâtiment, et c'est vers elle que l'Espérance conduit l'armateur. Le théâtre change pour représenter une vaste étendue de mer glacée. Un vaisseau marchand, portant le pavillon français, y est arrêté. Le Zèle, qui devait veiller au salut commun, s'est endormi et le capitaine gémit sur sa situation Les feux allumés sur les rives et sur la glace s'éteignent, et des ours blancs, paraissant, forcent l'équipage à remonter à bord. Survient alors l'Espérance, montée sur un traîneau attelé de deux rennes ; elle réveille le Zèle et réconforte les marins en attendant que la Sagesse, sous les traits de Minerve, arrive à son tour dans un char de nuages. Frappant la terre de sa lance, cette dernière en fait sortir une colonne d'airain sur laquelle est cette inscription : « Enfants, suivez l'avis de la Sagesse, prosternez-vous et invoquez le Soleil ». Dociles, le capitaine et les matelots s'agenouillent en levant les mains vers l'Orient ; Phébus montre aussitôt sa face radieuse, les glaces fondent et *le Saint-Martin* délivré fait voile pour le Port de l'Indulgence.

Les Fêtes d'Eleusis, ou *Tous les jeux de la Grèce*, tableaux historiques, par Augustin*** (Hapdé), musique

de Darondeau, précédés d'*Un an de Périclès*, prologue en vers, par Joseph Aude.

Le Grand-Prêtre . . .	MM.	Klein.
L'Archonte.		Chevalier.
Socrate		Michaut.
Eschyle.		Neuville.
Sophocle		Dominique.
Ménandre		Creuseton.
Chef de lutteurs . . .		Rhénon, Louis.
Chefs de gladiateurs. .		Révol, Dumouchel.
La Grande-Prêtresse. .	Mlle	Gabrielle.

Rentrés vainqueurs dans Athènes, les soldats de Périclès y sont harangués par un capitaine L'ambassadeur de Sparte, venu pour faire la paix, admire les beautés de la ville grecque et les progrès réalisés depuis un an que Périclès dirige l'Etat. On l'invite alors à se rendre sous les murs d'Athènes et, après un sacrifice offert par Socrate, des jeux dédiés à Eleusis s'y célèbrent. La lutte, la course de flambeaux, le jet du disque, les courses de chars, le couronnement des plus célèbres écrivains et un combat de gladiateurs sont tour à tour exécutés sous les regards du peuple et couronnés par des marches guerrières.

Plusieurs passages du prologue, confondant Périclès avec Napoléon, furent chaudement applaudis, mais, malgré la pompe dont ils étaient environnés, les jeux grecs ne séduisirent point la foule. La soirée d'ouverture fut houleuse, attristée même par des sifflets ; aussi, rompant avec l'antiquité, les administrateurs s'empressèrent-ils de mettre en scène des événements plus susceptibles d'intéresser leur clientèle populaire.

6 janvier : *Le Siège de Dantzick*, tableaux militaires et historiques, par Augustin *** (Hapdé).

Le général français. . .	MM.	CHEVALIER.
Le général Kalkreuth . .		LIVAROS.
Astorf, espion prussien. .		DUMOUCHEL.
Un paysan.		RHÉNON.

Sommé de rendre Dantzick, le général Kalkreuth s'y refuse ; les Français alors donnent l'assaut et emportent la place.

Scènes d'espionnage, mines, contre-mines, combats, bombardement, tous les incidents d'un siège se succédaient dans ces 18 tableaux qui semblèrent mal conçus et n'obtinrent qu'un succès modéré.

18 janvier : *Le Passage du Mont Saint-Bernard*, tableaux historiques, par Augustin *** (Hapdé), musique de Piccini et Darondeau, précédés de *La France et l'Italie au pied des Alpes*, prologue en vers, par Joseph Aude.

Le Général en chef	MM.	CHEVALIER.
Le Chef de l'état-major . . .		LIVAROS.
Le Génie de la France . . .		LANEAU.
Officiers généraux.		ROUSSEAU. THOMASSIN. VINCENT.
Valentin		RÉVOL.
Lavaleur.		CREUSETON.
Schwartz		DUMOUCHEL.
Marcelli		KLEIN.
Le Supérieur des religieux. .		MICHAUT.
L'Italie	Mmes	LANEAU.
Zimeline		CAMUS.

L'Italie, pleurant sa prospérité perdue, apprend du Génie de la France le retour de celui qui l'avait jadis affranchie et qui vient la sauver encore. Le décor changeant représente alors une partie du Mont Saint-Bernard. Les frères hospitaliers s'occupent à dégager les chemins de la neige qui les couvre. Des militaires viennent annoncer l'approche de l'armée française, on les emmène à l'hospice. Des paysans ou paysanes paraissent ensuite, porteurs de provisions que leur prennent des maraudeurs autrichiens. Parmi les paysannes qu'ils retiennent se trouve Zimeline, jeune fille d'un rare courage ; elle s'empare de deux pistolets et fait trembler les assaillants jusqu'au moment où les soldats accueillis dans l'hospice accourent et les arrêtent. Valentin, l'un de ces braves, reconnaît dans Zimeline sa maîtresse, quand un détachement de tirailleurs ennemis survient ; un combat s'engage entre les Autrichiens, les Français et Zimeline qui, armée d'un sabre fait des prodiges de valeur, mais elle est désarmée et Valentin blessé. Au moment où le vainqueur de Zimeline l'entraîne vers la montagne, une avalanche se détache et roule dans un précipice la jeune héroïne ; la cloche du secours sonne à l'hospice, des frères portant des cordages et de longues perches se mettent à l'œuvre, un compagnon de Valentin descend dans le précipice et reparaît avec Zimeline, qu'on transporte avec Valentin à l'hospice. Soudain la fusillade retentit, des Français poursuivent les tirailleurs autrichiens et s'emparent de tous les défilés. Bientôt arrive l'armée française, à laquelle les hospitaliers distribuent des vivres. Le général en chef, instruit de la bravoure de Valentin, le fait sous-lieutenant et dote Zimeline, dont la main lui est accordée. Le passage du Saint-Bernard s'exécute ensuite, et, tandis que la Victoire plane sur l'armée, la France et l'Italie reparaissent, unies par une branche de laurier.

Spectacle intéressant, mouvementé, et que récompensèrent de vifs applaudissements.

24 janvier : *La Chassomanie, ou l'Ouverture du Jeune Henri mise en action*, par Augustin *** (Hapdé), musique arrangée par Lanusse.

Le Chassomane. . .	MM.	RHÉNON.
Germeuil		CREUSETON.
Toto-Carabi. . . .		KLEIN.
Traquenard. . . .		AUGUINET.
Renard		MONTEL.
Laure	Mmes	ALINE.
Suzette		LETELLIER.
Charles		BELLEMENT.
Labiche.		FONTAINE.

L'officier Germeuil aime Laure, fille d'un chassomane, et son jockey Charles courtise Suzette, suivante de Laure. Les galants, à l'aide d'une échelle, s'introduisent chez leurs maîtresses, mais, quand ils veulent les quitter, l'échelle a disparu et force leur est de se cacher tous deux dans une armoire. Le chassomane et son ami Toto-Carabi, dont il rêve de faire un gendre, proposent à Laure une partie de chasse qu'il lui faut bien accepter Pendant qu'elle revêt le costume obligé, son père, pour essayer un fusil neuf, va tirer sur l'armoire quand Germeuil et Charles en sortent. Colère du Chassomane qui s'apaise pourtant quand les coupables le régalent d'un très bel air de cors. Il décide alors que le plus adroit à la chasse recevra la main de sa fille. Germeuil, pour ridiculiser Toto, fait mettre par un paysan la peau d'un ours. Toto tire sur l'animal qui se laisse tomber, mais quand il veut présenter sa victime, le paysan se lève et prend la fuite aux rires de tous les assistants. Germeuil qui, lui, a tué un cerf, reçoit en récompense de son adresse la main de Laure, et Charles, qu'il dote, épouse Suzette.

Amusante parade, qu'on accueillit avec faveur.

9 février: *La Mort de Bayard*, tableaux historiques en 2 actions, par Augustin*** (Hapdé) et Verment (Mariton), précédés d'un *Prologue* en vers, par Verment.

François Ier	MM. Livaros.
Bayard.	Chevalier.
Dallègre	Thomassin.
Le marquis de Pesquaire.	Sanspierre.
Serdoni	Michaut.
D'Antrague	Révol.
Azino	Klein.
Wolsterod	Dumouchel.
Aglaure	Mme Darminville.
Danina	Camus.

La scène se passe en Italie, dans les murs de Rebec. D'Antrague, écuyer de Bayard, est fiancé à la belle Aglaure dont il a préservé les biens et la vie. Un tournoi se prépare, à l'issue duquel le roi François Ier doit être armé chevalier par Bayard, et D'Antrague, après avoir rappelé les hauts faits du guerrier sans peur et sans reproche, s'empresse de conduire Aglaure à la place qu'on lui a réservée. Les Germains, quoique chassés de Rebec, ont juré d'enlever Bayard mort ou vif. Dès qu'il est entré dans la chapelle où D'Antrague et Aglaure doivent être unis, ses ennemis y pénètrent et, à la faveur du désordre, enlèvent la mariée. D'Antrague la reconquiert, mais essaie vainement d'arriver à Bayard qui doit soutenir seul le choc d'un détachement germain. Cet exploit nouveau met le comble à sa gloire, et François Ier reçoit de lui l'accolade qui le fait chevalier. La cérémonie s'achève quand le bruit se répand que l'ennemi veut reprendre la ville de Rebec. Bayard va reconnaître les positions germaines, un orage le sépare de son escorte et des hommes embusqués lèvent sur lui leurs armes lorsque les Français apparaissent et taillent en pièces les assassins. Les deux armées en viennent bientôt aux mains sur les remparts ; les Germains sont défaits, mais, dans la mêlée, Bayard est

atteint d'une blessure mortelle. On le place contre un arbre, face à l'ennemi, et il expire, au désespoir du roi et de tous ses soldats.

Varié et luxueusement mis en scène, ce chapitre de nos annales n'eut pourtant qu'une demi-réussite.

28 février : *Le Lion de Florence, ou l'Héroïsme maternel,* tableaux historiques en 2 actions, par Frédéric (Dupetit-Méré), musique de Piccini et Lanusse, mise en scène de Camus.

Le Grand-Duc de Toscane.	MM.	Livaros.
Ludovic		Dumouchel.
Fidelio		Chevalier.
Adolphin		Dumouchel fils.
Alino		Creuseton.
Geraldi		Michaut.
Bichono		Klein.
Corine.	Mme	Camus.

Au milieu d'un violent orage, un homme, une femme et un enfant abordent les rives de la Toscane ; c'est, avec sa famille, Fidelio, seigneur proscrit par suite des infâmes manœuvres de Ludovic, courtisan du Grand-Duc. Tandis que Fidelio se rend à Florence dans l'espoir d'obtenir sa grâce, son épouse Corine, réfugiée dans un souterrain, sort de sa retraite au bruit de coups de feu suivis de gémissements. Un lion d'Afrique, destiné au Grand Duc, a brisé sa cage ; poursuivi, blessé par une flèche restée dans une de ses pattes de devant, il s'est couché près du souterrain et lève sur Corine, qui l'aperçoit avec terreur, des yeux suppliants. Prise de pitié, la jeune femme s'approche de l'animal, le délivre de la flèche qui paralyse ses mouvements et bande sa blessure avec un mouchoir. Le lion peut alors

s'éloigner, mais Ludovic qui le poursuit apprend que Fidelio est de retour, fait des recherches et, découvrant Corine, veut lui enlever son fils Adolphin. Revenant avec des amis, Fidelio s'interpose, mais il est vaincu, et les agents de Ludovic s'emparent de Corine et de son enfant. Tous deux sont prisonniers dans le palais de Ludovic quand le Grand-Duc, venu pour visiter son courtisan, annonce à tous qu'il a gracié Fidelio ; celui-ci réclame alors son épouse et son fils, et le Grand-Duc ordonne qu'on les lui rende. Mais, méprisant cet ordre, Ludovic fait conduire Adolphin dans la forêt où le lion échappé a élu domicile. Rendu furieux par une nouvelle poursuite, l'animal se jette sur l'enfant et va le dévorer lorsque Corine, accourant, se précipite aux pieds du monstre en lui redemandant son fils. Le lion fixe Corine, la reconnaît, et, déposant l'enfant qu'il tient par une jambe, se couche aux pieds de sa bienfaitrice qui presse avec transport Adolphin sur son cœur. Se sentant perdu, Ludovic veut du moins faire pleurer ses ennemis ; il se dispose en conséquence à poignarder Corine quand on l'arrête ; les bienfaits du Grand-Duc consoleront Fidelio et les siens des malheurs passés.

Intéressante histoire, que le succès récompensa.

24 mars : *Le Pont d'Arcole*, tableaux historiques en 1 action, par Augustin*** (Hapdé) et De Latoulinière, musique de Leblanc.

Le général en chef. .	MM. Chevalier.
Le général de division.	Livaros.
Le général Suwarow .	Gustin.
Antonio	Michaut.
Edouard	Dumouchel.
Simplio	Rhénon.
Rosa	Mme Camus.

Edouard, hussard français prisonnier de guerre, s'évade et se réfugie dans une auberge tenue par Antonio dont la fille Rosa, qui l'aime, le cache dans un buffet. Des officiers russes, survenant, demandent des rafraîchissements ; Antonio, pour les satisfaire, ouvre le meuble où est Edouard, et ce dernier retombe au pouvoir de l'ennemi. Mais on ne le prend pas seul ; une loi punit de mort quiconque donne asile à un Français ; Antonio et Rosa sont, en conséquence, menés avec Edouard au camp russe, où Suwarow ordonne de les passer par les armes. La sentence va s'exécuter, quand le bruit du canon trouble les Russes. On enferme Edouard, Rosa et Antonio dans une maison attenant presque au pont d'Arcole, et des dispositions sont prises pour repousser l'attaque des Français. Cette attaque commence bientôt, des boulets mettent le feu dans la maison où les prisonniers sont gardés à vue ; quelques Français les sauvent et Edouard, saisissant une arme, se jette dans la mêlée. Les Français cependant repoussent les Russes jusqu'à la tête du pont, mais, ne pouvant passer outre, ils vont reculer lorsque le général en chef saisit un drapeau, s'élance à travers le feu, et entraîne à sa suite les troupes que cet élan rend victorieuses.

Reconstitution émouvante d'une action d'éclat popularisée par la gravure ; on l'accueillit par des bravos.

1er avril : *L'Union de Mars et de Flore, ou les Bosquets de lauriers*, tableaux allégoriques, par Augustin Hapdé, musique d'Alexandre Piccini et Darondeau, divertissements de Camus, précédés d'un *Prologue* en 1 acte, mêlé de couplets, par Brazier et Théodore (Maillard).

Carafon	MM. Klein.
Mars	Chevalier.

La Discorde. . . .	MM.	Rhénon.
Morphée.		Auguinet.
Un envoyé de Mars .		Revol.
Un général autrichien.		Creuseton.
Un maréchal français.		Livaros.
Marguerite	Mmes	Camus.
Flore.		Adèle.
La Victoire. . . .		Aline.
L'Amour		Julienne.
Les trois grâces .		Letellier.
		Moreau.
		Darminville.

Marguerite, jeune Allemande venue à Paris pour assister aux fêtes du mariage de Napoléon, doit épouser le garçon de café Carafon ; mais Marguerite, qui trouve Carafon bête et aime le canonnier Labombe, veut obliger son futur à rompre lui-même l'union projetée. Pour y parvenir, elle s'habille en canonnier se donne pour Labombe, et offre à Carafon le choix entre un duel et son renoncement à la main de Marguerite. Le garçon, qui n'est pas brave, opte pour le second parti, mais Marguerite veut davantage et, sous le vêtement d'une bouquetière, elle sollicite le consentement de Carafon à son mariage avec Labombe. Carafon, croyant se venger ainsi de celle qui l'a dédaigné, fait ce qu'on lui demande ; il n'a plus tôt prononcé que Marguerite se fait reconnaître. Deux fois berné, Carafon prend la chose avec philosophie, et conduit Marguerite au théâtre des Jeux Gymniques, où sont mis en action les tableaux qui suivent.

Sur un lit de fleurs, balancé par les Grâces, Flore sommeille et Morphée étend sur elle ses pavots. Des sons belliqueux se font entendre ; Morphée craint qu'ils n'éveillent Flore, il enveloppe de nuages le lit de la déesse et le fait disparaître. Soudain arrivent des soldats que Mars envoie cueillir des lauriers ; des nymphes s'empressent de les satisfaire, ils sortent au son de la trompette de la Renommée.

Ce bruit réveille Flore ; elle paraît, suivie de son cortège, et voit avec dépit ses glorieux buissons dépouillés. Au son d'une fanfare, la Victoire s'avance presque aussitôt et demande à Flore de nouveaux lauriers. La déesse répond que Mars les a tous cueillis, et que la terre n'en peut produire assez pour lui. Un buisson cependant reste intact, mais il est réservé pour la paix générale, on le refuse à la Victoire dépitée. La Discorde alors sort des entrailles de la terre, secoue son brandon, et, passant à plusieurs reprises entre Flore et la Victoire, excite par degré les déesses, si bien que la Victoire sort pour envoyer Mars s'emparer des bouquets de Flore. Celle-ci consulte l'oracle du destin, qui lui promet l'Amour comme défenseur. L'Amour paraît au même instant, et fait avancer son armée composée de petits Cupidons habillés en grenadiers hongrois. Mars, précédé par la Victoire et suivi de nombreux guerriers, marche bientôt à la conquête des bosquets, mais une grille en or s'élève, séparant Flore et ses défenseurs de la troupe martiale. L'Amour atteint d'une flèche Mars, qui demande une suspension d'armes. La Paix à cet instant descend du ciel, et conduit Flore auprès de Mars. Celui-ci, frappé des grâces de son ennemie, lui offre de partager sa puissance ; Flore accepte : le dieu de la guerre et la déesse des fleurs, désormais unis, cultiveront ensemble les lauriers et les myrthes. Apparaît alors, comme apothéose, le Temple de la Paix, entouré de montagnes sur lesquelles des Français et des Autrichiens se jurent amitié, et tout finit par un divertissement.

Cet ouvrage, inspiré par l'union de Napoléon avec Marie-Louise, offrait une allégorie ingénieuse et vraiment poétique. Il reçut des spectateurs un accueil enthousiaste et obtint de la presse des éloges unanimes. L'importance de sa mise en scène, de son ballet surtout, éveilla par contre, chez les administrateurs de l'Opéra, une jalousie qui leur dicta une plainte au ministre de l'Intérieur. Elle n'eut aucune

suite grave ; toutefois Hapdé, renseigné, crut prudent de s'en tenir, pour un temps, aux « tableaux dans le genre de Servandoni », genre précisé par le ministre et dont les Jeux Gymniques n'avaient que la partie dispendieuse, car chez Servandoni la parole, le chant et la danse concouraient librement jadis à la pompe théâtrale.

15 mai : *La Tête rouge, ou le Mandrin du Nord*, tableaux historiques en 2 actions, avec un Prologue, par Frédéric (Dupetit-Méré), musique de Piccini et Darondeau.

Schinderhannes. . .	MM. Révalard.
Fink	Dumouchel.
M. de Mursheim . .	Rhénon.
Babolein	Klein.
Darnaud	Creuseton.
Cœlie	Mme Camus.

La scène se passe entre Coblentz et Mayence, au cours de 1801. Des villageois, réunis pour une veillée, entendent un des leurs, Babolein, raconter des histoires de brigands qui sont en situation, car leur pays est ravagé par une terrible bande que dirige le fameux Schinderhannes, surnommé *la Tête rouge*, à cause de ses cheveux ardents. Des coups de feu interrompent la veillée et une femme en larmes se précipite dans la ferme : c'est Cœlie que poursuivent d'audacieux bandits. Cœlie n'est autre que la fille de M. de Mursheim, magistrat du canton ; elle a jadis quitté son père pour suivre un séducteur, Arnold, qui l'a rendue malheureuse puis abandonnée sans ressources, et c'est pour implorer son pardon qu'elle revient aux lieux qui l'ont vu naître. Mais une idée cruelle la torture, le chef des brigands

qui la poursuivaient a parlé près d'elle et cette voix ressemblait étrangement à celle d'Arnold. La crainte de Cœlie n'est pas vaine, car, dans un portrait de Schinderhannes exposé publiquement, elle reconnaît bientôt son amant indigne. Pour comble, tandis que la fille repentante essaie de reconquérir l'affection de son père, le bandit et sa troupe envahissent le château de Mursheim, enlèvent Cœlie et baillonnent le vieux magistrat. Un domestique, par bonheur, sonne le tocsin, des gendarmes accourent et chassent les criminels ; mais ils ne tardent pas à revenir, sous divers déguisements, s'emparent de M. de Mursheim et le conduisent au souterrain où gémit déjà Cœlie. La jeune femme profite du sommeil de Schinderhannes pour faire évader son père ; elle supplie ensuite Arnold de renoncer à son infâme métier et l'ébranle, quand une fusillade se fait entendre : des hussards entourent les bandits qu'ils capturent. Schinderhannes, qui se sait condamné à mort, implore alors M. de Mursheim en faveur de Cœlie et se fait sauter la cervelle.

Sujet médiocre, qu'on goûta peu.

24 mai : *La Chaumière au pied des Alpes*, prologue-vaudeville en 1 acte, ajouté au *Passage du Mont Saint-Bernard*, par Théodore (Maillard) et B*** (Brazier).

Marcelli	M. Klein.
Zimeline	Mme Camus.

Marcelli, paysan niais, aime Zimeline, qui préfère un housard français nommé Valentin Zimeline doit aller au couvent du Mont Saint-Bernard et Marcelli insiste pour l'accompagner. La jeune fille refuse, parce qu'elle espère la visite de Valentin ; mais, apprenant bientôt que le housard

a dû partir en éclaireur, elle se ravise et accepte l'escorte de son gauche soupirant.

Ces scènes naïves, brochées pour une reprise, firent regretter le prologue primitif, délaissé sans raison.

13 juin : *Lapeyrouse, ou le Voyageur autour du monde*, tableaux historiques en 3 actions, par Augustin *** (Hapdé), musique de Foignet fils, précédés du *Marin provençal*, prologue-vaudeville en 1 acte, par Martainville.

Sabord, Alexis . . .	MM.	Foignet.
Lapeyrouse		Chevalier.
Karoubé		Lefèvre.
Deux chefs		Creuseton, Justin.
Un contre-amiral . .		Dumouchel.
Un officier de marine .		Berthe.
Un pilote.		Vincent.
Deux matelots . . .		Thierry, Beaudot.
Rosette	Mme	Camus.
Mme Lapeyrouse. . .		Bellement.
Juliette		Julie.
Zora		Dumouchel.

Bien qu'amputé d'un bras, le matelot provençal Sabord doit épouser Rosette, femme de chambre de Mme Lapeyrouse ; mais, apprenant que l'Assemblée Nationale envoie deux frégates à la recherche du voyageur dont, depuis trois années, on ne reçoit aucune nouvelle, Sabord, que Lapeyrouse a comblé de bienfaits, décide de se joindre à l'expédition. Rosette l'en félicite, promet de l'attendre et, pour l'encourager, l'embrasse et l'autorise à la tutoyer dans les lettres qu'il lui écrira.

Lapeyrouse, naufragé, habite une île inconnue. Zora, jeune sauvage, lui ayant sauvé la vie, il l'a aimée et a eu d'elle deux enfants. Il s'amuse aux ébats de singes dressés par Alexis, seul matelot restant de tout son équipage, quand l'arrivée subite d'une horde féroce oblige les deux Français à se cacher dans une caverne. Les sauvages, que conduit Karoubé, ont avec eux une femme et un enfant qui vont périr sur un bûcher lorsque Lapeyrouse et Alexis font feu sur leurs bourreaux. Ceux-ci prennent la fuite, et, dans les deux sauvés, Lapeyrouse reconnaît avec stupéfaction sa femme et son fils. Les caresses qu'il leur prodigue sont loin de plaire à Zora qui, mise au courant de la situation, s'évanouit de douleur. Quand elle reprend ses sens, Karoubé qui l'a jadis aimée, la presse de telle façon qu'elle promet d'être à lui s'il la venge de l'ingrat étranger. Zora se repent bientôt de ce serment et s'empoisonne pour ne le point tenir, après avoir mis Lapeyrouse en garde contre Karoubé. Ce dernier, venu pour tuer son rival, laisse tomber son arme à la vue de Zora mourante ; au moyen d'herbages arrachés en hâte, il la sauve et jure d'épargner Lapeyrouse si elle se sépare de lui. Zora, qui aime toujours l'explorateur, accepte ce sacrifice, confie l'aîné de ses enfants à Mme Lapeyrouse et garde l'autre avec le consentement de son nouveau maître. Les sauvages ont brûlé une des frégates envoyées au secours de Lapeyrouse, mais la seconde, commandée par un vice-amiral, prend à son bord Lapeyrouse qui va s'exposer à de nouveaux périls.

La plus grande fantaisie avait présidé à la confection de ces tableaux soi-disant historiques ; diversifiés, présentés habilement, ils furent reçus avec faveur.

7 juillet : *L'Apothéose du Duc de Montebello*, tableaux à grand spectacle, précédés d'une Pompe funèbre

mêlée de chants, par Augustin Hapdé, musique choisie dans les chefs-d'œuvre de Pergolèse, Mozart, Haydn, etc., hymne et strophes par Bizet.

Un officier de hussard.	MM. FOIGNET.
Le duc de Montebello.	LIVAROS.
Kléber.	THOMASSIN.
Desaix.	CREUSETON.
Joubert	RÉVOL.
Dugommier	BERTHE.
Minos	CHEVALIER.
Rhadamante. . . .	NEUVILLE.
Eaque.	AUGUINET.
Achille	LEFÈVRE.
Thésée.	MONTEL.
Agamemnon	ROGER.
Ajax	IMBERT.
Léonidas.	THIERRY.
Annibal	HÉBOUVILLE.
Une dame française . / Une ombre chantante.	Mlle DUMOUCHEL.

Un cortège de jeunes filles, d'enfants, de vieillards tenant des couronnes et des branches de cyprès, défile, en compagnie de nombreux soldats, au pied d'un monument surmonté d'un magnifique lit de repos sur lequel est le duc de Montebello. Des chants retentissent, puis une marche militaire et une décharge générale de toutes les armes. Deux colonnes de nuages, au milieu desquelles plane un génie, enveloppent alors le lit et l'enlèvent dans l'espace. — Le théâtre change et représente une partie des Champs-Elysées. Kléber, Desaix, Joubert, Dugommier et d'autres généraux, morts comme le duc pour leur patrie, accueillent avec joie le nouveau venu dont l'immortalité grave le nom dans son temple, et l'on danse un divertissement.

Belle mise en scène, demi-succès.

21 juillet : *L'Arsenal d'Inspruck, ou les Drapeaux du 76e de ligne*, fait historique, par *** (Augustin Hapdé) et De Latoulinière, musique de Piccini et Darondeau.

Ernest	MM.	Dumouchel.
Werner		Thierry.
Peters		Klein.
Un capitaine.		Creuseton.
Un Maréchal d'Empire. . .		Lefèvre.
Un officier d'ordonnance. .		Justin.
Un soldat blessé		Beaudot.
Maria	Mmes	Camus.
Béatrix		Plourdeau.

Ernest, porte-drapeau du 76e de ligne, aime la jeune tyrolienne Maria, mais le père de celle-ci ne veut consentir au mariage des amants que lorsqu'Ernest aura reconquis l'étendard confié à sa garde. Cet étendard et d'autres appartenant à la même demi-brigade sont suspendus aux voûtes de l'arsenal d'Inspruck, d'où les Français brûlent de les arracher. Maria, craignant qu'Ernest commette, pour l'obtenir, quelque acte de folie, trouve moyen de se glisser dans les rangs français: faite prisonnière, elle est conduite à l'arsenal, reconnue et condamnée à mort. L'attaque des troupes françaises fait ajourner l'exécution. Confiée à la garde de quelques soldats autrichiens, Maria profite de leur distraction pour s'emparer d'un des drapeaux du 76e, et se cache au milieu d'un trophée. Pendant ce temps l'arsenal est envahi par les nôtres; Ernest, qui lutte contre un officier ennemi pour lui arracher son drapeau, va succomber peut-être, quand Maria, de sa cachette, tue d'un coup de fusil l'étranger. Le 76e pénètre alors de tous côtés dans l'arsenal et ressaisit avec transport ses étendards, pendant qu'Ernest et Maria sont présentés au Maréchal d'Empire qui les unit.

Spectacle qui, malgré son éclat, fut accueilli sans enthousiasme.

7 août : *La Petite guerre, ou l'Officier Prothée*, prologue mêlé de vaudevilles en 1 acte, par Désaugiers.

Seymour.	M.	Foignet.
Rosalie de Marcy . .	Mmes	Camus.
Justine		Julie Marchand.

La scène se passe aux environs d'Inspruck. Pendant que l'officier Seymour remplit une mission en France, Rosalie de Marcy, jeune veuve qu'il aime, est l'objet d'attentions galantes de la part de cinq autres officiers. Instruit du fait par la suivante Justine, Seymour veut savoir si l'un de ces soupirants a intéressé Rosalie. Habile en l'art des métamorphoses, il se présente à sa maîtresse sous l'aspect d'un orfèvre juif, puis sous ceux d'un maître de danse, d'une vieille modiste et d'un arlequin. Chacun de ces personnages offre, au nom d'un des cinq galants, de riches présents à Rosalie qui les refuse; mais Seymour fait à vue ses changements. l'un d'eux est surpris par la veuve qui, pour se venger, feint une vive tendresse pour certain Sainville. Colère de Seymour, puis explications qui se terminent naturellement par le mariage des amoureux.

Accolée tardivement à *L'Arsenal d'Inspruck*, cette bluette amusante s'accompagnait d'une fête militaire destinée à clore le dit *Arsenal*, mais ces deux adjonctions ne prolongèrent que peu l'existence d'un ouvrage jugé mal venu.

5 septembre : *Les Nouvelles métamorphoses*, vaudeville en 1 acte, par Servière et Coupart.

Pièce créée au Théâtre des Jeunes-Artistes le 7 septembre 1805, et que l'on reprit sans effet.

24 septembre : *L'homme du destin,* tableaux historiques et allégoriques en 3 actions, par Augustin Hapdé, musique d'Alexandre Piccini et Darondeau, divertissement de Camus, précédés du *Conseil des Dieux*, prologue en vers mêlé de chants par B. de Rougemont.

Jupiter, Kléber.	MM. Laneau.
Mercure, un officier . . .	Dumouchel.
Mars, le Pacha du Caire. .	Justin.
Apollon, le Cheïk. . . .	Lefèvre.
Thémis	Armand.
Le Destin	Livaros.
L'Homme du destin . . .	Chevalier.
Son génie	Révol.
Roustaban	Foignet.
Koreb	Thierry.
Desaix	Creuseton.
Un médecin en chef . . .	Roger.
Un chirurgien en chef . .	Neuville.
Un officier général . . .	Thomassin.
Un général d'artillerie . .	Balieste.
Un savant	Déterville.
Officiers d'état-major. . .	Beaudot, Constant.
Un conducteur de chameaux	Auguinet.
Un courrier français . . .	Pelletier.
Zimoé	Mlles Letellier.
Vivandières.	Lemasson, Dubois.

Réuni par les soins de Mercure, le conseil des dieux apprend de Jupiter qu'il est temps de donner au monde un homme renouvelant les exploits des héros. Invités à choisir parmi Charlemagne Trajan, Alexandre et Achille le personnage qu'il convient de ressusciter, les dieux se partagent en quatre partis d'égale importance. Le maître de l'Olympe, perplexe, en appelle au Destin. Ce dernier consulte son livre et prononce l'arrêt suivant : « Ils vivront tous dans un seul ». — Un vaisseau apparaît, sur lequel plane le génie

de la France, il porte le prédestiné dont l'histoire alors se déroule en trois parties distinctes. La conquête de l'Egypte, la victoire des Pyramides, et plusieurs épisodes rattachés à l'action principale passent d'abord sous les yeux des spectateurs. Le passage des Alpes, la bataille de Marengo, les arts régénérés, les témoignages de l'amour reconnaissant des peuples, offrent ensuite le tableau des campagnes d'Italie. Le héros soumettant le Nord par sa valeur et sa générosité, sa visite au tombeau du grand Frédéric, l'entrevue sur le Niémen, la réconciliation de la France avec l'Autriche et l'hymen qui suivit composent la troisième partie de l'ouvrage, couronné par les fêtes célébrant la paix et le bonheur des peuples.

L'intérêt des sujets, la beauté des décorations, le luxe de la mise en scène ne pouvaient qu'assurer un succès dont la durée, pourtant, ne répondit pas à l'espoir de l'auteur.

1er octobre : *La Journée de Marathon*, tableaux historiques en 1 acte, avec un prologue, par Augustin Hapdé.

Il n'existe aucun compte-rendu de cet ouvrage, mal accueilli et qu'on n'édita pas.

6 octobre : *Les Pyramides d'Egypte*, tableaux militaires et historiques, par Augustin Hapdé.

Première action de *L'Homme du siècle*, jouée dans les mêmes décors et par les mêmes acteurs.

15 octobre : *La Colonne de Rosbach*, tableaux militaires et historiques en 1 acte, précédés de *La Fermière prussienne*, prologue-vaudeville, par Augustin Hapdé.

Ouvrage manqué, que nul journal ne raconta (*Non imprimé*).

19 octobre : *L'Acteur dans sa loge*, prologue à travestissements mêlé de couplets, par Mayeur et G*** (Ourry et Saint-Clair).

Dorval . . . . . . M. Foignet fils.

Le directeur d'un théâtre veut engager Dorval pour jouer quelques prologues, mais il désire, avant de contracter, savoir si cet acteur est en état de remplir ses vues. Pour faire ses preuves, Dorval incarne successivement les personnages d'un paysan niais, d'une poissarde, d'un guerrier, d'un abbé, du diable, de M. Vautour, d'une naine et d'un mamelouck. Le directeur assiste à ces transformations, se déclare satisfait, et engage Dorval, tandis que le décorateur du même théâtre le prend pour gendre.

De jolis couplets et le jeu de l'artiste firent applaudir cette pièce à tiroirs.

20 octobre : *L'Enfant et le Grenadier*, fait et tableaux historiques en 2 actions, par P. Villiers, musique d'Alexandre Piccini et Darondeau, précédés de *L'Auberge allemande*, prologue en vaudevilles, par P. Villiers et Brazier.

Sans-Quartier.	MM.	Lefèvre.
Un général en chef . . .		Livaros.
Un général de division. .		Creuseton.
Un colonel.		Dumouchel.
Un commandant de place.		Justin.
Un valet		Klein.
Un bourgmestre		Thierry.
Félix		Petit Henri.
Mme Goutman.	Mmes	Camus.
Mme Volmare		Spitalier.
Une vivandière		Letellier.

Propriétaire d'une auberge allemande, Mme Goutman fait passer à une dame habitant la ville voisine qu'assiègent les Français de l'argent et des lettres. Un grenadier du 46e, Sans-Quartier, s'indigne de ce qu'il croit une trahison, mais l'aubergiste lui révèle qu'elle secourt ainsi la veuve et l'enfant du général Volmare qui est mort de misère plutôt que de porter les armes contre son pays. Les Volmare furent jadis les maîtres du père de Sans-Quartier; aussi le soldat promet-il à Mme Goutman de sauver ses amis si la ville est prise et de leur remettre la bourse qui lui est confiée. Sur ce les deux braves gens s'embrassent, et le 46e part pour l'assaut.

Sommé par un parlementaire d'ouvrir ses portes aux Français, le commandant de la place allemande a fièrement refusé et se prépare au combat après avoir fait mettre les habitants inutiles dans un bastion protégé de l'Hôtel-de-Ville. Parmi ces enfermés sont Mme Volmare et son fils Félix. Les hostilités sont bientôt engagées et la ville est conquise. Le feu prend à l'Hôtel-de-Ville; Mme Volmare sauve son enfant en descendant par une fenêtre au bas de laquelle elle tombe évanouie. Sans-Quartier, qui survient, cherche vainement à ranimer la pauvre mère; la croyant morte il s'empare de l'enfant, le met dans son sac et va rejoindre ses camarades. Quand elle reprend ses sens, Mme Volmare demande à tous le petit Felix; un Français la conduit à

Sans-Quartier qui, après avoir dorloté l'enfant, l'a remis à son colonel. La mère exprime sa gratitude au grenadier qui tout à coup la reconnaît et tombe à ses genoux en lui tendant la bourse de Mme Goutman. Le général survenant fait sergent Sans-Quartier et déclare Félix fils adoptif du 46e. Puis Mme Goutman arrive, félicite Mme Volmare et tombe dans les bras de Sans-Quartier : elle deviendra sa femme dans le plus bref délai.

Favorable sujet, traité avec adresse et qui conquit tous les suffrages.

Les Jeux Gymniques furent, vers cette date, l'objet d'une semonce ayant pour but de détruire une légende que, malgré tout, les historiens théâtraux devaient soigneusement recueillir. De Fontainebleau, Napoléon adressa le 23 octobre, au duc de Rovigo, ministre de la Police générale, ces lignes très nettes :

« Les administrateurs du théâtre Saint Martin font courir le bruit faux que j'ai été à leur théâtre, et en conséquence ils ont décoré une loge pour moi. Faites-la ôter. Je trouve également mauvais qu'on y donne des pièces qui font allusion à ma personne ; cela est inconvenant et indécent. »

La faute de ses gérants contraignit donc l'entreprise à délaisser ultérieurement les faits contemporains pour les anciennes chroniques, moins familières aux spectateurs et d'un attrait plus contestable.

10 novembre : *Les Ruines de Rome, ou l'Antiquomanie*, tableaux comiques, par Augustin *** (Hapdé), musique de Piccini et Darondeau, divertissement de Camus, précédés d'un *Prologue* en vaudevilles, par Ourry.

Frontin	MM. FOIGNET.
M. Antiquaille . . .	THIERRY.
De Sainville	LANEAU.
Sainville fils	LEFÈVRE.
Derval	BEAUDOT.
Dermont	NEUVILLE.
Jacques.	KLEIN.
Lafleur	BERTHE.
Julienne	Mmes CAMUS.
Lucrèce.	LETELLIER.
Vesta	TIRELLE.
Angélique	SOPHIE.

Bien nommé, Antiquaille pousse jusqu'à la folie l'amour des choses passées. Il a nommé sa fille Lucrèce, sa gouvernante Vesta et se ruine tous les jours en achats de débris. L'envie lui vient enfin de connaître les ruines romaines. Il a compté sans son valet Frontin. Celui-ci a jadis servi chez M. de Sainville et sait que le fils de son ancien maître désire fort épouser Lucrèce. Mais Antiquaille veut pour gendre un artiste et Sainville fils n'est qu'homme aimable ; il faut donc, par quelque artifice, conquérir le bonhomme. Au lieu de le conduire en Italie, Frontin lui fait parcourir la province et le mène finalement à Monthléry, où certaine Julienne doit lui servir de complice Julienne est aubergiste de l'endroit et, dans les environs, Sainville possède un château que, sous la direction d'un habile architecte on a transformé en musée romain. C'est là que Frontin promène le maniaque extasié. On lui vend à des prix fabuleux des bizarreries comme l'écritoire de Cicéron, les lunettes d'Homère, le pied de Commode, une descendante des oies du Capitole, les chevaux du soleil. Alors qu'il fait cette dernière emplette, on annonce que l'hôtellerie où il est descendu vient d'être dévalisee. Incapable par suite de solder ses acquisitions, Antiquaille est conduit devant un magistrat qui le condamne à la prison. Il demande grâce et, terminant la mystification, Sainville, Frontin et leurs amis dépouillent les vêtements qui les ont

déguisés, tandis que les prétendues ruines de Rome disparaissent pour faire place à un parc magnifique. Ahuri, mais prenant bien la chose, Antiquaille declare abjurer ses goûts et unit Lucrèce à Sainville.

Des scènes gaies et surtout les très beaux décors peints par Moenk valurent à cette parodie un réel succès.

11 décembre : *La Reine de Persépolis, ou la Femme et le Malheur*, tableaux en 4 actions, par Augustin Hapdé, musique de Piccini et Darondeau, précédés d'*Oromaze et Arimane, ou le Génie blanc et le Génie noir*, prologue-vaudeville en 1 acte.

Oromaze.	MM.	Laneau.
Arimane.		Lefèvre.
Zorvès		Chevalier.
Orbas.		Révalard.
Ximor		Dumouchel.
Mélas		Creuseton.
Deux seigneurs . .		Berthe, Adolphe.
Azénos		Thierry.
Bilbokar.		Klein.
Arzane	Mlles	Dumouchel.
Son fils		Juliette.
Thaïs.		Letellier.

Après plusieurs siècles de guerre, Oromaze, génie bienfaisant, se rapproche tout à coup d'Arimane, génie noir dont l'existence est consacrée à l'infortune des mortels. C'est qu'il a surpris les projets terribles qu'Arimane a formes contre Persépolis et sa reine Arzane, et qu'il voudrait les empêcher ; mais à toutes ses prières, Arimane ne répond que

par des injures, et les deux génies se séparent avec des menaces réciproques.

Arzane porte à son doigt un anneau magique protégeant sa couronne ; Arimane, pour l'en dépouiller, surexcite l'amour qu'a conçu pour la reine Orbas, son premier ministre, et arme celui-ci d'un poignard enchanté. Orbas désire non seulement Arzane, mais la couronne de Perse. Sa première manœuvre consiste à accuser la reine d'avoir voulu empoisonner son époux ; grâce à son talisman la chose est crue, et Arzane, chassée de la cour est, ainsi que son fils, condamnée à errer et à mourir de faim. Dans la forêt où elle se réfugie, l'enfant meurt ou du moins paraît mort par suite d'une conjuration d'Orbas ; le roi, qui accuse Arzane d'un nouveau crime, la fait attacher à un cèdre pour qu'elle soit dévorée par les bêtes feroces. Jouant une infâme comédie, Orbas se déguise alors en génie des Cèdres, offre sa protection à la reine qu'il conduit dans le séjour des illusions et obtient enfin d'elle, dont il a trouble l'esprit, l'anneau qui la preserve. Chassant le roi, il prétend ensuite épouser Arzane et ceindre la couronne ; il va triompher quand, sur l'intervention d'Oromaze, les murs de Persépolis s'écroulent laissant voir sur un trône le roi qu'Arzane croyait mort. Agissant à son tour, Arimane enferme la reine dans un buisson de feu ; elle périra si son époux n'abdique. Il s'y décide lorsque, au son de trompes magiques, le fleuve traversant la ville devient une mer furieuse où Arzane est jetée, sur l'ordre d'Arimane. C'est le dernier forfait du génie noir, qu'Oromaze survenant poursuit et précipite avec Orbas dans un abîme. Le calme alors renaît dans Persepolis ; Arzane ressuscitée embrasse les siens, et Oromaze regagne les cieux en promettant aux Persans et à leur reine une félicité sans bornes et sans fin.

Bien conçue, bien exécutée, cette pièce fantastique réussit et produisit de bonnes recettes.

11 décembre : *Arlequin Cendrillon, ou le Chien mer-*

veilleux, tableaux comiques en 1 acte, par Augustin Hapdé, précédés d'un *Prologue* en vaudevilles, par Ourry.

Violenti	MM.	Thierry.
Arlequin		Foignet.
Gilio aîné . . .		Klein.
Gilio cadet . . .		Révol.
Le Génie	Mme	Camus.

Violenti, noble de Bergame, aime tant les Gilio, ses deux fils aînés, qu'il ne peut souffrir leur cadet, Arlequin. Surnommé Cendrillon, ce dernier est charge de faire cuire les plats que les trois égoïstes mangent sans lui réserver une bouchée. Arlequin n'a pour ami qu'un barbet, Azor, recueilli par lui un soir d'orage et avec lequel il partage son pain sec. Violenti et les Gilio détestent l'animal; aussi, quand un chat du voisinage leur dérobe une volaille, accusent-ils le barbet de ce crime et le condamnent-ils à mort. Arlequin le défend et est tout stupéfait de voir Azor se changer tout à coup en un joli monsieur; c'est Fanfino, génie qu'un enchanteur avait contraint à être bête jusqu'à ce qu'un mortel compatissant sauvât sa vie. Reconnaissant des soins reçus, il donne à Arlequin un anneau magique, l'habille en chevalier, et l'envoie à la fête au cours de laquelle la princesse de Bergame doit choisir un époux parmi les chanteurs et les guerriers de la ville. Mais, sous peine des plus grands malheurs, il devra, à minuit sonnant, prendre congé de la grande dame. Arlequin s'y engage et part à la conquête du bonheur.

Telle est la matière du prologue. seule partie publiée d'*Arlequin Cendrillon*; le reste, imitation médiocre d'antérieures *Cendrillons* et de *la Chatte merveilleuse*, fut reçu froidement, demeura manuscrit et n'est même raconté nulle part.

Une circonstance imprévue permit à cette époque aux Jeux Gymniques d'offrir à leur public des ouvrages plus corsés, joués par de sensationnels artistes. Des discussions d'intérêts provoquèrent, entre Franconi père et ses deux fils, directeurs du Cirque-Olympique, un scission qui amena la clôture subite de leur théâtre. Les administrateurs de la salle Saint-Martin engagèrent alors, pour un an, les jeunes écuyers et leur troupe équestre. C'est dans une pièce ancienne, ornée d'un nouveau titre, que tous firent leur premier début.

7 février : *Le Petit Vaudeville aux Jeux Gymniques*, prologue-vaudeville en 1 acte, par Brazier.

Le Vaudeville. .	MM. Foignet.
Léfilé	Klein.

La troupe du Cirque-Olympique songe à courir la province et l'étranger quand on la demande aux Jeux Gymniques. Léfilé, écuyer-vedette, la précède et engage avec le Vaudeville un colloque en prose et couplets destiné à obtenir pour les arrivants l'indulgence du public, du parterre surtout. Et le rideau se lève sur

Le Jugement suprême, ou l'Innocence sauvée, tableaux en 3 actions, par J. G. A. Cuvelier et Franconi jeune, musique arrangée par D'Haussy.

Le Roi de France. . .	MM. Livaros.
Tristan le brave . . .	Franconi aîné.
Méliatir.	Franconi jeune.

Le comte de Montfort .	MM. Gougibus.
Le duc de Laoste . . .	Lefevre.
Mélisky	Révol.
Régidof	Dumouchel.
Dapremont	Creuseton.
Lénocourt	Berthe.
Légeville	Bassin.
Arthur	Dominique.
Un geolier	Klein.
Un porte-clefs	Thierry.
La Reine de France . .	Mmes Letellier.
Yseult	Bellement.
Euglantine.	Franconi jeune.
Florette.	Gougibus.

Représenté le 11 février 1810 au Cirque-Olympique, sous le titre de *Gérard de Nevers et la belle Euriant*, cet ouvrage modifié fut unanimement applaudi. Remplaçant de Bizet à la régie des Jeux Gymniques, Gougibus l'avait adroitement mis en scène et la présence des écuyers célèbres lui donnait un réel attrait.

15 février : *L'Epreuve, ou la Double étourderie*. vaudeville en 1 acte, par Théodore (Maillard) et Edmond (Rochefort). — *Non imprimé* et sans compte-rendu.

23 février : *Don Quichotte et Sancho Pança*. folie en 2 tableaux, par Cuvelier et Franconi jeune, précédée de *La Famille de Don Quichotte*, prologue en vaudevilles, par N. Brazier.

Don Quichotte	MM. FRANCONI aîné.
Sancho Pança	VICTOR.
Le Duc	BASSIN.
Le Bachelier	KLEIN.
Le Curé	THIERRY.
Un maître d'auberge . . .	RÉVOL.
La Duchesse	Mmes BELLEMENT.
La Nièce de Don Quichotte.	JUSTINE.
Sa gouvernante	TIRELLE.
Dulcinée du Tobozo . . .	RHÉNON.

L'esprit troublé par la lecture des livres d'aventures, Don Quichotte veut courir le monde. Ses parents s'en désolent, mais un bachelier avisé les engage à flatter sa manie, et à le suivre en veillant sur lui jusqu'à ce que les accidents l'aient dégoûté de la chevalerie errante. Ce conseil est suivi et, lorsque Don Quichotte part avec Sancho, une surveillance occulte s'exerce sur ses faits et gestes. Elle n'est pas inutile car, après s'être épris d'une grossière paysanne et battu contre des moulins, Don Quichotte est le jouet d'un Duc et d'une Duchesse qui l'obligent à un duel d'où il sort vaincu avec l'ordre de renoncer aux armes pour jamais. Sa famille intervient alors et l'emmène corrigé dans la maison paisible qu'il ne quittera plus.

Version corrigée de *L'Empire de la folie, ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte*, que le Théâtre de la Cité avait joué le 6 juin 1799, cette plaisanterie obtint, sur le boulevard, un regain de succès.

14 mars : *Martial et Angélique, ou le Cheval accusateur*, tableaux anecdotiques en 3 actions, par J. G. A. Cuvelier, musique de D'Haussy, précédés de *L'Adroit valet*, prologue en vaudevilles, par N. Brazier.

Frontin.	MM.	Foignet.
Léon		Lefevre.
Saint-Amar		Franconi aîné.
Martial.		Franconi jeune.
Menault		Gougibus.
Hugot		Devremont.
Le Général		Livaros.
Deux inconnus		Lespérance. Lagoutte.
Le Bailli		Achn.
Roch		Bassin.
Sans-Souci		Dominique.
Le capitaine-rapporteur .		Perrin.
Angélique.	Mmes	Franconi jeune.
Gertrude		Tigée.
L'Amour		Petite Gougibus.

Saint-Amar, colonel d'un régiment étranger au service de la France, est épris d'Angélique, jeune paysanne fiancée au laboureur Martial. Frontin, valet cynique, a tendu, autour de l'ingénue, divers pièges auxquels elle a pu échapper, quand, mettant son honneur à la perdre, il dresse à cet effet un plan des plus habiles.

Tel est l'argument du prologue soudé aux tableaux empruntés, comme *Le Jugement suprême*, au Cirque-Olympique qui les avait donnés le 10 novembre 1810 : le tout, peu goûté, tint quinze jours l'affiche.

Bien qu'ayant dû, par ordre, cesser de mettre en scène Napoléon et ses victoires, les Jeux Gymniques ne pouvaient se désintéresser des événements qui passionnaient la France entière. La naissance du Roi de Rome fut essentiellement de ceux-là. Le jour

même où il vint au monde, on chantait, sur la scène du boulevard Saint-Martin, six couplets brochés par Martainville et terminés ainsi :

De la France acquittons la dette,
Filles, garçons, mariez-vous ;
Pour que la fête soit complète
Réveillez-vous, anciens époux.
C'est le triomphe d'Hyménée
Qu'annonce aujourd'hui le canon,
Belles, songez que cette année
Chaque épouse à Napoléon
Doit un garçon.

Un important ouvrage fêta de plus le nouveau-né.

1er avril : *L'Enfant d'Hercule, ou les Deux Temples*, tableaux mythologiques et allégoriques en 2 actions, par J. G. A. Cuvelier, musique de Momigny, divertissement de Camus, précédés de *L'Auteur et sa servante*, prologue en vaudevilles, par Désaugiers.

Saint-Ange, Apollon . . .	MM. Foignet.
Hercule.	Franconi jeune.
L'Envie.	Rousseau.
Jupiter	Livaros.
Mars.	Franconi aîné.
Tisiphone	Laneau.
Pluton	Férin.
Mercure	Lefèvre.
Vulcain	Rhenon.
Neptune	Creuseton.

Jeannette, Iris	Mmes Camus.
Hébé	Franconi.
Junon	Letellier.
Minerve	Spitalier.
Diane	Aline.
Lucine.	Bellement.
La Victoire	Révalard.
La Gloire.	Luce.
Une prêtresse de Lucine .	Lemasson.
Vénus	Darcour.
Les Grâces	Plourdeau. Athalie. Cagé.

Saint-Ange, auteur dramatique, veut composer une pièce pour la naissance du premier enfant impérial : l'ignorance où il est du sexe de cet enfant rend sa tâche difficile. Jeannette, servante de Saint-Ange, a grande confiance aux cartes ; elle les consulte et annonce à son maître que l'impératrice accouchera d'une fille. L'imagination de l'auteur travaille, il va prendre la plume quand Jeannette, qui a recommencé sa consultation, lui donne cette fois comme certaine la naissance d'un garçon. Saint-Ange, rendu perplexe par ce second oracle, l'est bien plus encore lorsque Jeannette reparaît pour prédire définitivement la venue d'une princesse. Le canon, en retentissant plus de vingt et une fois, tire l'auteur d'embarras : c'est un garçon dont Marie-Louise a fait présent à la France. Mais le temps manque désormais à Saint-Ange pour écrire un ouvrage si court qu'il soit : sur le conseil de Jeannette, il se décide à faire, pour le théâtre des Jeux Gymniques, une pantomime, et c'est *L'Enfant d'Hercule* que sa verve imagine.

Hercule, escorté de sa suite, vient frapper à la porte du temple de Lucine ; il en demande l'entrée pour Hébé, sa compagne chérie. Lucine accueille la requête du demi-dieu, et donne asile à la jeune femme. Mais l'Envie, agitant ses serpents, accourt, suivie de furies, et veut livrer aux flam-

mes le temple qu'habite Hébé ; Hercule et ses guerriers s'élancent sur les mégères, les châtient et les poursuivent dans les entrailles de la terre Là une messagère des dieux, Iris, paraît devant Hercule pour lui annoncer la naissance d'un fils et lui montrer le chemin de l'Olympe où il est attendu. C'est dans le temple de la gloire que Jupiter et sa cour présentent à Hercule le berceau de son fils, auquel les dieux donnent la force, la bonté et les vertus propres à faire en même temps l'éclat de son règne et le bonheur de ses sujets.

Le prologue, tout d'esprit, et la pièce, toute d'attraction, contenaient des couplets bien tracés célébrant à l'envi l'enfant impérial et ses heureux parents. Citons celui-ci, où la louange prenait un tour original :

Comblant enfin d'la France entière
Et l'espérance et le bonheur,
Un enfant d'son père et d'sa mère
Va nous r'tracer l'esprit et l'cœur.
Pour l'Emp'reur, malgré son envie,
De c't'enfant l'sexe est un secret...
C'est la première fois d'sa vie
Qu'il n'a pas su ce qu'il faisait.

22 avril : *La Fête du village*, tableaux champêtres en 1 acte, par Camus, précédés de *Deux heures avant la noce*, prologue-vaudeville en 1 acte, par ***.

Cette paysannerie, donnée au cours d'un bénéfice pour Mme Camus, fut très mal reçue.—*Non imprimée* et sans compte-rendu.

22 avril : *Le Sergent suédois, ou la Discipline militaire*, scènes pantomimes équestres et militaires en 3 parties, par J. G. A. Cuvelier.

Le comte de Caubor . .	MM.	FRANCONI aîné.
Lauretto		FRANCONI jeune.
Le baron de Traufmendorf.		GOUGIBUS aîné.
Fritz-Hébert		PARISOT.
Christiern.		GOUGIBUS cadet.
Barberousse		VICTOR.
Le Colonel des hussards .		DOMINIQUE.
Sophie	Mmes	GOUGIBUS.
Sara.		TIGÉE.
Catherine		JULIE.

Nouvel emprunt au répertoire de la Cité, où cette pantomime avait été créée le 19 décembre 1798, sous ce titre : *La Fille hussard*; — demi-succès.

13 mai : *Les Cosaques, ou le Fort du Niéper*, tableaux en 3 actions, par Frédéric (Dupetit Méré), précédés du *Brave cosaque*, prologue-vaudeville, par ***.

Reprise encore C'était *Soubakoff, ou la Révolte des Cosaques*, représenté le 9 juin 1810 par le Cirque Olympique; on l'accueillit assez froidement.

Comme ils l'avaient fait lors de la naissance du Roi de Rome, les Jeux Gymniques s'associèrent aux fêtes données pour son baptême.

3 juin : *L'Asile du silence, ou Gloire et Sagesse*, mimologue et tableau allégorique en 1 acte, par J. G. A. Cuvelier, musique d'Alexandre Piccini.

Diis-Par	MM.	Franconi aîné.
Mentor.		Livaros.
Hercule		Franconi jeune.
Le Destin.		Thierry.
Mars		Révol.
Apollon		Lefèvre.
Un sénateur, La Paresse.		Rousseau.
La Gourmandise . . .		Ahn.
Un général français . .		Creuseton.
Officiers français . . .		Ferrin, André, Communo, Berton, Vincent, Seigneury.
Minerve	Mmes	Révalard.
Hébé		Letellier.
Euterpe		Camus.
Vénus.		Darcourt.
Les Grâces		Athalie. Cagé. Louise.
La Gloire.		Luce.
La Victoire		Beaumont.
La Ville de Rome . . .		Gougibus.

Diis-Par, jeune fils d'Hercule et d'Hébé, étudie dans une caverne avec Mentor, qui lui a imposé la loi du silence. Sur un mouvement emporté de l'élève, le maître le livre à la solitude. Deux pauvres s'approchent alors du jeune homme, qui les secourt généreusement. Mentor, témoin de la charité de Diis-Par, lui pardonne et lui fait reconnaître dans les pauvres son père et sa mère Les parents, qui ont voulu mettre à l'épreuve le cœur de leur fils, veulent également juger ses travaux. Sous leurs yeux Diis-Par apprend le maniement des armes, le métier de forgeron, l'art de la lyre. Puis le Destin le déclare assez grand pour suivre seul son étoile. Avant de le quitter Mentor désire, à son tour, éprouver son élève. Le jeune prince, après avoir résisté aux tentations de la paresse et de la gourmandise, se défend

vaillamment contre un lion furieux et le tue. Mentor, à ce moment, se fait connaître ; c'est Minerve qui, sous ses traits, était l'institutrice de Diis-Par. Elle lui met sur le front la couronne de fer, et la scène, changeant, représente une place de Rome, où le peuple reconnaît pour roi et acclame Diis-Par, que la Déesse protectrice de la cité place sur un trône porté par deux colonnes d'or sur lesquelles on lit : *Sagesse* et *Force*.

Escomptant un avenir que chacun désirait glorieux et prospère, cette allégorie satisfit entièrement le public.

17 juin : *Le Chevalier de la Table-Ronde, ou Roger et Naïda*, tableaux chevaleresques en 3 actes, précédés de *L'Entrée des chevaliers français dans Sérica,* prologue mélodramatique, par J. G A. Cuvelier, musique de J. J. Momigny et Alexandre Piccini, ballet de Camus

Roger.	MM. Franconi.
Zalaor.	Révalard.
Bertholde . . .	Révol.
Tenderik. . . .	Livaros.
Hidrascar . . .	Rousseau.
Raimond. . . .	Thierry.
Osmanli. . . .	Creuseton.
Alfart	Ahn.
Idraot	Pelletier.
Tamaï	Klein.
Naïda	Mmes Franconi.
Fétime	Dumouchel.
Lisca	Camus.

Appelée par l'amour du peuple au trône de Cattai, Naïda a par cela seul excité la haine de Fétime, sa sœur aînée.

Leurs discords pourtant se sont apaisés quand un événement les réveille. Roger, roi du Thibet, chevalier de la Table-Ronde et paladin de Charlemagne, a sollicité l'alliance de Naïda ; il se présente pour la conclure aux portes de Sérica et pénètre dans cette capitale aux acclamations de la foule. Mais Naïda et Fétime tombent toutes deux amoureuses du Français ; c'est la première qui le captive et Fétime en conçoit un dépit qui l'incite au crime. Elle a pour allié, dans sa jalousie, Zalaor, roi de Tangu, qui a vainement essayé d'épouser Naïda et à qui Roger porte ombrage. Pendant la nuit même qui suit l'arrivée des Français, Fétime fait brûler le palais de sa sœur, enferme celle-ci dans un souterrain, la dit morte et se fait proclamer, en sa place, reine de Cattai. Naïda s'évade et fuit dans une forêt, où Roger la rencontre et naturellement jure de la venger. Fétime triomphante promet sa main à Zalaor lorsque se présente à leurs yeux un chevalier armé de toutes pièces et accompagné d'une dame voilée de noir ; c'est, avec Roger, Naïda qui révèle au peuple l'horrible complot dont elle fut victime Une lutte s'engage entre les partisans de la vraie reine et ceux de l'usurpatrice ; Fétime, peut s'emparer de Naïda, qu'elle emprisonne dans la forteresse de Sérica. Roger l'apprend par son ami Bertholde et fait le siège des remparts ; il les emporte d'assaut et, rencontrant Zalaor, le frappe d'un coup mortel. Mais Fétime, folle de rage, fait sauter la tour qui contient Naïda. Au milieu des décombres Roger retrouve sa maîtresse, évanouie mais vivante, ce que voyant Fétime se frappe d'un poignard et meurt en maudissant ses ennemis victorieux. Redevenue reine de Cattai, Naïda s'unira à Roger, sous l'étendard glorieux du Grand Empereur des Francs.

Présentés avec une magnificence inouïe, ces tableaux eurent le plus grand des succès. Pour l'obtenir, les Jeux Gymniques n'avaient point hésité à franchir les bornes de leurs privilèges ; tôt signalée

par l'Opéra, cette audace valut aux titulaires du privilège l'admonition suivante :

1er juillet 1811.

Je suis informé qu'au mépris de vos obligations vous donnez des représentations qui sortent du genre assigné à votre spectacle; que vous faites jouerenfin, sous différentes dénominations, de véritables ouvrages dramatiques, quoique ce genre soit exclusivement réservé aux huit théâtres de la capitale.

Je vous préviens, Messieurs, que s'il vous arrive encore de donner, sous quelque prétexte que ce soit, des représentations d'un autre genre que celui qui vous a été permis, je donnerai des ordres pour la suppression de votre spectacle.

Je vous salue.

Le Ministre de l'Intérieur,
MONTALIVET.

Une réprimande aussi sévère accompagnée d'une surveillance plus active que jamais, contraignit les administrateurs des Jeux Gymniques à suspendre le cours de leurs représentations. Ils clôturèrent le 14 juillet dans l'espoir d'obtenir, pour la saison d'hiver, une extension de genre ; mais, non contente de refuser cette faveur, l'autorité exigea d'eux qu'avant de rouvrir ils fissent connaître le bilan de leur entreprise. Il était médiocre, car les frais dépassaient journellement les recettes ; toutefois le mobilier, surabondant constituait un gage tel que force fut au Ministère de permettre la reprise de l'exploitation.

Les Jeux Gymniques rouvrirent par une pièce écrite pour les Franconi, mais sans le concours des

écuyers qui, réconciliés avec leur père, couraient la province avant de réintégrer le cirque familial.

14 novembre : *Les Ermites blancs, ou l'Ile de Caprée* tableaux pantomimes en 2 parties, par *** (Franconi jeune et Révalard), précédés du *Vieux sergent*, prologue mêlé de couplets, par Théodore (Maillard).

Laffut.	MM.	Révalard.
Lagourde.		Klein.
Un général français .		Gougibus.
Edouard.		Lefèvre.
Ambroise		Hippolyte.
Saint Firmin . . .		Creuseton.
Dortelli		Rousseau.
Officiers français . .		Ferrin. Audibert. Lebrun.
Officiers anglais . .		Ahn, Constant.
Augustina	Mmes	Gougibus.
Lauretta		Révalard.

Cantonnés dans l'île de Caprée, des soldats français plaignent le sort du lieutenant Edouard, disparu de son régiment après avoir tué en duel son capitaine, amoureux comme lui de la belle Augustina, fille de Dortelli, habitant de Caprée. Le sergent Laffut, qui estime les braves, fait jurer au cantinier Lagourde, son filleul, de ne parler qu'à lui d'Edouard s'il le rencontre Bientôt les troupes ralliées se mettent en route pour aller attaquer les Anglais retranchés dans l'île, et la vraie pièce commence.

Mourant de faim et de fatigue, Edouard s'est traîné jusqu'à la porte d'un ermitage où le père Ambroise le recueille. Un régiment français arrive dans ces parages, et Edouard s'habille en ermite pour aider Ambroise à servir des rafraî-

chissements. Quand il s'est éloigné, Augustina vient chercher près du moine des consolations à sa peine amoureuse. Edouard, qui l'aperçoit, la presse dans ses bras. Mais trois soldats anglais envahissent l'ermitage ; Edouard tue l'un, poursuit les autres, et est assez heureux pour protéger les jours d'un général français cerné par les ennemis. Par malheur d'autres Anglais fondent sur Edouard et sa maîtresse ; celle-ci est sauvée par l'arrivée de son père, mais l'amoureux est fait prisonnier. Augustina se remet à peine de l'émotion causée par ce drame quand le colonel d'Edouard se présente chez Dortelli, lui signifie que le lieutenant est condamné à mort et perquisitionne dans l'espoir de saisir le jeune homme ; il ne trouve naturellement rien et repart comme il est venu. Augustina, croyant son amant perdu, prend alors la résolution d'aller à sa recherche ; elle revêt pour cela des habits masculins et fuit la maison paternelle. Cependant Edouard a pu échapper aux Anglais ; blessé d'un coup de feu à une cuisse, il se traîne péniblement, tombe et va être achevé par l'ennemi qui a retrouvé sa trace lorsque le sergent Laffut survient avec un détachement et met les Anglais en fuite. Sa surprise est grande en retrouvant Edouard, il le panse et accepte de le conduire près d'Ambroise ; l'arrivée des nôtres l'en empêche et il doit se borner à confier le lieutenant aux soins d'un paysan arrêté comme suspect et qui n'est autre qu'Augustina. L'amoureuse pourtant ne peut accomplir la mission qu'on lui a confiée, car le colonel d'Edouard paraît tout à coup, reconnaît son lieutenant et le fait arrêter. Caprée étant tombée au pouvoir des Français, le général s'adresse à Ambroise pour connaître l'homme qui lui a sauvé la vie et qu'il n'a vu qu'habillé en ermite ; le moine désigne Edouard et, comme on pense, le général après avoir fait grâce, s'emploie pour que les amants soient unis.

Histoire banale, qui, malgré une curieuse mise en scène, fut sifflée vertement.

23 novembre : *La Petite Nichon, ou la Petite paysanne de la Moselle*, petits tableaux en 1 petite action, précédés d'un petit prologue, par Villiers et J. G. A. Cuvelier, musique d'Alexandre Piccini.

Saint-Ange	MM.	Creuseton.
Urbain		Louis.
Bertrand		Audibert.
Le Curé		Rousseau.
Le Maire		Ferrin.
Lelong		Klein.
Chef des gardes-champêtres.		Seigneury.
Voleurs		Ahn, Constant.
Catiche	Mmes	Camus.
Mme Bertrand		Luce.
Lisbeth		Darcourt.
Nichon		Elisa Gougibus.

La scène est à Vautoux, village des environs de Metz. Un propriétaire de l'endroit, Saint Ange, sauvé de deux voleurs par le jardinier Urbain, récompense ce dernier en lui donnant une métairie et en le mariant avec Lisbeth qu'il aime La noce va se célébrer sans la grand mère Catiche qui ne veut point laisser sa maison seule, quand la petite Nichon, sœur de Lisbeth, s'offre à rester pour faire libre l'aïeule. Nichon est maligne, courageuse, et tout le monde part tranquille. Mais, à peine la famille s'est-elle éloignée, que deux voleurs surviennent et essaient de crocheter la porte de la maison où est la petite fille. Entendant ce bruit Nichon crie « au voleur ! » et jette une pioche sur la tête des bandits : ils s'en servent pour enfoncer la porte qui leur a résisté. Nichon alors saisit un pistolet, tue un voleur et jette son arme dans les jambes de l'autre qui entendant du bruit, se hâte de monter dans un arbre. Attirée par le coup de feu, toute la noce accourt en désordre, le voleur caché est remis au garde-champêtre, et chacun célèbre le courage de la petite Nichon.

Anecdote empruntée au *Journal de Paris* et que les auteurs eussent pu rendre plus intéressante ; elle réussit, grâce à la petite Gougibus qui montrait, dans le rôle principal, une intelligence et un aplomb au-dessus de son âge.

16 décembre : *Barbe-Bleue ou les Enchantements d'Alcine*, tableaux en 3 actions, précédés de *La Grotte d'Alcine*, prologue par Mlle *** (Alexandre Friedelle) et Augustin H*** (Hapdé), musique d'Alexandre Piccini et Foignet fils.

Barbe-Bleue	MM. Gougibus.
Arthur.	Lefèvre.
Landri.	Foigmet fils.
Verther	Rousseau.
Mederic	Seigneury.
Conrad	Hippolyte.
Gontrand.	Creuseton.
L'Oracle	Dubreuil.
Le Pontife	Audibert.
Aglaure	Mmes Dumouchel.
Alcine.	Spitalier.
Anne	Gougibus.
Mathilde	Tirelle.

Revenu d'une croisade contre les infidèles, Arthur, riche seigneur allemand, envoie son écuyer Landri porter une écharpe à la jeune Aglaure qu'il aime. Landri traversant une forêt où est la grotte d'Alcine, magicienne fameuse, y est persécuté par des follets dont son camarade Gontrand le délivre. Gontrand, qui est concierge du château de Rodolphe Barbe-Bleue, souverain d'Allemagne, apprend à Landri une nouvelle fâcheuse : le prince, veuf pour la sixième fois, s'est épris d'Aglaure et doit le jour même solliciter sa main.

Comment la mère d'Aglaure, misérable et sans amis, pourrait elle résister à Rodolphe que protège une magique puissance ? Alcine, effectivement, est amoureuse folle du prince, ses conjurations lui ont appris qu'elle serait sa huitième épouse, aussi fera-t-elle tout pour perdre la septième. Malgré sa répugnance, Aglaure, pour sauver sa mere des fers dont on la menace, consent à épouser Rodolphe. Arthur et l'écuyer Landri s'habillent en ménestrels pour secourir la belle, mais Alcine les dévoile et ils sont expulsés. Obéissant alors à un désir d'Alcine, Barbe-Bleue tente sur Aglaure l'épreuve que l'on connaît. La clef tachée de sang dénonce la malheureuse ; elle va tomber sous les coups de Rodolphe en fureur lorsque ses frères surviennent et tuent le monstre. Protégée par l'enfer, Alcine porte au loin sa rage inassouvie, et Arthur presse dans ses bras Aglaure qui trouvera le bonheur dans le lieu destiné à lui servir de tombeau.

Riches décorations, costumes élégants, accessoires soignés, musique piquante, tout se réunissait pour mériter à cet ouvrage un succès plus qu'honorable.

16 janvier 1812 : *Lucile et Sainval, ou Assaut de talents*, proverbe-vaudeville en 1 acte, par J. F. Corsanges.

Sainval.	M. Foignet.
Lucile	Mme Camus.

C'était, sous une nouvelle étiquette, *La Débutante*, représentée au Théâtre des Jeunes-Artistes le 2 décembre 1795, et rajeunie par des travestissements à vue dont l'effet ne fut pas heureux.

30 janvier : *Les Vierges de la lune, ou Arlequin avalé par la baleine*, histoire véritable renouvelée des Grecs et mise en tableaux, précédée d'*Arlequin dans un œuf*, prologue, et suivie de *La Journée vénitienne*, par Augustin H*** (Hapdé), musique d'Alexandre Piccini et Foignet.

Kosmogor	MM.	Hippolyte.
Arlequin		Foignet.
Pantalon		Cribelier.
Léandre		Lefèvre.
Pierrot.		Klein.
Alfrégonde	Mmes	Camus.
Colombina		Athalie.

Le pouvoir d'Alfrégonde, enchanteresse criminelle, ne doit être brisé que par un enfant né hors des lois ordinaires. Obéissant à cet oracle, le bon génie Kosmogor fait sortir d'un œuf Arlequin, qui perdra Alfrégonde s'il parvient aux limites de son affreux empire sans avoir commis une seule imprudence. Un bracelet magique rend Arlequin invulnérable, mais la sorcière a plus d'un tour dans son sac. Par ses conjurations surgit des eaux une île sur laquelle des jeunes filles, enlevées aux diverses cours de l'Europe et privées de mémoire, se consacrent à un culte nouveau. Ce sont les Vierges de la lune, et leurs cérémonies attirent le curieux Arlequin. A peine débarqué dans l'île, il s'éprend d'une belle fille, Colombina, devient son époux, et est proclamé Grand-Pontife des Vierges de la lune. Mais l'usage veut que ce pontife passe la première nuit de ses noces au fond de la mer, et fasse à la lune le sacrifice de ce qu'il a de plus cher. C'est son bracelet que la Grande-Prêtresse, qui n'est autre qu'Alfrégonde, désigne, mais Arlequin refuse et la sorcière essaie vainement de l'en dépouiller par force. Utilisant le talisman, Arlequin fuit dans une barque avec Colombina ; Alfrégonde alors déchaîne une tempête qui brise la barque, tandis qu'une baleine énorme avale Arlequin.

C'est à Venise que se dénoue la pièce. Nombre de demoiselles ont été enlevées par le diable et les chevaliers s'arment pour aller à leur recherche, quand une baleine paraît dans le port et échoue bientôt sur la rive. Sur l'ordre de Pantalon, seigneur du pays, on ouvre l'animal et Arlequin en sort avec une foule de poissons. Pendant qu'on lui prodigue des soins, Colombina est à son tour rejetée par les ondes. Arlequin se jette dans ses bras ; mais Colombina est fille de Pantalon et a pour fiancé un brutal qui se jette, fer en main, sur son rival. Les deux amants fuient, on les poursuit, et tous arrivent aux terres d'Alfrégonde. Arlequin seul y doit pénétrer, ce qu'il fait, mais la sorcière, prenant l'aspect de Colombina, obtient de lui son talisman dont elle se sert pour ordonner que les amants périssent dans les flammes. Heureusement Kosmagor veille ; par ces soins le bracelet que brandit l'enchanteresse se change en un serpent qui lui perce le sein, et elle se jette elle-même dans le feu préparé pour les jeunes gens. Arlequin, fait prince, épouse Colombina et tout finit par un divertissement.

Recueil de scènes extravagantes mais joyeuses, qui provoquèrent les rires et les bravos.

7 février : *Malborough et Don Quichotte,* tableaux comiques en 3 parties, par ***.

Rien de cet ouvrage n'est connu.

19 février : *Le Valet dans la malle,* scène-folie en 1 acte, par J. Ernest (de Clonard).

Créée au théâtre de la Cité sous ce titre : *Frontin tout seul,* cette piécette fut reprise pour Foignet, expert en l'art de se travestir sous les yeux mêmes du public.

19 février : *La Fille mal gardée, ou Il n'est qu'un pas du mal au bien,* tableaux villageois en 2 actions, par feu Dauberval, remis en scène par Eugène Hus.

Joué d'origine à la Porte-Saint-Martin le 3 juin 1804, ce ballet fit applaudir, dans le rôle de Lise, Mlle Dumouchel, très inférieure pourtant à Mme Queyriaux, créatrice de ce personnage.

26 février : *L'Auberge du Perroquet, ou la Barrière des Martyrs*, vaudeville en 1 acte, par Théodore (Maillard) et Edmond (Rochefort) :

Giblotte.	MM.	Lefèvre.
Jacquot.		Klein.

Jacquot, fils de M. Sintaxe, maître d'école aux Vertus, a décidé de fuir ce village pour habiter Paris. Sintaxe, qui craint pour le jeune homme le séjour de la capitale, prie son neveu Giblotte, aubergiste à la barrière des Martyrs, d'arrêter Jacquot sur le bord du précipice. Giblotte a joué la comédie dans les théâtres de la société : les costumes qu'il a conservés lui permettront de faire ce qu'on attend de lui. C'est en garçon d'auberge qu'il accueille d'abord son cousin mouillé, décoiffé à la suite d'une mésaventure qui lui a coûté son âne. Jacquot a faim et veut se restaurer, mais il ne peut le faire pour moins de trois francs ; cela le contrarie, car son pécule ne monte qu'à 39 francs 12 sols et 40 centimes. Il le confesse à Giblotte qui organise en conséquence son plan d'attaque : Jacquot n'a rien mangé mais s'est fait mordre par le perroquet qui sert d'enseigne à l'auberge, quand se presente à lui un perruquier qui l'accommode à la Titus moyennant six francs. C'est, par la suite, un maître d'armes qui lui donne une leçon cotée douze francs et, le jugeant malade, envoie un médecin qui, lui, réclame dix-

huit francs. Jacquot n'a plus que vingt-cinq centimes quant paraît à ses yeux une femme pour laquelle il s'enflamme et qui, après lui avoir fait signer une promesse de mariage avec dedit de cent francs, confesse avoir été deux fois enlevée. Jacquot s'indigne et réclame à grands cris son cousin quand la prétendue femme, quittant ses jupes, laisse apparaître Giblotte On s'explique et Jacquot, que la leçon a rendu sage, regagne les Vertus.

Scènes drôles et calembredaines dans lesquelles le perroquet même faisait sa partie : réussite contestée.

28 (et non 27) février : *L'Enfant et la Poupée, ou le Masque d'airain*, tableaux en 1 action, précédés d'un prologue, par P. Villiers, musique de Leblanc.

Christian. . . .	MM.	Hippolyte.
Rudolphe . . .		Révalard.
Astraguld . . .		Ahn.
Gundulphe . . .		Creuseton.
Costubald . . .		Constant.
Une estafette . .		Paul.
René		Rousseau.
Un factionnaire .		Ferrin.
Honora	Mmes	Spitalier.
Napoline . . .		Elisa Gougibus.
Albertine . . .		Camus.

Pour s'emparer du margraviat de Nuremberg, le comte Ugolin a fait enfermer dans une tour le prince Christian, qui en était le légitime possesseur, en le condamnant à porter sans cesse un masque d'airain. L'épouse du prisonnier, Honora, gémit non loin de lui dans un souterrain creusé sous le tombeau que l'usurpateur lui a fait élever en répan-

dant le bruit de sa mort. La cruauté d'Ugolin n'étant point assouvie, il décide d'immoler à sa sûreté les augustes victimes et charge de cette exécution Rudolphe, commandant de la forteresse où Christian est captif. Pour sauver les infortunés, la Providence se sert d'une enfant prodige de raison, de bonnes et braves qualités, qui n'a point de parents et se nomme Napoline. Cachée derrière sa poupée, elle a entendu Rudolphe combiner le crime ordonné par son maître et trouve moyen de pénétrer dans le jardin du fort, où elle se cache. La nuit venue Rudolphe se rend au même endroit, tire de sa cachette Honora qu'il frappe d'un poignard et va l'achever quand Napoline survient, arrache le pistolet dont il est armé et l'étend mort. Au bruit la garnison accourt et trouve Rudolphe agonisant entre le prisonnier et Honora. Les instructions qu'il porte et qu'on saisit sur la demande de la fillette font connaître le nom des victimes qui l'entourent ; Christian, délivré de son masque, reçoit l'hommage des soldats, embrasse son épouse et redevient margrave avec d'autant plus de facilité qu'Ugolin meurt après une confession d'où résulte qu'en préservant les jours de Christian et d'Honora, Napoline a sauvé son père et sa mère.

Les amateurs d'émotions fortes firent un succès à cette terrible histoire. Elisa Gougibus, plus étonnante encore que dans *Nichon*, fut l'héroïne de la soirée et nomma elle-même l'auteur qu'elle avait bien servi.

5 mars (et non 19 février) : *Momus dans la maison des fous, ou le Retour à la raison*, fait historique en 1 action, par Soissons, précédé de *Momus gardien de la maison des fous*, prologue mêlé de couplets, par A. D*** (Aimé Desprez).

Momus. . . .	MM. Lefèvre.
Félix	Soissons.

Terpsichore . .	Mmes	Camus.
Minerve . . .		Beaumont.
Hilaire		Dumouchel.

Pour avoir blâmé l'ouvrage de quelques dieux, Momus s'est vu placer par Jupiter à la tête d'une maison d'aliénés. Terpsichore s'y présente pour obtenir de lui qu'il libère certain Félix, attaché jadis à son char. Soucieux de sa responsabilité, Momus exige qu'on lui présente un bon de sortie signé par la Raison. Cette déesse, par bonheur, apparaît dans un nuage, consent à la grâce demandée et Terpsichore s'en va, après avoir pris dans une malle contenant la garde-robe de Félix le costume villageois sous lequel ce danseur fera, le jour même, sa rentrée au théâtre.

Malgré le désordre de ses facultés mentales, Félix s'est épris de la jeune Hilaire, internée comme lui. Il l'accable d'attentions qu'elle voudrait reconnaître en faisant cesser son malheur. Soudain Minerve, Terpsichore et Momus descendent du ciel dans la fatale maison. Très émue de l'état où une douche violente a jeté Félix, Terpsichore renouvelle à Minerve sa prière en faveur du jeune homme. La Raison prête son égide à la déesse de la danse, et celle-ci en touche Félix qui recouvre aussitôt sa lucidité. Il en fait usage pour implorer les dieux en faveur d'Hilaire que Minerve guérit à son tour. Dans un jardin illuminé, les amants alors sont unis et un ballet célèbre l'événement.

Cette pièce était l'histoire même de l'auteur. Contraint, après maint succès parisien, d'aller exercer en province sa profession de danseur, Soissons avait perdu la tête, ce qui l'avait conduit dans une maison de santé, où il était resté onze mois. Guéri, il avait voulu soumettre au public quelques-unes des scènes qu'il avait vues ou subies. C'est à son bénéfice que fut donné *Momus dans la maison des fous*,

et il y déploya assez de talent chorégraphique pour qu'on passât sur le côté pénible du sujet choisi.

10 mars : *Une heure de vieillesse, ou A deux de jeu*, vaudeville en 1 acte, par Ourry.

Folleville. . . .	M. Lefèvre.
Alphonsine . . .	Mme Camus.

Folleville, jeune fat, veut empêcher le mariage de Valmont avec Alphonsine de Saint-Phar. Il sait qu'on attend l'arrivée de Valmont père, depuis quinze ans aux colonies et imagine de se faire passer pour le personnage attendu. Prenant donc le costume et les manières d'un vieux marin, il se présente chez Alphonsine pour lui signifier qu'elle doit renoncer à l'espoir d'épouser son fis. Mais la jeune femme, qu'une lettre a informée des projets de Folleville, le paie en même monnaie. Travestie en vieille, elle se donne pour sa propre tante qu'un mariage secret unit depuis longtemps à Valmont père. Reparaissant bientôt sous son véritable aspect, elle prouve à Folleville qu'il ne faut jamais jouer au fin avec une femme, car, en engageant une pareille partie, l'homme le plus adroit ne peut même se flatter d'être à deux de jeu.

D'agréables couplets firent indulgemment accueillir cette œuvre légère qui, néanmoins, ne fut pas éditée.

16 mars : *Floreska, ou les Déserts de la Sibérie*, tableaux en 3 actions, par Augustin *** (Hapdé), musique de Foignet.

Le Vice-Duc de Tobolsk .	MM.	GOUGIBUS.
Koustoff		RÉVALARD.
Henri		FOIGNET.
Oulsouff, Menzouskin . .		CREUSETON.
Rostoff.		HILAIRE.
Floreska	Mmes	DUMOUCHEL.
Catherina		TIRELLE.
Adolphe		AUGUSTINE DUMOUCHEL.

Amoureux fou de Floreska, femme du Vice-Duc résidant à Tobolsk, le jeune Lorenski s'est procuré les doubles clefs du pavillon où couche la noble dame pour la surprendre dans son sommeil ; mais, instruit de la chose, Koustoff, gouverneur de Tobolsk, fait tuer Lorenski, dérobe ses clefs, parvient à Floreska endormie et la viole De ce crime naît un enfant, que Floreska fait secrètement élever par sa gouvernante Catherina. Koustoff. qui a vainement essayé de conquérir les bonnes grâces de sa victime, imagine de la dénoncer au Vice-Duc comme coupable d'adultère avec Lorenski ; mais l'assassin de ce dernier met au grand jour l'infamie de Koustoff. Egaré par la rage, le Vice-Duc alors fait charger de chaînes Floreska, son fils Adolphe, le gouverneur, et ordonne que tous trois soient, pour la vie, exilés dans les déserts. Henri, fils de Catherina, suit par dévouement la duchesse. Enchaîné avec Koustoff, il trouve moyen d'endormir celui-ci, lime ses fers, cache Floreska et Adolphe dans le creux d'un rocher et fuit lui-même dans les montagnes. Koustoff réveillé appelle à la révolte ses compagnons d'exil, retrouve les fugitifs et les condamne à être fusillés, ainsi qu'un étranger pris avec eux ; mais l'inconnu n'est autre que le Vice-Duc venu pour revoir sa femme loin de laquelle il ne peut vivre. Se faisant reconnaître, il voit tomber à ses pieds tous les révoltés. Koustoff, furieux, jette Adolphe dans un précipice et se tue. Floreska croit son fils mort et veut elle-même recourir au suicide ; mais Henri sauve l'enfant qu'il remet aux mains de la mère, à qui pardonne son noble époux.

Intéressante fable, servie par de jolis décors : succès incontesté.

24 mars : *La Houillère de Beaujonc, ou les Mineurs ensevelis*, tableaux historiques mêlés de couplets, par Augustin Hapdé et Ourry, musique de Foignet.

Goffin père . . .	MM. HIPPOLYTE.
Goffin fils . . .	JACOTIN.
Francœur . . .	FOIGNET.
Un général . . .	FERRIN.
Le Maire. . . .	AUDIBERT.
Un colonel . . .	PAUL.
Un ingénieur . .	CREUSETON.
Un médecin . .	CONSTANT.
Mineurs	AUGUSTE, LEBRETON.
Mme Goffin . . .	Mlle DUMOUCHEL.

Par suite d'une inondation subite, soixante et onze mineurs sont emprisonnés dans la houillère de Beaujonc. Le maître Goffin, qui eût pu se sauver, a partagé volontairement leur sort. Des secours s'organisent et, après cinq jours de travaux, les malheureux remontent à l'air en s'aidant mutuellement. On les entoure, on les réconforte. Goffin sort le dernier, avec son fils, pour être embrassé, couronné par tous les assistants. Le ciel s'entr'ouvre alors, laissant apercevoir le temple de l'Humanité où l'histoire burine, sur une table d'airain, le nom du brave homme dont on célèbre par des chants et des danses le touchant héroïsme.

Echo d'une catastrophe arrivée à Liège le 28 février et que divers théâtres avaient déjà poétisée, cette pièce ne pouvait qu'être sympathiquement accueillie.

13 avril : *Raoul de Montigny, ou les Dangers de la forêt*, pantomime en 3 actes, par Bunel, précédée de *La Ferme isolée,* prologue mêlé de couplets, par Henry (Simon).

Raoul de Montigny . .	MM.	Révalard.
Rodolphe de Montigny .		Vissot.
Le comte de Montigny .		Charles.
Jules		Paul.
André.		Hippolyte.
Indépendants		Lucas. Rousseau. Marchand. Constant.
Un envoyé du souverain.		Bonnissant.
Alix	Mmes	Révalard.
Rosalie		Gougibus.

Victime des menées de son cadet Rodolphe, Raoul de Montigny a été banni par le comte son père et, de chute en chute, est devenu chef d'indépendants ou détrousseurs. Sa bande est campée dans un bois sur la lisière duquel est une ferme qu'habitent deux époux modèles, André et Alix. Ceux-ci, qui ne paraissent au prologue que pour se disputer en prose ou en couplets, sont chargés de faire des bouquets pour la belle Rosalie que Rodolphe veut épouser bien qu'elle ait été fiancée à son frère. Repoussé par elle, il lui fait annoncer le trépas de Raoul, mais celui-ci, à la tête des Indépendants, pénètre dans le château de Montigny et rassure son amante. Une lutte s'engage entre les partisans des deux frères ; Rodolphe est vaincu, mais son aîné le laisse échapper. Il se repent de cette action généreuse en apprenant que le cruel, après avoir fait passer pour mort leur père, a plongé ce vieillard dans un souterrain où la faim le torture. Délivrer le comte est le premier soin de Raoul, qui va ensuite punir son frère quand ce dernier se brûle la cervelle. Par tendresse le vieux comte pardonne à Raoul les excès dont il s'est rendu coupable, mais la justice est moins

clémente, et l'Indépendant resterait hors la loi si Jules, fils d'un souverain de la Germanie, n'intercédait pour lui : il épousera sa maîtresse et prendra, avec tous ses hommes, du service dans un corps régulier.

Inspirées de *Robert chef de brigands*, drame tiré lui-même des *Brigands* de Schiller, ces scènes avaient été représentées, le 21 mars précédent, au spectacle des Jeux Forains ; le boulevard leur fit un assez froid accueil.

1er mai : *Amour, Folie et Beaux-Arts*, comédie-vaudeville en 1 acte, par J. Ernest (de Clonard).

Charles de Surville. .	M. Foignet.
Emilie de Fonrose . .	Mlle Athalie.

Emilie de Fonrose veut un époux amoureux, fou et artiste. Connaissant ce désir, Charles de Surville, qui l'aime et est inconnu d'elle, imagine de lui jouer diverses scènes de comédie. Instruit de ce projet, un oncle en avertit la belle qui décide aussitôt de rendre au galant la pareille. C'est en jardinier que Surville se présente ; Emilie, sous le nom de la villageoise Nicette, le reçoit et coquette avec lui. C'est en ivrogne, puis en officier de hussards que Charles se déguise ensuite, tandis qu'Emilie se transforme en soubrette et en chanteuse bouffe. Enchantée de l'entrain et de l'esprit de Charles, Emilie capitule alors et leur mariage se conclut.

Anecdote offrant des détails piquants et de gracieux couplets : réussite méritée.

18 mai : *Lise et Colin dans leur ménage, ou la Suite de la Fille mal gardée*, tableaux villageois terminés par un divertissement, par Augustin *** (Hapdé), musique de Foignet, divertissement de Jaquinet.

Colin	MM. Hoguet.
Simone	Foignet.
L'Intendant	Adolphe
Bastien	Rousseau.
Thomas	Audibert.
Lise	Mmes Darcourt.
La comtesse de Sainville.	Thérèse Peraze.

Trois enfants sont nés de l'union de Lise avec Colin, mais leur ménage n'est point heureux Lise, aimable et fidèle, a pour époux un homme quinteux, brutal et, par surcroît, volage. La comtesse de Sainville, confidente de ses peines, veut donner au coupable une sévère leçon. Vêtue en paysanne, elle s'offre comme bergère aux époux Colin, qui la trouve charmante, l'engage incontinent, et Lise n'a garde de s'y opposer Bientôt Colin, conquis par la nouvelle venue, sollicite d'elle un rendez-vous qu'il obtient, mais, sous le berceau où il court la rejoindre, se trouvent sa femme et ses enfants qui lui tendent les bras Touché et repentant, Colin tombe aux pieds de la comtesse qui survient sous son vrai costume, et jure à Lise de n'être plus volage.

L'étiquette de paysannerie dissimulait une de ces manifestations chorégraphiques dont l'Opéra détenait l'exclusif privilège. Le succès qu'elle eut provoqua, de sa part, une troisième plainte dont l'effet ne se fit pas attendre : le 25 du même mois M. Pasquier, Préfet de Police, sommait la direction des Jeux Gymniques de régler, sous huitaine, l'arriéré dû au personnel de son spectacle. L'importance de cette dette rendait le délai dérisoire, aussi l'exploitant tenta-t-il sans espoir d'exécuter l'ordre reçu. Le travail pourtant n'en fut point ralenti.

28 mai : *L'Enfant du troubadour, ou Vengeance et Mystère*, tableaux historiques en 3 actes, précédés du *Ménestrel*, prologue-vaudeville, par Augustin Hapdé.

Reprise d'une pantomime donnée par la Cité, le 20 octobre 1800, sous ce titre : *Le Troubadour, ou l'Enfant de l'amour*; un médiocre accueil lui fut fait.

30 mai : *Monsieur Flanelle*, vaudeville en 1 acte, par Théodore (Maillard) et Edmond (Rochefort).

Flanelle	M. KLEIN.
Mme de Vieux-Bois . . .	Mmes TIRELLE.
Adèle	ATHALIE.

Adèle de Vieux-Bois aime Auguste de Merville, mais sa tante qui, malgré ses quarante-cinq ans, a des vues sur Auguste, prétend la marier à Flanelle, drapier de Reims. Ce marchand est grotesque et Adèle, pour le décourager, se pose à ses yeux en extravagante. La surdité de Mme de Vieux-Bois aide au succès de cette ruse, car, sur un mot mal compris de Flanelle, la même dame imagine avoir fait sa conquête et lui offre sa main. Déguisée en notaire, Adèle fait signer au drapier un contrat qu'il croit lui donner une jeune femme et qui le lie avec la vieille. L'erreur reconnue, Flanelle proteste, mais, comme un sien oncle l'a menacé de le déshériter s'il n'entre pas dans la famille des Vieux-Bois, il se résigne dans l'espoir de faire enrager plus tard celle qui l'a mystifié et qui, en attendant, devient Mme de Merville.

Cet acte drôle et applaudi devait clore le répertoire des Jeux Gymniques. La date fixée dans l'in-

jonction préfectorale ayant passé sans que les acteurs eussent été soldés, le sieur Dugas reçut effectivement la signification suivante :

Vaugeois, Commissaire de police, à l'Entrepreneur de la Salle des Jeux Gymniques.

Paris, 4 juin 1812.

M. le conseiller d'Etat, Préfet de police, m'écrit à l'instant, Monsieur, que par sa lettre du 25 mai dernier, il m'a chargé de vous notifier l'ordre formel de justifier, sous huit jours, des quittances de tous les gagistes et employés de votre établissement, pour prouver qu'à cette époque il ne leur serait rien dû, sauf la quinzaine courante si on les payait par quinzaine. M. le préfet ajoute que les huit jours qu'il avait accordés pour cette justification sont expirés, et que les conditions qu'il avait imposées ne sont point remplies. En conséquence il me charge de vous siguifier de nouveau, ou aux personnes qui vous représentent dans votre spectacle, l'ordre exprès de cesser *dès ce jour* toute représentation.

En vous écrivant cette lettre, je me conforme aux ordres du magistrat, qui me charge en outre de veiller avec soin à son exécution et de lui en rendre compte aujourd'hui même, ce que je ferai. Je ne doute point que vous ne vous y conformiez vous-même, et que vous ne cessiez dès ce jour toute représentation jusqu'à ce que vous ayez obtenu une nouvelle autorisation.

J'ai l'honneur de vous saluer.

VAUGEOIS.

Au reçu de cette dure missive, la troupe se rendit à la Préfecture pour solliciter une prolongation ; on la refusa et les Jeux Gymniques, qui occupaient 374 individus, fermèrent le soir même.

Les comptes faits alors établirent qu'en 26 mois et 3 jours d'exploitation, les dépenses s'étaient montées à 994.955 fr. 36, tandis que les recettes n'avaient atteint que 668.359 francs. Sur les 326.457 fr. 42 du déficit, Dugas fils n'avait pu verser que 201.457 fr. 36; il restait donc devoir 125.000 francs. Ces chiffres s'expliquent par des travaux coûteux, par ce fait surtout que la moyenne perçue était de 839 francs tandis que les frais atteignaient 1.000 à 1.100 francs par jour. Le bilan publié n'empêcha pas divers oseurs, Ribié en tête, de prétendre à la direction vacante, mais ils y renoncèrent sur la condition qu'on leur fit d'acquitter les dettes du premier occupant. La salle resta donc close jusqu'au jour où le théâtre de la Porte-Saint-Martin, ressuscité par le ministre abbé de Montesquiou, en prit de nouveau possession (26 décembre 1814).

Cette réouverture n'eut point lieu sans bruit, car l'arrivant usa illégalement du matériel qui constituait le gage des créanciers du sieur Dugas. Ceux-ci confièrent leurs intérêts à Augustin Hapdé. Ayant été l'âme véritable des Jeux Gymniques, Hapdé pouvait, mieux que personne, élucider la question. En sept Mémoires documentés (1), il établit victorieusement

(1) Ces factums, publiés de 1814 à 1816 et vendus au profit des pauvres, avaient pour titres : *Exposé général des recettes et dépenses de la salle des Jeux Gymniques pendant 26 mois et 3 jours d'exploitation.* — *Spoliation de la majeure partie du mobilier du théâtre de la Porte Saint-Martin.* — *Affaire du théâtre de la Porte Saint-Martin, 20 des principales pièces justificatives.* — *Mémoires historiques sur le théâtre de la Porte Saint Martin* (4 parties en 3 brochures). — *Requête à MM. les conseillers d'État composant le Comité de l'Intérieur et du Commerce.* — On les trouve très difficilement.

le tort du spoliateur et les droits des victimes à une indemnité. Mais ses mandants et lui prétendaient faire juger le conflit par l'autorité supérieure, et celle-ci renvoyait, aux tribunaux civils, les plaignants et leur avocat. Cette divergence de vues eut sa conséquence naturelle : les mois puis les années passèrent sans qu'aucune solution intervînt.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 77 PIÈCES (1) COMPOSANT LE RÉPERTOIRE

DE LA

SALLE DES JEUX GYMNIQUES

(1) 65 Nouveautés dont 53 imprimées, et 12 Reprises, dont 5 éditées à cette occasion.

LE THÉATRE
du
PANORAMA DRAMATIQUE
1821-1823

Bien qu'inspiré par la sagesse, le décret limitant à huit le nombre des scènes parisiennes n'avait, en raison de son origine, rien qui le recommandât au gouvernement bourbonnien ; aussi n'en tint-il point compte. Dès 1814 s'étaient, avec l'approbation du ministre compétent, fondé le théâtre Comte et rouvert celui de la Porte Saint-Martin. De 1816 à 1818, les scènes du Luxembourg, Monthabor, Chantereine et Montparnasse avaient de même été autorisées. En 1819, enfin, deux privilèges nouveaux furent octroyés, l'un à M. de la Rozerie pour le Gymnase Dramatique, l'autre à M. Alaux, peintre-décorateur, pour une salle à bâtir dans laquelle on représenterait des actions dramatiques et des vaudevilles, à la condition de n'employer jamais plus de deux acteurs parlants.

Peu fortuné, Alaux dut accepter, pour aboutir, divers concours. Cottenet notaire à Paris, Walvin,

notaire à Montreuil, Dubois, principal clerc de Cottenet, et Fleury, homme d'affaires, firent les premiers fonds. Ils acquirent, boulevard du Temple 48, entre l'ancienne salle des secondes Variétés Amusantes et le traiteur Goupil, un terrain d'environ 225 toises, sur lequel avait existé longtemps le Café du Bosquet et qu'ils payèrent 64.000 francs. Dix jours après (22 octobre 1819), une société anonyme était formée, à laquelle Alaux céda son privilège moyennant une rétribution annuelle. Le 7 mai suivant, des conventions furent faites avec des entrepreneurs qui s'engagèrent à faire en quatre mois tous travaux nécessaires. On lança alors, dans la capitale, cet alléchant prospectus :

Une société anonyme a été créée, par acte passé devant Me Cottenet, notaire à Paris, pour l'érection et l'exploitation d'une nouvelle salle de spectacle qui va s'élever boulevard du Temple, près le Théâtre de la Gaîté et vis-à-vis le Jardin Turc, en vertu d'une autorisation spéciale accordée par le gouvernement à un artiste qui se propose d'y former un théâtre, où l'on représentera des actions dramatiques pantomimes et dialoguées, auxquelles on adaptera des vues, tableaux et décorations d'un genre entièrement neuf, et tendant au perfectionnement de l'illusion de la scène.

Les bases principales de cet acte sont :

1° La création d'un fonds de 350 actions qui sera exclusivement employé à l'édification du théâtre, et qui sera déposé dans la caisse de Me Cottenet, notaire, lequel fera les paiements au fur et à mesure des besoins ;

2° La condition expresse que les premiers bénéfices du théâtre seront employés à remplir intégralement chaque actionnaire de sa mise de fonds en principal et intérêts ;

3° L'assurance qu'après ce remboursement les actionnaires continueront à demeurer propriétaires et auront la dis-

position du même nombre d'actions que celui qu'ils possédaient, et participeront en conséquence à tous partages de bénéfices ou dividendes dans la proportion du nombre de leurs actions ;

4° L'engagement de donner à l'artiste possesseur de l'autorisation du gouvernement un nombre d'actions égal à celles émises, pour participer au partage des bénéfices dans la même proportion, mais seulement après que les actionnaires auront été remplis intégralement de leur mise de fonds en principal et intérêts.

Cette salle sera construite dans le goût moderne, d'après les plans qui ont été approuvés par S. E. Mgr le Préfet de police, comte Anglès.

L'acquisition du terrain est faite, et les travaux sont en pleine activité.

Les frais seront établis et réglés avec le plus grand ordre et la plus stricte économie. La position de l'établissement, au milieu d'un quartier populeux où se rendent de toutes parts les nombreux amateurs de spectacle, les moyens que l'on possède de piquer la curiosité publique, et la régularité qui règnera dans toutes les opérations, permettent de compter sur des bénéfices certains. La prospérité toujours croissante des théâtres du boulevard en est une preuve convaincante.

Déjà beaucoup d'actions ont été placées ; les personnes qui voudraient acquérir tout ou partie de celles qui restent pour compléter le nombre ci-dessus fixé, peuvent s'adresser a Me Cottenet, notaire, rue Saint-Honoré, n° 337, qui donnera tous les renseignements et explications qu'on pourra désirer.

Les souscripteurs, sans doute, montrèrent peu d'enthousiasme, car les travaux qui devaient prendre quatre mois juste durèrent près d'une année. Le terrain acquis, de forme irrégulière, offrait, il faut le dire, des difficultés que les architectes Vincent et Chatelain eurent quelque peine à vaincre. La façade

de leur construction était d'un style ferme et monumental. L'avant-corps du milieu présentait un arc triomphal décoré de renommées et soutenu par des colonnes corinthiennes entre lesquelles étaient ajustées les figures colossales de Melpomène et de Thalie. Dominant le tout, un fronton d'ordre corinthien contenait les armes de France portées par des génies. La salle, de 31 pieds de large sur 23 de profondeur et 39 d'élévation, comptait 1.400 places. Elle se composait d'un soubassement supportant un grand ordre corinthien, surmonté d'un autre petit ordre qui soutenait la coupole ; les ornements, d'un genre gracieux, y étaient appliqués sur fond vert tendre. La scène, en y comprenant les dessous, avait 89 pieds de profondeur, ce qui permettait de très beaux effets de décorations. Encadrée d'une large gorge, dorée comme celle d'un tableau, cette scène offrait un détail singulier : dans les entr'actes on pouvait abaisser, en guise de rideau, un châssis recouvert en glaces, qui, occupant toute l'ouverture, présentait, avec l'encadrement, un miroir de 24 pieds de large et 20 de hauteur, où se réflétait toute la salle.

Le théâtre achevé reçut le nom de Panorama Dramatique, et l'on prépara sans relâche le spectacle d'ouverture. Voici, d'après les almanachs du temps, les noms des personnes composant l'administration ou la troupe au début de l'entreprise :

Directeur : Alaux ;

Administrateurs : Martine, Poissinot, Dubois, Chatelain, Damas ;

Caissier : Fleury ;
Régisseur : Pénancier ;
Premiers rôles : Auguste Gauthier ;
Jeunes premiers : Camiade, Francisque aîné, Lefèvre ;
Pères nobles : Legros, Faure ;
Troisièmes rôles : Boucher, Monet, Plançon ;
Comiques : Serres, Vautrin, Bouffé, Théodore (Godchou) ;
Utilités : Alexis, Travers ;
Premier rôle : Mme Gobert ;
Amoureuses : Mmes Maria, Laure, Mercier, Belfort, Eugénie, Florville, Marciany ;
Caractères : Mmes Lecomte, Louis ;
Maître de ballets : Renauzy ;
Danseurs : Josse, Bégrand, Duriez, Charlemagne, Hartwig, Bourgeois, Clato, Belcour, Delfour ;
Danseuses : Mmes Varnier, Marivin, Pallier, Chevalier, Gossard, Rousse, Coutant, Guittes, Tissot ;
Figurants : Briffaut, Chartier, Langevin, Ambroise ; Mmes Annette, Langier, Pénancier, Alexandrine ;
Chef d'orchestre : Marty.

Il n'y avait, parmi les artistes, aucun nom capable d'attirer la foule ; aussi la direction fut-elle obligée bientôt d'engager des acteurs plus connus. Nous signalerons, aux dates précises, l'entrée des recrues faites dans les théâtres de Paris ou des départements.

L'inauguration, plusieurs fois ajournée, du Pano-

rama Dramatique, eut lieu le 14 avril 1821, par les ouvrages suivants :

Monsieur Boulevard, prologue en 1 acte, mêlé de couplets, par Carm... (Carmouche) et Rou... (Rougemont, avec Merle).

M. Boulevard . . .	MM. Théodore.
Le Machiniste . . .	Vautrin.
Théodore.	Francisque.
Le Diable Boiteux. .	Mmes Eugénie.
Madeleine	Louis.
Mlle Modeste. . . .	Marciany.
La fée Silence . . .	Gobert.

Boulevard, bourgeois domicilié sur le boulevard du Temple, a, dans le cours d'un voyage de plaisir, tiré d'un fossé un bonhomme affligé d'une jambe de bois et qui promit de le payer de ce service. Quand Boulevard rentre chez lui, son obligé, qui n'est autre que le Diable Boiteux, lui apparaît effectivement. Exilé depuis dix années sur la terre, il devait y rester jusqu'au moment où une âme charitable l'obligerait sans intérêt ; le service que Boulevard lui a rendu va lui permettre de retourner dans la patrie des diables ses confrères, aussi se déclare-t-il prêt à satisfaire le souhait que formera le bourgeois. Boulevard est modeste et content de son sort ; une seule chose le contrarie, le mur qui est en face de sa fenêtre et lui cache le Café du Bosquet où l'on jouait jadis la comédie. Le Diable peut ressusciter ce bon temps : sur le vœu de son bienfaiteur il bâtit d'un coup de baguette, à la place du mur malencontreux, le théâtre du Panorama Dramatique Boulevard s'en institue directeur, examine les originaux qui lui viennent offrir leurs services, engage une troupe, et, passant à l'avant-scène, voit avec ravissement, dans un rideau de glaces que fait descendre le génie, le public qui doit remplir sa salle, au jour de l'ouverture. Le Diable

et son protégé chantent alors des couplets promettant les plus grands efforts et sollicitant l'indulgence des spectateurs présents et à venir.

Ismayl et Maryam, ou l'Arabe et la Chrétienne, pièce en 3 actes, à grand spectacle, par Frédéric (Dupetit-Méré) et *** (Taylor), musique d'Alexandre (Piccini).

Ahmed.	MM.	Monnet.
Ismayl		Camiade.
Ebn-Témyn . . .		Aimé.
Nahab		Théodore.
Hedjaz		Vautrin.
Youzef		Charles.
Kaleb		Lefèvre.
Abou-Taher . . .		Bouffé.
Un janissaire. . .		Travers.
Maryam	Mlle	Maria.

Fils d'un cheik arabe, Ismayl, blessé dans un combat, a été soigné et sauvé par Ebn-Témyn, chrétien de Jérusalem. Témyn est père de la charmante Maryam, que l'Arabe ne tarde pas à aimer et qui paie de retour l'intéressant guerrier. Mais le gouverneur de Jérusalem, après avoir fait périr Témyn, veut enchaîner Ismayl et mettre Maryam dans son sérail. Les deux amants s'enfuient au désert, où Ismayl retrouve son père. L'hymen devrait alors récompenser les fugitifs ; malheureusement la jeune fille s'est engagée par serment à n'épouser jamais un ennemi de sa religion, et, d'un autre côté, le cheik met pour condition au mariage de son fils le renoncement de Maryam au christianisme. Brisée par toutes ces péripéties, la jeune fille meurt d'épuisement ; trop épris pour lui survivre, l'Arabe se laisse ensevelir avec elle sous la montagne de sable soulevée par un terrible simoun, mais une consolante apotheose laisse entrevoir la région des félicités éternelles, où montent sur un nuage, au son de douces mélodies, Maryam et son fidèle amant.

Monsieur Boulevard, écrit avec esprit et semé de jolis couplets, fut applaudi, mais ce succès n'était rien auprès de l'accueil enthousiaste fait au drame intéressant, monté avec un luxe inouï de mise en scène et offrant un jeu de décorations aussi nouvelles qu'éblouissantes. Notons que le rideau de glaces, sur lequel comptaient les administrateurs, sembla moins gracieux que bizarre et ne fut pour rien dans l'affluence des spectateurs qui, pendant plusieurs mois, applaudirent au spectacle d'ouverture du Panorama (1).

C'est dans *Ismayl et Maryam* que parut pour la première fois, devant le vrai public, un artiste qui fut, par la suite, un des plus grands comédiens de Paris, Bouffé. Bien qu'engagé comme comique, il jouait un Arabe dont le rôle consistait à faire, d'une voix mourante, le récit de la mort de son chef. Délivré de l'emploi mélodramatique il montra bientôt, dans des personnages plaisants, un talent qui le désigna au suffrage des amateurs et des journalistes.

Fier de son succès initial, le Panorama Dramatique voulut le consolider par nombre d'ouvrages de genres différents. Enumérons ces pièces en analysant les nouveautés et en notant, d'après les feuilles spéciales, l'effet que toutes produisirent.

(1) Le drame de Dupetit-Méré et Taylor, inspiré d'une nouvelle de M. de Forbin et d'un tableau d'Horace Vernet, fut parodié dans un pot-pourri intitulé *Fifi Jobard à la représentation d'Ismayl et Maryam*, par Al... et Em... (Alexandre Tardif et Emile Fevret).

30 avril 1821 : *Les Faubouriens de Paris, ou la Fête du peuple,* vaudeville en 1 acte, par Duperche et B. Dubois.

Desgaules.	MM. THÉODORE.
Nini, son neveu . . .	FRANCISQUE.
Mme Desgaules . . .	Mmes LECOMTE.
Nanon, sa nièce. . .	MARIA.

Des habitants de Paris, désignés chacun par le nom du faubourg dans lequel il réside, se sont réunis pour nommer le fils nouveau-né du père Desgaules et donner une enseigne au cabaret que celui-ci se propose d'ouvrir le jour même. Sans s'être consultés ils se trouvent d'accord sur les noms de l'enfant, Charles-Henri-Louis, et sur le choix de l'enseigne : *Au nouveau fils de France.* Ce rapport de sentiments et d'idées révèle en eux une sympathie dont les effets s'appliquent à l'objet de la fête, et c'est par des chants et des danses que tous la célèbrent à l'envi.

Fait à l'occasion du baptême du Duc de Bordeaux, ce vaudeville fut applaudi pour la circonstance plus que pour son mérite propre (*Non imprimé*).

22 mai : *Une Nuit de Seville,* comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par Théodore (Godchou).

Dormeuil. . . .	MM. THÉODORE.
Melval.	FRANCISQUE.
Emélie	Mlles QUINARD.
Florette	LAURE.

Le Français Melval a été envoyé à Séville et vivement recommandé par son père au banquier Dormeuil. Il tombe amoureux de la jeune Antonia, qui le reçoit chaque nuit et

n'est pas insensible à sa flamme. Cependant un chagrin le tourmente ; Antonia a pour frère un nommé Storelli, dur, brutal à l'excès, et qui veut la marier contre son gré. Melval fait consentir sa maîtresse à un enlèvement nocturne, mais, au moment fixé, le frère arrive. Pendant que l'amoureux se cache derrière une table, Storelli se met en fureur, menace Antonia et la force à rentrer dans son appartement. Une suivante vient alors trouver Melval interdit, lui annonce que Storelli dort et qu'il faut profiter de l'instant pour fuir avec Antonia. Une personne voilée se présente, le Français croit reconnaître celle qu'il aime et va l'emmener quand Storelli se dévoile, accable Melval de reproches, lui dit que sa sœur ne cherchait qu'à le tromper, et lui fait voir le danger que l'on court à se livrer inconsidérément à des aventurières. Le jeune homme convaincu veut se retirer, mais Storelli arrache le bandeau dont il s'est couvert un œil et la moustache collée sur sa lèvre : c'est Dormeuil, qui a employé la ruse pour corriger de sa légèreté le fils de son ami. Melval, qui ne connaissait pas de sœur à Dormeuil, a été facilement sa dupe ; il épousera, sous le nom d'Emélie, celle qu'il a aimée sous le nom d'Antonia.

De jolis détails firent applaudir cet ouvrage, dû à l'un des acteurs du Panorama. Mlle Quinard, jeune personne qui débutait par le rôle d'Antonia, y fut sifflée et dut retourner en province.

5 juin : *Le Petit Georges, ou la Croix d'honneur,* comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par L. Ponet et*** (Ferdinand Laloue).

Darmont.	MM. Camiade.
Urbain	Plançon.
Durlan	Francisque.
Un officier	Alexis.

Montaldi.	MM. Monnet.
Lopezzi	Vautrin.
Un soldat	Alphonse.
Eustache	Henry.
Georges	Mmes Mercier.
Anna de Senicratas . .	Florville.

Le colonel français Darmont, fait prisonnier par les Piémontais, vient d'être échangé ; il aimait sa captivité qui lui permettait de voir Anna de Senicratas, jeune veuve aux soins de laquelle il doit la vie et dont il est amoureux. L'ordre est donné d'attaquer la ville qu'habite Anna ; le colonel charge le petit tambour Georges de remettre un billet à la belle, ce qu'il fait en se glissant parmi des bohémiens. Les Français vainqueurs chassent devant eux les Piémontais. Le chef de ceux-ci, Montaldi, rival du colonel, cherche refuge près d'Anna qui, pour le sauver, le fait passer pour son mari et n'ose détromper Darmont que cette nouvelle met au désespoir et qui, néanmoins, met la maison de l'infidèle sous la protection de ses troupes. Montaldi, touché de la douleur du colonel, lui dit la vérité et lui rend l'espérance. Mais le canon se fait encore entendre ; Georges reçoit une blessure en défendant le vieux soldat Durlan qui, avant d'expirer, le charge de remettre sa croix à Darmont. Georges s'acquitte de la mission, mais, comme il a pris un drapeau à l'ennemi, le colonel pour le récompenser de cette action d'éclat, attache sur sa poitrine l'insigne de l'honneur.

La scène change à trois reprises dans cette comédie, qui, malgré des épisodes intéressants, n'eut que peu de succès.

26 juin : *La Prise de corps, ou la Fortune inattendue*, folie anecdotique en 1 acte, par Léopold (Chandezon, avec Boirie).

Léon	MM. Francisque.
Valentin. . . .	Vautrin.
Ratinard. . . .	Alphonse.
Solker.	Théodore.
Un huissier. . .	Serres.
Pauliska	Mlles Maria.
Mme Solker . . .	Lecomte.

Le capitaine Léon habite, avec Valentin, son valet, l'hôtel garni de Solker. L'amour et les créanciers déchirent à la fois son cœur. En Russie, où il fut prisonnier, il est devenu amoureux de Pauliska, fille d'un comte qu'on lui a refusée, et sa détresse est telle qu'il ne peut payer ses hôtes qui, chaque jour, lui font remonter un étage. Un nommé Ratinard est surtout acharné à poursuivre le capitaine qu'il voudrait marier à sa sœur, affligée d'un demi-siècle. Ratinard, venu pour harceler Léon, se rencontre dans l'hôtel avec des recors ; Valentin les lui donne pour agents de Solker dont il courtise la femme et qui veut le faire étriller d'importance ; pris de peur, Ratinard se cache dans la chambre du capitaine absent et endosse un uniforme qui le fait, malgré ses cris, appréhender par les recors. Léon de retour est informé qu'une étrangère vient d'acquitter ses dettes : c'est Pauliska, libre d'elle-même par la mort de son père et qui finit tous les tourments du capitaine en l'épousant.

Tiré d'une anecdote contée dans *la Quotidienne*, cette pièce dut à quelques détails agréables une demi-réussite dont se préoccupa dame Censure : Ratinard qui, le premier soir, avait paru en garde national dut, par ordre, changer de costume aux représentations suivantes.

3 juillet : *Sydonie, ou la Famille de Meindorff,* pièce en 3 actes, imitée de l'allemand, par Cuvelier et Léo-

pold (Chandezon), musique d'Alexandre (Piccini) et Marty, ballet de Renauzy.

Le comte de Meindorff.	MM.	Legros.
Rodolphe		Francisque.
Le prince de Rosenthal.		Plançon.
Ernest Steimber . . .		Camiade.
Ludwig.		Vautrin.
Buzmann		Théodore.
La comtesse	Mmes	Gobert.
Sydonie.		Belfort.
Emeline		Mercier.

Ernest Steimberg, négociant richissime, a demandé la main de Sydonie, fille d'un second mariage du comte de Meindorff, grand seigneur allemand, mais le comte, fier de ses aïeux, a repoussé avec indignation le roturier assez osé pour élever ses vues jusqu'à l'héritière d'une noble famille. Sydonie, moins aristocrate, a été touchée de l'amour d'Ernest ; ne pouvant devenir sa femme devant les hommes, elle a consenti à l'être devant Dieu et porte en son sein le fruit de cet hymen secret. Meindorff cependant, dont les circonstances ont ébranlé la fortune et le crédit, veut raffermir l'une et l'autre en mariant Sydonie au puissant prince de Rosenthal. Rodolphe, fils du premier lit du comte, plus orgueilleux encore que son père de sa noble origine, approuve fort l'union projetée ; il en veut à Ernest d'avoir demandé sa sœur, et son mécontentement devient de la haine quand Sydonie, pressée de signer le contrat qui doit la lier au prince, avoue être la femme du négociant. La haine de Rodolphe s'étend à sa sœur, et il persuade au comte que l'honneur de la famille exige la disparition de la coupable. Meindorff, bien qu'aimant sa fille, n'ose s'opposer aux projets de Rodolphe, et ce dernier enferme Sydonie dans la chapelle souterraine où dorment ses ancêtres. Ernest qui, sous un déguisement de domestique, s'est introduit dans le château de Meindorff et a vainement attendu Sydonie, au rendez-vous fixé pour un

enlèvement, s'inquiète bientôt de la disparition de son épouse. Pendant que la comtesse, mise dans ses intérêts, se rend chez Rosenthal pour implorer son aide, Steimberg, feignant de servir les projets de Rodolphe, apprend de lui le lieu où gémit Sydonie ; il y pénètre et délivre sa femme, à la grande fureur de Rodolphe qui va lui arracher la vie quand la comtesse survient avec Rosenthal, qui flétrit Rodolphe et annonce à Ernest que le souverain l'admet dans sa cour. Le comte embrasse sa fille et son gendre qui lui pardonnent, mais Rodolphe, que ce dénouement exaspère, refuse la main tendue par le généreux Ernest et se tue d'un coup de pistolet.

Mélodrame noir, aux combinaisons naïves, au style médiocre, et qui fut néanmoins applaudi.

14 août : *Le Savetier de la rue Charlot, ou les Sœurs rivales*, comédie anecdotique en 1 acte, par Maréchalle et Ch. Hubert.

Basile	MM. Théodore.
Edouard.	Serres.
Mme Varnier	Mmes Lecomte.
Charlotte	Laure.
Delphine	Louis.

Lambert, marin original, est parti pour l'Amérique, dans l'intention d'y augmenter sa fortune ; mais, avant son départ, il a laissé à Mme Varnier, sa nièce, assez d'argent pour s'établir et élever convenablement sa jeune sœur Charlotte. Mme Varnier est de l'étoffe dont sont faites les mauvaises gens. Jalouse de sa sœur, elle la rend malheureuse, à l'instigation de sa femme de confiance Delphine, et son antipathie redouble quand elle apprend que le clerc d'huissier Edouard, dont elle croyait avoir conquis la tendresse, n'aime que Charlotte. Elle finit par chasser la pauvrette.

Cependant, quinze ans après son départ, Lambert est revenu millionnaire ; mais, comme on lui a dit que Charlotte n'était pas heureuse, il a voulu s'en assurer par lui-même, et, endossant des habits de savetier, il s'est installé sous le nom de Basile, dans une échoppe vacante en face du magasin de Mme Varnier. De cet endroit il dirige son enquête ; édifié, il pénètre chez sa nièce aînée et la somme de reprendre sa sœur qu'il a recueillie ; au refus de Mme Varnier il se fait connaître, chasse Delphine, marie Charlotte à Edouard, et donne à la sœur coupable une leçon qui la corrige.

Jolie comédie, morale, dialoguée avec esprit, et qu'on applaudit justement.

24 août : *La Fête au village*, à-propos en 1 acte mêlé de couplets, par Charles Dupeuty et Ferdinand de Villeneuve.

Franval	MM.	Francisque.
Grigou.		Theodore.
Laviron		Vautrin.
Manon.	Mlle	Laure.

Grigou, greffier aux Vertus, près Paris, remplace depuis deux jours le maire absent de cette commune. Il sollicite une place pour son fils Bétinet, qui a pour concurrent Franval, officier à demi-solde. Bétinet échoue, et Grigou, se fâchant, fait tomber sa colère sur les habitants du village qu'il empêche de danser en l'honneur du roi. Le marinier Laviron conte à Franval la déception des villageois ; l'officier, pour y mettre un terme, fait croire au greffier que son fils a obtenu l'emploi sollicité ; Grigou alors se déride, ordonne qu'on s'amuse et marie Laviron avec Manon la blanchisseuse. Quand il apprend que Franval l'a emporté sur Bétinet, il est trop tard pour révoquer ses derniers ordres, et chacun rit à ses dépens.

Ecrit pour le spectacle gratis donné à l'occasion de la fête de Louis XVIII, ce vaudeville eut le succès de tous les à-propos (*Non imprimé*).

15 septembre : *Le Temple de la Mort, ou Ogier-le-Danois*, pièce en 3 actes, par Cuvelier et Léopold (Chandezon), musique d'Alexandre (Piccini) et Marty, ballet de Renauzy.

Gotheric.	MM.	Legros.
Olaüs.		Auguste Gauthier.
Siward		Monnet.
Harold		Camiade.
Thiébault		Vautrin.
Roldan		Théodore.
Edwa.	Mmes	Belfort.
Orbaïde		Gobert.
Adime		Mercier.

Olaüs, simple écuyer à la cour de Gotheric, roi des Scandinaves, s'est fait aimer d'Edwa, fille de ce prince, qui se refuse à épouser Siward, favori de son père. On enferme la jeune fille, on fait courir le bruit de sa mort, et Olaüs se retire à la cour de France.

Revenu en Scandinavie comme ambassadeur de Charlemagne, sous le nom d'Ogier-le-Danois, Olaüs apprend qu'Edwa a été confiée à Orbaïde, prophétesse du Temple de la Mort. Malgré le titre dont il est décoré, Olaüs est proscrit ; méprisant cet arrêt il court au Temple, on le saisit pour le plonger dans un cachot. En même temps Siward tue Gotheric, pour s'emparer du trône Edwa, qui s'était déguisée en garde pour parvenir auprès de son père, est accusée de ce meurtre et jetée dans le même cachot que son amant. Délivré par les soins d'un ami, Olaüs-Ogier, à la tête des Français, poursuit Siward jusque dans le Temple de la Mort.

La statue qui s'y trouve s'empare de Siward, l'engloutit, et Orbaïde unit Edwa à Olaüs qu'attend la couronne.

Imité de divers ouvrages, ce mélodrame réussit surtout par la beauté des décors, dus au directeur-peintre.

13 octobre : *Les Cinq cousins*, vaudeville en 1 acte, par Maréchalle et Ch. Hubert.

Démani	MM. Théodore.
Victor	Francisque.
Adèle.	Mmes Mercier.
Un jockey . . .	Annette.

Démani a cinq neveux dispersés dans le monde et qu'il convoque à Paris pour la répartition de l'héritage d'un de ses frères. Parmi ces héritiers Démani espère bien trouver un mari pour sa fille Adèle ; mais, comme il a cette idée bizarre que l'amour est plus nuisible qu'utile en ménage, il ne donnera la main d'Adèle qu'à celui de ses cousins qui ne manifestera aucun penchant pour elle. Parmi les concurrents, Adèle n'en connaît qu'un, le lieutenant Victor, qu'elle aime et dont elle est aimée. Prévenir Victor de la résolution de Démani est la première chose que fait la jeune fille. Victor est intelligent autant qu'amoureux ; il rêve de conquérir Adèle avant l'arrivée de ses rivaux et se présente successivement à Démani sous les habits d'un auteur gascon, d'un marin provençal, d'un lord anglais et d'un avocat normand. Chacun de ces pseudo-cousins ne manque pas de feindre, pour Adèle, une admiration qui détache d'eux l'original Démani. Quand Victor se présente une cinquième fois, sous sa véritable apparence, il a bien soin au contraire, d'afficher la plus complète indifférence pour sa cousine, ce qui fait que Démani lui offre la main d'Adèle et s'engage avec lui de façon à ne pouvoir se dédire quand la vérité est connue.

De la gaîté, de jolis couplets assurèrent le succès de cette pièce à tiroirs, dont le rôle principal, très bien joué par Francisque aîné, fut plus tard repris par le jeune Bouffé.

30 octobre : *Le Délateur*, drame en 3 actes, traduit de l'italien de Camillo Federici (par Charles Nodier et Taylor).

Le comte d'Oristan .	MM. A. Gauthier.
Ferdinand	Legros.
Ambrosio	Bouffé.
Le sergent	Plançon.
Le geolier	Théodore.
Le guichetier . . .	Serres.
Un huissier	Bouchet.
Tristan	Monnet.
Piétro.	Camiade.
Lorenzo	Francisque.
Antonio	Vautrin.
Théodora Benamati .	Mmes Gobert.
Lucia.	Mercier.

La scène se passe à Pise, à la fin du seizième siècle. Sans travail, sans pain, abandonnée de tous, la famille Benamati vit dans une extrême indigence. Pietro et Lorenzo Benamati, qui ne peuvent être d'aucun secours à leur mère, vont la voir mourir de besoin quand ils entendent publier un édit qui promet mille pièces d'or au délateur de l'assassin d'un noble Pisan. Ils imaginent alors de jouer, Lorenzo le rôle de coupable, Pietro celui du dénonciateur, ce qu'ils exécutent avec promptitude. On les croit d'abord, l'assassiné ayant fait beaucoup de mal à leur famille, mais la chaleur même qu'ils mettent à s'accuser éveille les soupçons du chef de la justice qui procède à une enquête minutieuse, découvre le véritable

criminel, et, profondément touché du dévouement sublime des jeunes gens, les adopte pour fils, assurant ainsi leur avenir et celui de leur mère bien-aimée.

Sujet larmoyant, mais traité avec une sobriété qui le fit applaudir.

10 novembre : *L'Auvergnat, ou le Marchand de peaux de lapins*, comédie en un acte, tirée des Œuvres de D'Arnaud par Maréchalle et Auguste G*** (Gombault).

Léonard	MM. Serres.
Jobinet	Bouffé.
Jules	Francisque.
Fritz	Vautrin.
Mme Morin . . .	Mmes Belfort.
Elise	Marciany.

Pour éprouver le cœur de l'auvergnat Léonard, marchand de peaux de lapins, dont on lui a vanté les nobles sentiments, Mme Morin, riche bourgeoise, se donne comme indigente et reçoit du négociant philanthrope une généreuse offrande. Elle se fait connaître alors et installe dans une belle chambre l'auvergnat qui ne peut en croire ses yeux et ses oreilles. Mme Morin a une jolie fille, Elise, et un frère ridicule, Jobinet, qui prétend ne marier sa nièce qu'à un homme millionnaire et titré. Jules, amant d'Elise, ne remplit aucune de ces conditions, mais, avec l'aide d'un valet peu scrupuleux, il se fait fort d'exhiber à Jobinet des titres éblouissants. Tout en jouant vis-à-vis de l'oncle ce rôle peu délicat, Jules met sa conscience en règle en confessant la vérité à Mme Morin et à sa fille. Bien lui en prend, car Léonard, qui n'est autre que son père, surprend son projet, gagne à son tour le valet, et, au lieu des parchemins qu'attend Jobinet, lui fait présenter des peaux de lapins. Comme,

au milieu de ces dépouilles, figure le titre de propriété d'une ferme rapportant dix mille francs de rentes, Jobinet s'adoucit, Jules épouse Elise, et l'Auvergnat entre définitivement dans la famille de celle qui fut tour à tour son obligée et sa bienfaitrice.

Ecrit à la louange des cœurs généreux, cet ouvrage, sévèrement traité à la première représentation, se releva aux suivantes, et fut vu nombre de fois avec plaisir.

24 novembre : *Rosalba d'Arandès*, pièce en 3 actes, à grand spectacle, par Caigniez et P. Villiers, musique d'Alexandre (Piccini), ballet de Renauzy.

Le Marquis de Torellas .	MM. A. Gauthier.
Le Comte d'Arandès . .	Camiade.
Gonzalve	Théodore.
Rodrigue	Vautrin.
Carlos	Alphonse.
Alvan.	Boucher.
Un officier	Plançon.
Diego.	Serres.
Inès	Mmes Gobert.
Rosabla.	Maria.

Nommé vice-roi de Castille pendant une absence du monarque qui guerroie dans les Flandres, le marquis de Torellas a profité de son pouvoir pour commettre nombre d'exactions, de crimes même qui ont soulevé contre lui la haine générale. Il s'en inquiète peu et projette une infamie nouvelle Il a attiré dans son palais Rosalba d'Arandès, amie de sa femme Inès et sœur de d'Arandès favori du roi, et, à la faveur d'une fête, il veut abuser d'elle. Rosalba échappe au déshonneur, mais, affolée par le péril, elle se jette dans

un lac glacé où elle prend le germe d'une grave maladie. Au retour du roi, cependant, Torellas est mis en état d'arrestation, et, si grande est la somme de ses fautes, que la cour suprême de Madrid le condamne à mourir. D'Arandès a été protégé jadis par Torellas, il lui en est reconnaissant et va s'employer à lui sauver la vie quand une lettre de Rosalba lui arrive. Du couvent de l'Annonciade, où elle agonise, la pauvre fille raconte l'outrage qu'elle a subi et demande vengeance à son frère. La rage de D'Arandès à cette lecture égale son indignation ; il sauvera quand même les jours de Torellas, mais pour contraindre l'infâme à un combat mortel. En conduisant l'ex-vice-roi au lieu fixé pour son séjour, il le provoque donc ; au milieu du duel Inès, qui n'abandonne pas son mari, fond avec des partisans sur les soldats de D'Arandès et délivre un instant Torellas, mais le criminel, dangereusement blessé, est bientôt repris, et il expire sous les yeux de D'Arandès, tandis que le convoi de Rosalba traverse le fond du théâtre.

Mélodrame construit dans les règles ; il fut sifflé pendant les premiers actes et applaudi au troisième, grâce à une belle décoration.

5 décembre : *Ma tante Rose*, comédie en I acte, par L. T. Gilbert.

Derville	MM.	Théodore.
Armand		Francisque.
Germain		Vautrin.
Cœur-d'Acier . . .		Bouffe.
Bondos		Serres.
Mme Rose	Mlles	Lecomte.
Rose Dumont . . .		Eugénie.

Mme Rose, hôtelière riche, vieille et coquette, s'est éprise du jeune Armand Derville, bien que celui-ci n'ait rien fait

pour lui plaire. Il aime d'ailleurs la nièce de l'aubergiste, mais il a quantité de dettes, contractées sur les conseils d'un valet fripon, Germain, et ne sait comment échapper aux recors qui le guettent et à la ridicule tendresse qui le poursuit. Heureusement l'oncle d'Armand survient. Comme tous les oncles de comédie, il tonne d'abord contre le mauvais sujet, puis il s'attendrit, désintéresse les créanciers, et marie les amoureux, à la grande colère de M[me] Rose qui, par dépit, épouse Bondos, vieil huissier accouru pour appréhender au corps le jeune étourdi.

Pièce mal écrite, mais vive et assez gaie, qui obtint un demi-succès.

26 décembre : *Victor, ou l'Enfant de la forêt*, mélodrame en 3 actes, par Guilbert de Pixérécourt.

Le Panorama Dramatique, qui avait jusque-là subsisté sur son propre fonds, ouvrit, avec cet ouvrage, la série des reprises que nous allons voir alterner désormais avec les pièces nouvelles.

Victor, joué d'origine à l'Ambigu en 1798, et passé en 1802 au répertoire de la Porte-Saint-Martin, avait subi, de la part de l'auteur, quelques modifications nécessitées par le cadre du Panorama; on l'accueillit avec faveur.

31 décembre : *Le Petit espiègle et la Bonne sœur*, enfantillage en 1 acte par Maréchalle et Ch. Hubert.

Achille.	MM. Lingot.
Roquillard	Bouffé.
Un commissionnaire .	Henry.

Mme Germeuil . . .	Mmes Belfort.
Elisa	Fanfette Bordes.
Toinette	Mercier.

Mme Germeuil a eu, de deux maris, deux enfants de caractères dissemblables. L'un, Achille, âgé de dix ans, est le garçon le plus turbulent, le plus espiègle qu'on puisse voir ; l'autre, Elisa, d'un an plus jeune, est la douceur, la sagesse en personne. Mme Germeuil comble de tendresse sa fille qui vit avec elle, tandis qu'elle fait élever au collège de Versailles l'insupportable Achille. Ce dernier cependant a le cœur tendre ; il le prouve en s'évadant du collège où il est consigné pour venir souhaiter la fête à sa mère qu'il adore malgré ses rigueurs, mais, craignant d'être mal reçu par elle, il imagine de s'habiller en ramoneur et de s'introduire chez Mme Germeuil par la cheminée. Sans le reconnaître, la dame l'accueille avec bonté et va même jusqu'à lui donner une lettre destinée à attendrir une mère trop sévère qu'il dit avoir laissée dans sa montagne, Mme Germeuil éloignée, Achille se fait reconnaître d'Elisa, et, avec son aide, reprend des habits convenables pour se cacher au milieu d'un immense bouquet destiné à leur mère. En le voyant surgir du sein des fleurs, tenant à la main la lettre qu'elle a donnée au petit ramoneur, Mme Germeuil ne peut que tendre les bras à Achille en promettant de le garder à l'avenir près d'elle.

Cette pièce, ingénieuse et bien faite, eut du succès. Elle était jouée, paraît-il, avec un réel talent par deux petits acteurs, Lingot, âgé de dix ans, et Fanfette Bordes, d'un an plus jeune, que le Panorama voulait sans doute opposer aux mignonnes étoiles du Gymnase : Léontine Fay et Virginie Déjazet.

15 janvier 1822 : *L'Auberge dramatique*, comédie en 1 acte, par Constant Berrier et Armand Overnay.

S'imaginant à tort que son oncle Dufour veut lui faire épouser une personne autre que celle qu'il aime, Eugène fuit avec son valet. Tous deux arrivent dans une auberge où se trouve une troupe de comédiens. Sans argent, sans ressources, ils se disent artistes et s'engagent. Mais l'oncle d'Eugène, courant après lui, s'arrête dans la même auberge, où on le prend d'abord pour le fameux Lekain ; il finit cependant par voir son neveu, qui consent à retourner chez lui en apprenant que la femme qu'on lui destine est précisément celle qu'il désirait.

Des quiproquos plus ou moins plaisants, des parodies plus ou moins spirituelles, sauvèrent cet ouvrage auquel, pour lui donner un air de circonstance, les acteurs avaient ajouté quelques couplets en l'honneur de Molière, dont l'anniversaire de naissance était célébré ce jour-là (*Non imprimé*).

3 février : *Catherine, ou la Bataille du Pruth,* mélodrame en 3 actes, par Boirie, Tournemine et P. Dubois.

La scène se passe sur les bords du Pruth, où les armées russe et ottomane sont en présence. Catherine de Marienbourg, qui n'est encore que la maîtresse du czar Pierre, a pour ennemis Wazielvitz, chef des boyards, et Volzonski, généralissime ; mais ce dernier voudrait se délivrer d'elle par des moyens honnêtes, tandis que Wazielvitz rêve un assassinat qu'il va commettre quand un soldat le frappe mortellement. Pierre, quelque temps auparavant, a surpris trois hommes en maraude, et, par respect pour la discipline militaire, les a condamnés à mort. Parmi ces malheureux, Catherine reconnaît Charles, son frère, et demande sa grâce; pour toute faveur le czar ordonne que le sort choisisse une victime parmi les trois coupables ; c'est Charles qui est désigné, et il subirait son sort si Volzonski, revenu à de

meilleurs sentiments pour Catherine, n'aidait celle-ci à soustraire Charles à l'échafaud. Catherine remet à son frère une lettre pour le Grand-Vizir avec tous ses diamants qu'elle offre à ce chef en échange de la paix, et Charles franchit les lignes pour accomplir sa mission. Cependant Wazielvitz n'est pas mort sans avoir vomi d'atroces calomnies contre Catherine ; le czar, qui s'aperçoit de la disparition des diamants et ne peut en obtenir l'explication, se croit trahi et va, pour oublier son chagrin, livrer bataille, quand des cris de joie se font entendre : Charles et le Grand-Vizir apportent un traité de paix. La conduite de Catherine se decouvre alors, et Pierre, honteux de l'avoir un instant soupçonnée, la couronne aux yeux de tous ses soldats.

Pleine de mouvement, montrant en outre de très beaux décors, cette pièce, à peu près historique, fut applaudie, elle resta pourtant manuscrite. Mme Ménier, actrice fort laide mais énergique, avait fait de Catherine une heureuse création.

12 mars : *Le Courrier de Naples*, mélodrame historique en 3 actes, par Boirie, d'Aubigny et Poujol père, musique d'Alexandre (Piccini) et Marty, ballet de Renauzy.

Sorretto	MM.	MELCHIOR.
Sanelza		A. GAUTHIER.
Ferdinand de Belmonté . .		FRANCISQUE.
Alserno		MONNET.
Relci.		VAUTRIN.
Montréal		HENRY.
Pélicard		THÉODORE.
Chef de Sbires.		ALEXIS.
Palmira de Soretto . . .	Mmes	ELISE.
Mme Manzano		BELFORT.
Georgetta		MERCIER.

Alserno et Relci, aventuriers italiens, guettent, à l'auberge du village de San-Marco, le passage du courrier de Naples, porteur de cent vingt mille livres, et auprès duquel est monté Montréal leur ami. Tous trois doivent assassiner et dépouiller le courrier dans la forêt de Calabre. L'aubergiste de San Marco, Mme Manzano, et sa fille Georgetta attendent avec impatience le jeune Ferdinand de Belmonté, qui doit se rendre à Cozenza, capitale de la Calabre Citérieure, pour épouser la fille de Sorretto, grand bailli. Ferdinand arrive, mais il est triste. Jeune, sans fortune, ce n'est qu'à l'amour qu'il a inspiré à Palmira qu'il doit la faveur de s'allier à une famille riche et puissante. Il voulait faire un présent à sa future et Sorretto lui avait remis en secret l'argent nécessaire, mais il eut le malheur de rencontrer un jeune homme, qui l'entraîna dans une maison de jeu où il perdit les deux tiers de la somme destinée à payer le bijoutier, et il craint que la faute ainsi commise empêche l'accomplissement de son mariage. Cette confidence, il la fait à Sanelza, son ancien camarade de collège, que le hasard amène dans l'auberge. Craignant que son ami ne soit devenu joueur, Sanelza, quoique riche, refuse d'abord de prêter les deux mille piastres qu'on lui demande, puis il se ravise et, sans prévenir Fernand, part pour Cozenza afin de retirer chez le bijoutier Félicard l'écrin commandé pour Palmira, car il a sur lui la somme qu'il avait dit à son ami ne pas posséder.

On est à Cozenza. Sarelza a pris livraison de l'écrin, l'a remis à Ferdinand, et Palmira s'en est parée. Le mariage des jeunes gens se célèbre gaîment, quand une grave nouvelle trouble la fête : le courrier de Naples a été assassiné. Deux des coupables, Montréal et Relci, faits prisonniers, sont amenés chez Sorretto qui, en sa qualité de grand bailli, doit les interroger et écouter les témoins convoqués. Parmi ces témoins sont Mme Manzano et sa fille Georgetta ; trompées par la ressemblance qui existe entre Alserno et Sanelza, les deux femmes jurent, sur le salut de leur âme, que ce dernier est le troisième assassin du courrier. Sanelza, fort de sa probité, proteste contre cette accusation monstrueuse,

mais tout se réunit pour accabler le malheureux, même les précautions qu'il a prises pour obliger Ferdinand sans que nul ne s'en doute. En vain Montréal et Relci, touchés de la résignation, du courage de leur co-accusé, proclament-ils son innocence en avouant leur propre culpabilité, le tribunal condamne Sanelza et ses deux prétendus complices à la peine capitale. Ils vont marcher au supplice quand Alserno, enfin arrêté, est amené devant le grand bailli qui, avec les plus humbles excuses, rend à Sanelza l'honneur et la liberté.

C'est, moins le dénouement, la dramatique histoire de Lesurques, que la censure avait fait transformer en aventure napolitaine. En dépit de ce travestissement, dont le public ne fut pas dupe, la pièce obtint un grand succès.

24 mars : *Les Enfants maîtres*, vaudeville en 1 acte, par Amédée Labesse.

M. de Mérinval. .	MM.	Melchior.
Edouard		Lingot.
M. de Lisban . .		Théodore.
Comtois		Bouffé.
Jacques		Serres.
Mme de Mérinval .	Mmes	Belfort.
Lucile.		Fanfette Bordes.

Le 28 décembre, jour de la fête des Innocents, il est d'usage en Allemagne de laisser aux enfants l'entière disposition de la maison et de ceux qui l'habitent. Le comte et la comtesse de Mérinval, suivant cette coutume, donnent leur fils Edouard et à leur fille Lucile un jour de pouvoir dans leur château. On s'attend à ce que les deux espiègles vont, comme les années précédentes, mettre tout en désor-

dre, mais le contraire arrive. Edouard et Lucile ont résolu, non seulement d'être sages, mais encore de réconcilier leurs parents avec M. Liban, voisin fort aimable qu'un procès a seul éloigné. Faisant usage de leur autorité, ils mandent M. Liban au château, et là, par mille petits soins, ils parviennent à supprimer le procès en réconciliant les adversaires. Puis, sacrifiant les goûts de leur âge, ils emploient l'argent dont ils disposent à doter un jardinier pauvre qui peut, grâce à eux, épouser sa fiancée.

Ce tableau, moral et de bon ton, parut un peu froid. Il avait pour interprètes les deux enfants prodiges du Panorama, Lingot et la petite Bordes, qui selon les journaux, y montrèrent une aisance et une gentillesse remarquables. (*Non imprimé*).

Le Panorama Dramatique eut, à propos des *Enfants maîtres*, son troisième débat avec la censure. La pièce était intitulée d'abord : *le Pouvoir d'un jour*, mais les censeurs, craignant des allusions, biffèrent ces mots, donnant eux mêmes au pouvoir la chiquenaude à laquelle l'auteur n'avait point songé.

Après un an d'efforts, l'administration quadruple de l'entreprise céda la place à un ancien officier, nommé Langlois de Saint-Montant (1er avril 1822).

Un document conservé à la Bibliothèque de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques nous renseignera, de la façon la plus complète, sur les dépenses nécessitées, à cette époque, par l'exploitation d'un théâtre. Il fut évidemment dressé, par les soins d'Alaux, pour l'édification de son successeur. Nous donnons en entier ce budget, dont souriront sans doute nos actuels *impresarii*.

THÉATRE DU PANORAMA DRAMATIQUE

ARTISTES HOMMES

MM.	Pénancier, régisseur	4.000
	Camiade	2.000
	Francisque	1.800
	Gauthier	1.800
	Legros	1.800
	Vautrin	1.200
	Faure	1.000
	Monnet	1.000
	Théodore Godchou	900
	Plançon	800
	Lefèvre	600
	Serres	500
	Bouffé (1)	300
	Travers	300
	Silvestre	300
	Louis Pousseux	300
	Delacroix, souffleur	800
		19.400

(1) Ces appointements dérisoires furent successivement doublés quadruplés, quintuplés, et, finalement, décuplés.

ARTISTES DAMES

Mmes	Belfort	2.000
	Mercier	1.800
	Marciany	1.200
	Florville	1.100
	Louis	1.000
	Lecomte	1.000
	Gobert	1.200
	Eugénie	800
	Laure	300
		10.400

BALLET

HOMMES

MM.	Renauzy, chef	1.500
	Josse	700
	Duriès	600
	Bourgeois	600
	Bégrand	600
	Hartewig	600
	Charlemagne	450
	Clato	450
	Belcour	450
	Delfour	400
		6.350

DAMES

Mmes	Pallière	1.000
	Marivin	900
	Varnier	500
	Gossard	600
	Chevalier	500
	Roussel	450
	Coutan	450
	Honorine	450
	Tissot	450
		5.300

ENFANTS

MM.	Lingot	180
	Gaucher	110
Les 11 autres à 72 fr. par an		792
Mlles	Boullet	144
	Victorine	96
	Jenny	96
Les 14 autres à 72 fr. par an		1.008
		2.426

COMPARSES

MM.	Langevin, chef de peloton	240
	Henry, »	264
	Guérin, »	240
Et 28 autres, tant hommes que femmes à raison de 180 fr. par an		5.040
		5.784

MUSICIENS

MM.	Marty, chef d'orchestre	1.500
	James, violon	900
	Pelé, »	180
	Dertainville, »	500
	Delamotte, »	500
	Even, »	600
	Jupin, »	600
	Delachaussière, »	600
	Letacy, »	600
	Ista, »	600
	Armand, alto	500
	Roger, basse	700
	Mierff, contre-basse	500
	Delacour, »	500
	Bessière, cor	800
	Mantelly, »	650
	Saint-Félix, clarinette	650
	Moreau, hautbois	720
	Guérin, flûte	600
	Mallet, clarinette	370
	Chevalier, basson.	600
	Georges, timballier	400
	Lengeldorff, trombonne	500
		14.070

MACHINISTES

MM.	Thomas	1.800
	Vauquelin fils.	1.200
	et 7 autres à 1.000 fr.	7.000
		10.000

GARÇONS DE THÉATRE

8 garçons de théâtre à 800 fr. par an . .	6.400

OUVRIERS A LA JOURNÉE

3 du côté de la cour, à 75 c. par jour		2,25	821,25
4 du côté du jardin.	»	3	1.095
9 sous le théâtre,	»	6,75	2.463,75
11 au cintre,	»	8,25	3.011,25
			7.391,25

ACCESSOIRES

Verjaut, par jour	2	
Deforges, pour le soir.	0,75	
Corroy, porteur de billets aux journaux.	0,75	
	3,50	1.277,50

MAGASIN

MM.	Factus, costumier.	1.200
	Bonnissède.	800
	Sorel	800
	Coquet.	600
Mmes	Campigny.	800
	Champiret.	600
	Rubin, habilleuse.	500
	Sorrel, »	500
		5.800

PERRUQUIER

Thomas	800

CONTROLE

MM.	Alphroy, contrôleur	1.200
	Campigny, »	1.000
	Firmin, contrôleur	1.000
	Berger, sous-contrôleur	600
	Fonbone, placeur.	250
		4.050

BUREAUX

MM.	Richard	300
	Candel, au bureau des suppléments.	300
	Alphroy	300
	Nicole	300
		1.200

PORTIERS ET OUVREURS DE LOGES

MM. Combe, au parquet	250
Prisette, »	250
Jauzon, 3e amphithéâtre. . . .	200
Mme X..., porte du théâtre	250
Et 13 autres dames à 96 fr. par an . .	1.248
	2.198

LAMPISTES

3 lampistes, un à 2 fr. 50 et deux à 2 fr. 25 par jour, fait par jour 7 fr. et par an : 2.555

BALAYEURS

3 balayeurs à 1 fr. 50 par jour fait 4 fr. 50 et par an 1.642,50

CONCIERGE

M. Carlier. 800

CAISSE

M. Fleury, caissier 3.600

IMPRIMEUR ET AFFICHEUR

Par mois 500 fr., ce qui fait par an . . 6.000

POMPIERS ET GENDARMES

Ces deux objets coûtent à peu près 1.100 fr. par mois	13.200

DROITS D'AUTEURS

Les droits d'auteurs se sont montés à environ 1.500 fr. par mois, ce qui fait par an	18.000

DIRECTEUR

On ne peut offrir moins de	6.000

GÉRANTS

2 à 6.000 fr. chacun	12.000
	18.000

LUMINAIRE

Cet article se monte à 1.500 fr. par mois, par an	18.000

RÉCAPITULATION

Artistes hommes.	19.400
Artistes dames	10.400
Ballet hommes	6.350
Ballet dames.	5.300
A reporter. . .	41.450

Report. . .		41.450
Ballet enfants		2.426
Comparses.		5.784
Orchestre.		14.070
Machinistes		10.000
Garçons de théâtre		6.400
Ouvriers à la journée		7.391,25
Accessoires		1.277,50
Magasin		5.800
Perruquier		800
Contrôle		4.050
Bureaux		1.200
Ouvreuses de loges		2.198
Lampistes.		2.555
Balayeurs.		1.642,50
Caisse.		3.600
Imprimeur, afficheur		6.000
Concierge.		800
Pompiers et gendarmes.		13.200
Droits d'auteurs.		18.000
Directeur et gérants.		18.000
Luminaire		18.000
		184.644,25
Intérêts des actions . . .	8.000	
Intérêts pour le prix du terrain.	3.000	
Intérêts de la dette flottante.	4.900	16.900
A M. Alaux, pour son privilège, environ		12.000
Total général de la dépense . . .		213.544,25

Et ce non compris les droits des pauvres et de l'Opéra (1).

En regard des dépenses certaines du Panorama, il nous paraît bon de placer le tarif des places à ce théâtre et de donner ainsi, par approximation, le chiffre de ses recettes possibles :

Avant-scène et 1res loges de face . . .	3 fr. 60
Baignoires, 1res loges de côté et 2es de face.	2 fr. 40
Première galerie	2 fr. »
Orchestre et 2es loges de côté	1 fr. 80
Pourtour et 2e galerie	1 fr 50
Parquet	1 fr. 25
Premier amphithéâtre	0 fr. 90
Second amphithéâtre.	0 fr. 60

Il eût fallu, pour encaisser un bénéfice, faire quotidiennement deux tiers de recettes à plein tarif ; c'est chose inusitée dans la plupart des salles, et le Panorama n'avait, dans son répertoire et sa troupe, rien qui pût motiver une dérogation à la loi commune. Au cours des douze mois passés, Allaux n'avait donc pu qu'équilibrer son budget. D'après les comptes fournis au ministère, les recettes faites, du 14 avril 1821 au 31 mars 1822, s'étaient effectivement montées à 250.957 fr. 75, ce qui, en défalquant 33.080 fr. 15 payés aux indigents et 12.042 fr. 91 prélevés par l'Opéra, laissait un total net de 214.834 francs 69, égalant à quelques francs près le montant des dépenses.

(1) Ces droits étaient, pour les indigents, de onze pour cent, et, pour l'Académie de Musique, du vingtième de la recette brute.

Restaient alors, comme dette sociale, 700.000 fr., coût du premier établissement, et représentés par les actions auxquelles on n'avait pu payer aucun dividende. Pour faire face aux nécessités, on ouvrit à M Langlois un crédit de 475.000 francs, c'est-à-dire qu'on l'autorise à négocier 475 actions nouvelles. La forme de société anonyme n'ayant pas été admise par l'autorité, on forma, le 26 août, une société en commandite par laquelle M. Langlois acquit d'Allaux, pour vingt années, le bail du privilège et, des propriétaires, le terrain majoré de 40.000 francs. Reconnu directeur seul responsable du Panorama, et n'osant se fier à ses propres moyens dans une carrière si différente de celle qu'il avait parcourue, M. Langlois s'adjoignit le baron Taylor pour diriger la scène et enleva, à la Porte Saint-Martin, Salomé, régisseur habile.

Sa campagne, commencée comme nous l'avons dit le 1er avril 1822, fut tout d'abord favorisée. Tenant compte de réclamations justes, le ministre, en effet, affranchit le Panorama de l'obligation de ne montrer jamais que deux acteurs parlants. Les auteurs n'étant plus forcés de subordonner l'intérêt des ouvrages aux décorations, le théâtre alors pouvait acquérir une plus grande importance littéraire. Un progrès artistique s'imposait de ce fait, en même temps que des modifications matérielles indiquées par l'expérience. M. Langlois institua d'abord un comité de lecture composé de Charles Nodier, Taylor, Merville, Decailleux, Gosse, Delatouche, Jal et Bert. Il décida ensuite de faire, au premier jour, de sérieux

travaux dans la salle et, continuant la tradition de son prédécesseur, il prodigua, en attendant, au public du boulevard du Temple, nouveautés et reprises. Mentionnons, comme précédemment, les unes et les autres.

16 avril : *Les Deux Pensions*, tableau en 1 acte, mêlé de couplets, par Maréchalle et Ch. Hubert.

Lebeau . . .	MM. Théodore.
Gustave . . .	Lingot.
Jacquot . . .	Bouffé.
Dufleuret . . .	Bégrand.
Desjetés . . .	Duriez.
Mme Follette . .	Mmes Louis.
Pauline. . . .	Fanfette Bordes.
Charlotte . . .	Charlotte Bordes.
Modeste . . .	Lecomte.

La scène est à Paris, près la barrière des Vertus. M. Lebeau tient un pensionnat de garçons et Mme Follette dirige une pension de demoiselles. Ces établissements, séparés par un mur mitoyen, renferment, le premier Gustave, espiègle de de dix ans, le second Pauline, d'un an moins âgée, et qui sont destinés à être plus tard unis en mariage. Ils le savent et ne seraient pas fâchés de se voir librement. Pour y arriver, Gustave jette par dessus le mur à Pauline un habillement de garçon tandis que Pauline lui fait parvenir, par la même voie, un costume de fille ; ils n'ont plus alors qu'à guetter les moments où la porte placée dans le mur mitoyen reste ouverte pour se trouver l'un près de l'autre. Ces moments sont d'autant plus fréquents que M. Lebeau courtise en tout bien tout honneur Mme Follette, et que Jacquot, jardinier de cette dernière, serre de près Modeste, gouvernante de M. Lebeau. Le déguisement des petits fiancés leur

attire parfois des mésaventures ; c'est ainsi que Gustave, pris pour une fille, est obligé de recevoir une leçon de danse pendant que Pauline, prise pour un garçon, subit un assaut d'armes ; ils se dédommagent de ces contre-temps en jouant toutes sortes de mauvais tours à leurs maîtres et à leurs suppléants. Profitant même d'une absence de M. Lebeau et de Mme Follette dînant en partie fine à Belleville, ils font passer les filles dans la pension des garçons et les garçons dans la pension des filles. Se sentant en faute, M. Lebeau et Mme Follette n'osent sévir, mais ils annoncent publiquement leur prochain mariage et la réunion de leurs établissements, double événement qui n'empêchera pas Gustave et Pauline de continuer leur rendez-vous clandestins.

Moins édifiant que *les Enfants maîtres*, cet ouvrage servait encore à produire les petites étoiles sur lesquelles le Panorama comptait trop sans doute, car elles plurent moins à cette troisième exhibition et durent, par la suite, se contenter de rôles plus modestes.

30 avril : *La Bonne Mère*, comédie en 1 acte, par Florian.

Créée en 1785, cette jolie pièce, reprise pour les débuts de Bertin et Dubiez, acteurs sortant des Variétés, et de Mlle Hugot, transfuge du Gymnase, ne pouvait être que bien accueillie.

2 mai : *Walter de Montbarey*, drame en 3 actes, par B. de Rougemont.

Représenté avec succès au théâtre de la Cité, le

12 septembre 1805, sous le titre d'*Odon de Saint-Amans, grand-maître des Templiers*, ce drame débaptisé fut reçu au Panorama avec une froideur marquée.

11 mai : *Le Déserteur*, ballet-pantomime en 3 actes, de Dauberval, remis au théâtre par Aumer.

Joué pour la première fois à la Porte Saint-Martin le 30 juin 1804, cet ouvrage servit au début de Mlle Chéza, mime-danseuse qui produisit, dans le rôle de Louise, un très grand effet.

22 mai : *Le Lutin amoureux*, pièce en 2 actes, à spectacle, par B. de Rougemont, ballet de Renauzy.

Le baron de Germaly. .	MM. Bonamy.
Gustave	Mirval.
Fabio	Ernest.
Azor	Vautrin.
Caroline	Mme Mirval.

La scène est en Italie. Le baron de Germaly veut unir son neveu Gustave à une jeune personne que celui-ci ne connaît pas, à sa nièce Caroline. Gustave croit à la magie, il est entretenu dans ses idées par un chevalier d'industrie qui se prétend l'élève de Cagliostro et a promis de l'initier aux sciences cabalistiques. Le baron, instruit des travers de son neveu par Fabio, domestique placé près de lui, y voit un moyen de l'amener à épouser sa cousine. Déjà il a fait placer le portrait de Caroline sous les yeux de Gustave, qui se persuade voir la femme que le sort lui destine. L'adroit valet profite ensuite d'un dîner pour faire prendre un somnifère

à son maître et le transporter, sans qu'il s'en doute, au château du baron où tout est disposé pour le faire marcher de surprise en surprise. En effet le jeune homme ne reconnaissant pas, à son réveil, le lieu où il se trouve, s'emporte contre son domestique et l'envoie au diable. Un effroyable magicien paraît aussitôt que Gustave supplie d'emprunter les traits de la femme dont il a déjà le portrait; la chose s'exécute d'autant plus facilement que le magicien n'est autre que Caroline qui, sous l'habit d'un page, vient alors persuader à Gustave qu'il habite le palais de Cagliostro.

Forcé de retourner à Naples, Gustave verse en route et s'arrête dans une misérable auberge. A l'instant où ses regards sont fixés sur un tableau magique qui lui retrace la figure du portrait et du page, il voit entrer, d'un côté opposé, une jeune servante qui lui en offre la ressemblance parfaite. Frappé de cette apparition, il est près de tomber aux genoux de la jeune personne qui se dit un esprit céleste, lorsque son valet annonce l'arrivée du baron. Gustave hésite d'abord à révéler l'état de son âme, cependant il finit par avouer sa faiblesse pour une intelligence supérieure. Sa surprise est grande en entendant son oncle déclarer que lui-même s'est longtemps occupé de nécromancie; pour lui donner une preuve de son pouvoir, le baron fait un geste; aussitôt le théâtre change et représente un des jardins du château d'où le jeune homme n'est pas sorti, et dans lequel se promène l'original du portrait. Au moment où Gustave va lui renouveler ses serments d'amour, le maître de l'auberge se présente, un mémoire à la main: c'est celui des frais extraordinaires nécessités par les costumes, décors et machines de la salle de spectacle du château de Germaly, où l'action s'est passé. Gustave confus serre la main de son oncle et épouse Caroline que, malgré sa terrestre origine, il juge très capable de le rendre heureux.

C'est *le Diable amoureux* de Cazotte, mis en scène avec quelque talent, mais sans grand succès (*Non imprimé*).

1er juin : *Annette et Lubin*, ballet-pantomime en 1 acte, de Dauberval, remis au théâtre par Aumer.

De la Porte Saint-Martin, 23 mai 1804 ; continuation des débuts de Mlle Chéza, de nouveau fêtée dans dans le principal rôle.

4 juin : *Le Fou raisonnable*, comédie en 1 acte, par J. Patrat.

Bon début de M. Hérault dans cette pièce, donnée d'abord aux Variétés Amusantes, le 9 juillet 1781.

6 juin : *Les Deux Billets*, comédie en 1 acte, par Florian.

Créée par les Comédiens Italiens le 9 février 1779, cette comédie, jouée par Bertin, fut accueillie moins favorablement que *la Bonne Mère*.

8 juin : *La Fille mal gardée*, ballet-pantomime de Dauberval, remis au théâtre par Aumer.

Troisième emprunt, pour Mlle Chéza, à la Porte-Saint-Martin qui avait donné ce ballet le 3 juin 1804 ; Bouffé y faisait plaisamment la mère Simone.

11 juin : *Céleste et Faldoni*, drame historique en 3 actes, par Augustin Hapdé.

Ce drame, représenté à l'Odéon le 16 juin 1812, y

avait obtenu un succès qu'il ne retrouva pas au Panorama, où on le reprit pour les débuts de Tautin, célébrité de la Gaîté, dans le rôle d'Urbain, et de Mlle Hugens, de la Porte Saint-Martin, dans celui de Céleste.

27 juin : *Claudinet*, vaudeville en 1 acte, par Bosquier-Gavaudan (avec Sewrin).

Emprunté pour Bertin aux Variétés, où on l'avait joué le 21 avril 1808, *Claudinet* n'eut pas lieu d'être satisfait de son nouveau public.

9 juillet : *Ali-Pacha*, mélodrame en 3 actes, à grand spectacle, par Hyacinthe (Decomberousse) et Alfred (Pichat), musique d'Alexandre (Piccini) et Henri (Darondeau), ballet de Renauzy.

Ali-Thébélen . . .	MM. A. Gauthier.
Ismaïl	Martin.
Sélim	Alfred.
Xénoclès	Tautin.
Stéphano	Pradier.
Mouctar	Monnet.
Zadir	Lefèvre.
Zélidé	Mmes Ménier.
Héléna	Elise.
Une femme de Janina.	Belfort.

Echappé seul à la destruction de Souli, Xénoclès a voué à Ali-Thébélen, pacha de Janina, une haine implacable. Quand Ali, après de nombreux combats qui sont autant de massacres, rentre à Janina qu'il dévaste, Xénoclès rassure les habitants affolés et leur promet vengeance. Il compte,

pour l'exécution de son plan, sur Stéphano, chef des troupes d'Ali, et Stéphano ne se fait aucun scrupule de trahir le tyran son maître; mais le complot est dévoilé par la jeune Héléna, qui n'est autre que la fille crue morte de Xénoclès, et qu'adore Sélim, petit-fils d'Ali, aussi sensible que son aïeul est sanguinaire. Ali furieux envoie Stéphano à la mort, et, comme Xénoclès refuse de s'unir à lui pour combattre Ismaïl, pacha général du sultan, il ordonne aussi son supplice.

Cependant les cruautés d'Ali révoltent ceux qui exécutent d'ordinaire ses injustes sentences ; ils se révoltent et délivrent Xénoclès et Stéphano. Ali, au comble de la rage, ne pense plus qu'à se venger et à périr avec gloire. Il confie à son petit-fils la garde de son arsenal et l'avertit que l'envoi de son anneau sera l'ordre de mettre le feu aux poudres. Sélim jure d'obéir à cet ordre, mais il se promet bien de ne l'exécuter qu'après avoir mis en sûreté sa mère et Héléna. Cependant les soldats révoltés, conduits par Stéphano, entourent le pacha, demandant la paix et le partage des trésors que renferment les souterrains de la forteresse. Avec un perfide sourire, Ali remet à Stéphano son anneau en lui disant que Sélim comblera ses désirs. Tous se rendent auprès du petit-fils d'Ali, qui va mettre le feu aux poudres quand sa mère se précipite dans les souterrains où Héléna l'a précédée. Sélim ne peut se résoudre à faire périr les deux femmes, il éteint son flambeau, et, pendant qu'elles se sauvent, il meurt frappé par les révoltés. Ali, poursuivi et blessé par les bourreaux de son petit-fils, met le feu aux poudres en tirant un coup de pistolet dans un baril. La citadelle saute, et c'est sur ses ruines que Xénoclès proclame la liberté de la Grèce.

Des caractères bien tracés, un style meilleur que celui des mélodrames ordinaires, une brillante mise en scène enfin, valurent à *Ali-Pacha* d'honorables recettes (1).

(1) On parodia cette pièce dans la brochure suivante : *Ali-Pacha*,

20 juillet : *Le Vieillard malgré lui,* comédie en 2 actes, par ***.

Kernadec, capitaine de vaisseau, rodomont et bavard, se plaît à fatiguer les siens du récit de ses campagnes. Evelina, sa fille, voudrait épouser le jeune littérateur Derval, que repousse Kernadec parce qu'il ne veut qu'un marin ou un soldat pour gendre. Nérine, femme de chambre, et le valet Sabord s'entendent pour lever cette difficulté. Kernadec, à la suite d'un repas de corps, rentre ivre dans sa maison. Profitant de la circonstance, Sabord se pare d'une jambe de bois, Nérine s'entoure de petits enfants, Derval prend l'habit militaire et l'on fait croire au capitaine que sept ans ont passé sans qu'il s'en aperçût, sept ans pendant lesquels Derval, Sabord et lui se sont couverts de gloire. Mme Kernadec, que son mari trouve très vieillie, s'en dépite et dévoile la ruse. Par bonheur, Derval peut faire donner au capitaine la croix qu'il réclamait pour ses services, et Kernadec, ému, pardonne aux jeunes gens qu'il unit.

Publiée dans les œuvres posthumes de Madame de Staël, sous ce titre : *Le Capitaine Kernadec, ou Sept années en un jour*, cette pièce, écrite pour un théâtre de société, reçut du grand public un accueil peu propre à servir la gloire de l'auteur de *Corinne* et les intérêts de l'arrangeur anonyme ; elle n'eut effectivement qu'une représentation.

28 juillet : *Les Charbonniers de la Forêt-Noire*, drame-vaudeville en 2 actes, par Sewrin, Servière et Lafortelle.

ou Jérôme l'Enflé au Panorama Dramatique, pot-pourri, par F. Fougeray.

Jouée en trois actes au théâtre de la Porte Saint-Martin, le 29 septembre 1803, cette œuvre réduite n'obtint pas grand succès.

3 août : *Le Drôle de corps*, comédie en 1 acte, par Sewrin.

Pernet	MM.	Théodore.
Eugène		Saint-Ernest.
De la Bussière. . .		Bertin.
Pivoine		Bouffé.
Aspasie	Mmes	Elise.
Nanette		Mercier.

La scène se passe dans une maison de Montrouge. Pernet, bourgeois retiré, veut marier sa nièce Aspasie avec le pépiniériste Pivoine. Aspasie aime son cousin Eugène, et cet Eugène a pour ami Labussière, un de ces plaisants de société qui ne laissent pas échapper l'occasion de rire aux dépens de quelqu'un. Pivoine sera la victime de ce drôle de corps. Profitant d'une absence de Pernet, Labussière s'habille en vieille marquise, se présente sous le nom de Mme de Cormoran, et fait au pépiniériste une déclaration brûlante. Repoussé vigoureusement, il revient en Breton bègue et bretteur, et force l'inoffensif Pivoine à mettre l'épée à la main. Le pépiniériste, pour échapper à ce couple désobligeant, déclare alors renoncer à la main d'Aspasie, que Pernet accorde à Eugène.

Le Drôle de corps, que la Porte-Saint-Martin avait refusé, n'obtint au Panorama qu'un succès contesté. Il contenait cependant des scènes amusantes et de jolis couplets.

Le Panorama Dramatique avait, comme tous les

théâtres de Paris, l'habitude de célébrer la fête du roi par la représentation d'un à-propos. Une pièce écrite par le chevalier Alex. Dequerelles sous ce titre : *Une Journée d'Henri IV, ou le Bon répondant,* avait été reçue à l'unanimité pour être jouée à l'occasion de la Saint-Louis de 1822, mais les censeurs refusèrent leur visa à cette comédie-vaudeville, que l'auteur publia avec une préface ironique et dont voici la rapide analyse :

Le comte de Surville, accusé par Concini de la confection d'un libelle injurieux pour le roi, a été condamné à la détention perpétuelle; mais Henri IV, ébranlé déjà par l'intègre Sully, acquiert, dans l'auberge d'un village où il se présente incognito, la preuve de l'innocence du comte. Il répond pour Mme de Surville que poursuit un huissier, impitoyable en sa qualité d'amoureux évincé, gracie son mari, et tout se termine par une fête champêtre à laquelle Henri IV prend part avec bonne humeur.

Dans cette pièce, à donnée simple, l'auteur prêche continuellement le respect et l'amour de la royauté, et l'on ne s'expliquerait pas l'interdiction qui frappa son œuvre si l'on n'y rencontrait des satires très vives de la courtisanerie et des mauvais conseilleurs politiques.

Pour être privé du *Bon répondant*, le Panorama n'en célébra pas moins la fête de Louis XVIII.

24 août : *La Comédie à la caserne,* à-propos-vaude ville en 1 acte, par Henri-Simon Dautreville.

Des soldats, pour fêter leur général qui se nomme Louis,

font l'abandon de leur prêt et se disposent à jouer quelques scènes de comédie. Le général, instruit de ces préparatifs, veut faire adresser au roi l'hommage qu'on lui destine. Il met le buste de Louis XVIII à la place du sien et se cache dans le drapeau du régiment. On l'y découvre lorsque tous les soldats s'assemblent, il les exhorte alors à bien célébrer leur monarque et chante son couplet dans le vaudeville qui termine cette solennité familiale.

Banalité de commande, qui n'eut qu'un médiocre succès (*Non imprimée*).

Avec *la Comédie à la caserne*, la clientèle du Panorama Dramatique eut gratis la surprise d'une salle sinon nouvelle du moins transformée. Douze jours de clôture avaient suffi pour exécuter ces changements d'une importance majeure. Quatre mètres pris sur la profondeur du théâtre s'ajoutaient à la salle ; l'orchestre, surélevé d'un demi-pied, pouvait recevoir un plus grand nombre d'exécutants ; enfin le cadre lourd et d'un mauvais effet qui tenait lieu d'avant-scène avait été remplacé par un soubassement supportant trois rangs de loges bien distribuées. Ces améliorations, la suppression surtout du rideau de glaces dont la manœuvre répétée agaçait le public, furent unanimement applaudies, et l'administrateur puisa dans cette approbation une énergie nouvelle.

31 août : *Le Mari ermite* comédie en 1 acte, par Boursault.

Pièce imitée de Kotzebuë, représentée aux Variétés-

Etrangères le 12 janvier 1807, puis sur divers théâtres, et qui termina modestement sa carrière au Panorama.

10 septembre : *La Lampe merveilleuse,* pièce féérie burlesque mêlée de couplets, en 2 actes, avec prologue, par Merle, Carmouche et *** (Saintine).

Ababa-Patapouf . .	MM.	Bouffé.
Aladin		Bertin.
Patagon		Vautrin.
Badroulboudour . .	Mlles	Florville.
La mère Coquenard.		Hugot.
Phosphore. . . .		Fanfette Bordes.

Patagon, qui est à la fois vizir du sultan Ababa-Patapouf et magicien africain, se déguise en charlatan pour aller, sur la place de Pékin, persuader à Aladin, aventurier français et pauvre, qu'il est son oncle et qu'il le récompensera magnifiquement s'il veut descendre dans la grotte du roi des génies pour s'emparer d'une lampe qui a le don de réaliser tous les souhaits. Patagon espère bien arracher le talisman à Aladin et laisser sous la terre ce dernier que le destin ui a dit être son ennemi, mais Aladin ne veut rendre la lampe qu'il tient qu'après être sorti du souterrain ; Patagon furieux le bouscule, et la lampe s'éteint pendant que la terre se referme sur le pauvre aventurier.

Aladin cependant trouve une issue et rentre chez lui par la cave, possesseur du talisman qui lui sert d'abord à satisfaire ses créanciers ameutés puis à composer un brillant cortège qui l'accompagne au palais du sultan où il va demander la main de la princesse Badroulboudour, dont il est amoureux pour l'avoir vue en songe. Or Badroulboudour épouse le jour même Patagon. Le sultan refuse de changer de gendre, mais Aladin pénètre dans la chambre nuptiale,

fait disparaître dans les airs le lit où la princesse endormie rêve de lui et livre Patagon à une troupe de tourmenteurs.

Au moyen de sa lampe Aladin a bâti un palais magnifique où le sultan va redemander sa fille. Les prières des amoureux calment sa colère et il va les unir lorsque Patagon, déguisé en brocanteur, trouve moyen de reprendre possession de sa lampe en l'échangeant pour une neuve à l'ignorante Badroulboudour. Au même instant le palais s'écroule, la princesse disparaît et le sultan exaspéré jure de faire trancher la tête de l'aventurier s'il ne retrouve en dix minutes fiancée et fortune.

Heureusement le génie de la lampe protège Aladin ; il lui donne une armée d'amours et lui prédit qu'il reprendra sa belle si elle veut consentir à accorder une faveur à Patagon. Transporté dans la demeure du magicien, Aladin décide sa maîtresse à embrasser son cruel ennemi ; il reconquiert ainsi sa lampe et épouse Badroulboudour, tandis que Patagon et ses satellites, vaincus par les amours, sont chargés de chaînes dont rien ne les pourra délivrer.

Imitation plutôt que parodie d'une pièce qui faisait alors fureur à l'Opéra, *la Lampe merveilleuse* était gaie sinon bien spirituelle. De beaux décors et un brillant spectacle assurèrent son succès.

17 septembre : *La Saint-Rigobert*, comédie en 1 acte, par Mars et Ch. Hubert.

M. Pépin, chassant sans port d'armes, est arrêté sur la dénonciation de Mme Pépin, qui veut se donner ainsi le temps de préparer une fête pour son mari. Dans la prison, des officiers mis aux arrêts tourmentent M. Pépin. L'un d'eux écrit à Mme Pépin que son mari fait la cour à la fille du concierge, et le pauvre chasseur, qui a envoyé chercher par le fifre Turlututu son bonnet, ses pantoufles et sa robe de chambre, trouve au fond de son bonnet une lettre écrite

par un cousin à sa moitié. Quoiqu'il ait eu une querelle avec le fifre, il le prie de lui prêter ses habits afin qu'il aille, à la faveur de la nuit, surprendre la femme coupable. Pendant qu'il met ce projet à exécution, Mme Pépin, excitée par le faux avis qu'on lui a adressé, se rend à la prison ; dans l'obscurité elle prend Turlututu pour son mari, pendant que le fifre croit parler à une jeune maîtresse. Pépin, averti que sa femme est entrée en prison, y revient au moment où sa moitié reçoit de Turlututu un ardent baiser. Au bruit qu'il fait, on accourt et Mme Pépin se justifie en expliquant pour quel motif elle a fait arrêter son mari.

Les auteurs avaient eu d'abord l'intention de tourner en ridicule un garde national, mystifié par des confrères, mais, comme pour *la Prise de corps*, la censure exigea d'eux qu'ils changeassent le soldat citoyen en chasseur et ses persécuteurs en officiers ; cela ne sauva pas la pièce, trop frêle pour demeurer longtemps au programme (*Non imprimée*).

25 septembre : *Mon cousin Lalure*, comédie en 1 acte, par Louis Montigny.

Lalure	MM.	Melchior.
Claude Dupuis . .		Saint-Ernest.
Prosper		Vautrin.
Un domestique . .		Henry.
Mme Badoular . . .	Mmes	Hugot.
Rose.		Mercier.

Lalure, ancien colon deux fois millionnaire, veut se servir de sa fortune pour arracher à l'indigence deux cousins et une cousine qui ne l'ont jamais vu. Il les mande à Paris ; mais, avant de leur faire partager son existence, désireux d'étudier leurs caractères, il endosse les habits de son valet

Prosper qui, lui, prend la place du maître. Lalure a sujet de se féliciter d'un déguisement à l'aide duquel il peut apprécier la sottise, l'égoïsme et la lâcheté de son cousin Carcassonne, les ridicules prétentions et les froids calculs de Mme Badoular, sa cousine. Il est, par contre, satisfait de la douceur et de la loyauté de Claude Dupuis, son dernier cousin et de la candeur de Rose, fille de Mme Badoular. Ces deux jeunes gens ressentant l'un pour l'autre une affection sincère, le parti de Lalure est bientôt pris. Après avoir mis ses mauvais parents aux prises avec Prosper qui les bafoue et les effraie, il donne quinze cents livres de rentes à Carcassonne à condition qu'il partira de suite pour son pays, un revenu double à Mme Badoular qui devra le manger dans une terre éloignée; Claude et Rose, qu'il marie, resteront près de lui.

Donnée favorable, traitée d'une façon assez amusante : demi-succès.

28 septembre : *Le Coq de village*, ballet-pantomime en 1 acte, d'après Favart, par René Périn et Renauzy, musique de Darondeau.

Le Bailli	MM.	Bouffé.
Pierrot		Auguste.
Un villageois . . .		Lingot.
Thérèse.	Mlles	Chéza.
Mme Froment . . .		Hugot.
Mme Rapé		Louis.
Gogo		Lili Bourgoin.

Cinq théâtres parisiens jouaient alors l'œuvre de Favart, plus ou moins modifiée ; le Panorama, lui sixième, la mit en entrechats. Mais, malgré une décoration charmante, le choix intelligent des airs,

le zèle des acteurs, cette pièce dansée plut modérément ; on la donna quinze jours et elle ne fut pas éditée. Lili Bourgoin, nièce d'un sociétaire de la Comédie-Française, fit, dans *le Coq de village*, son début au Panorama.

11 octobre : *Esope à la foire*, comédie en 1 acte, par Landrin.

Représenté aux Variétés Amusantes le 30 juillet 1782, cet acte épisodique, repris pour Hérault, ne fit que passer sur l'affiche.

17 octobre : *Le Revenant*, mélodrame comique en 2 actes, par Desenne.

Mathurin	MM. Tautin.
Le Bailli	Bertin.
Valentin	Ernest.
Justine.	Mmes Mercier.
Mme Rose	Hugot.

Créé aux Variétés Amusantes le 1er juillet 1786 et repris à la Gaîté en 1801, cet ouvrage obtint, suivant l'expression d'un critique, un succès d'ennui chez M. Langlois.

23 octobre : *Les Vendanges de Bagnolet*, folie en 1 acte, par Maréchalle et Amédée (Roustan).

Furet	MM. Bertin.
La Grappe.	Pradier.
Justin	Théodore.
Ladouve	Bouffé.
La mère Lavigne . .	Mlles Mercier.
Colette.	Florville.

Représentée sans succès à l'Odéon, le 25 octobre 1817, sous ce long titre : *Un quart d'heure de folie, ou les Plaisirs de la vendange*, cette bouffonnerie eut, à sa reprise au Panorama, assez de bonheur pour être imprimée sous son titre nouveau.

2 novembre : *Edward, ou le Somnambule*, mélodrame militaire en 3 actes, par A... (Albertin) et B .. (Boirie), musique d'Alexandre Piccini, ballet de Renauzy.

Le comte Dormilli. . .	MM. Melchior.
Victor Dormilli . . .	Alfred.
Le comte de Nerval . .	Dubiez.
Fabio.	Vautrin.
Lefranc	Tautin.
Le Grand-Prévôt . . .	Pradier.
Tristmann	Hérault.
Un officier	Lefèvre.
Eugénie	Mmes Hugens.
Anna	Mercier.

Un intrigant étranger, qui a volé les papiers du comte Edward de Nerval et est devenu sous son nom colonel dans une armée française, aime Eugénie, fille du général comte Dormilli. Eugénie est veuve et a, outre Edward, deux adorateurs, le marquis de Francheville et son cousin Victor, qui est le préféré. Francheville provoque son rival Victor ; un

duel a lieu, mais, après avoir essuyé sans accident le feu de son adversaire, Victor tire en l'air et les deux ennemis s'embrassent. Quelques instants après, Fabio, valet d'Edward, qui a servi de témoin à Victor, assassine le marquis pour laisser à son maître le champ libre auprès d'Eugénie. Ce crime découvert, c'est Victor qu'on accuse et qu'on traduit devant un conseil de guerre dont Edward est nommé président. En vain Victor invoque-t-il son témoignage, Edward nie avoir été son témoin et le charge si perfidement que le conseil, formé d'ailleurs par lui-même, condamne à mort l'innocent.

On va passer Victor par les armes quand Edward se trahit dans un accès de somnambulisme ; il va jusqu'à signer de son vrai nom l'aveu du crime qu'il a d'abord confessé à haute voix ; on l'arrête, ainsi que Fabio, et Victor, réhabilité, devient l'époux d'Eugénie.

Recueil d'incidents vieillots, mal amenés, et qui se joua peu.

26 novembre : *Bertram, ou le Pirate*, mélodrame en 3 actes, par Raimond (Pichat, avec Taylor et Charles Nodier), musique d'Alexandre (Piccini) ballets de Renaudy.

Aldini de Caldora.	MM.	ALFRED.
Bertram		GAUTHIER.
Le Solitaire de Saint-Anselme.		MELCHIOR.
Bonello		BERTIN.
Alife.		VAUTRIN.
Itulbo		MONNET.
Muroti		PRADIER.
Hugo.		BOUFFÉ.
Conrad		EDMOND.
Un chevalier		DUBIEZ.

Imogène.	Mlles Hugens.
Clotilde.	Mercier.
L'enfant d'Imogène	Charlotte.

A la suite d'une affreuse tempête, les habitants de Caldora recueillent nombre de naufragés, parmi lesquels un homme qui, loin de remercier ses sauveteurs, se plaint que le ciel lui ait conservé une existence qu'il déteste. Le solitaire de Saint-Anselme, qui essaie de le ramener à des idées plus chrétiennes, apprend bientôt le nom du malheureux : c'est Bertram, que l'ambition et un amour déçu ont fait descendre du rang de seigneur favori à la vile condition de pirate. Cependant une ancienne coutume oblige les étrangers jetés sur la côte à passer quelques jours dans le château de Caldora. Le comte Aldini, propriétaire de ce château, est l'auteur principal de la disgrâce de Bertram, mais il est absent, et le naufragé pour ne pas exciter les soupçons, se conforme à l'usage. Au château, il retrouve la femme qu'on lui a jadis refusée et qui, pour sauver son père de la faim, a épousé le comte Aldini dont elle a eu un fils. Si Bertram n'a pu se consoler de la perte d'Imogène, celle-ci n'a pas oublié l'homme qui le premier fit battre son cœur, elle pleure son infidélité forcée, et Bertram va lui pardonner quand le retour du comte ranime toute sa fureur. Aldini revient après avoir dispersé les rebelles armés par Bertram contre le souverain, mais les pirates sauvés du naufrage sont assez nombreux encore pour lutter contre les chevaliers amis du comte ; un combat s'engage, et Aldini tombe sous le poignard de Bertram. Sa haine satisfaite, l'assassin, par dégoût de la vie, se met lui-même entre les mains de ses ennemis qui le condamnent à périr d'un supplice infamant. Les pirates, dévoués à leur chef, décident de le délivrer ou de mourir avec lui. Bertram refusant de fuir, ils veulent l'y contraindre, attaquent les chevaliers et mettent le feu au château de Caldora où le condamné vit sa dernière heure. Imogène, devenue folle à la suite du meurtre d'Aldini, se jette inconsciemment au milieu du danger ; Bertram, pour la sauver, la prend dans ses bras et l'emporte à travers les décombres,

mais un escalier s'effondre sous ses pieds et il meurt dans les flammes avec celle qu'il a trop aimée.

Tiré d'un ouvrage anglais, *Bertram*, malgré ses décorations superbes, n'obtint un demi-succès que par suite d'une persécution de la censure. Un tableau représentait l'église du couvent de Saint-Anselme ; des prêtres et des enfants de chœur y entouraient le catafalque d'Aldini ; cette représentation d'un lieu saint et d'une cérémonie funèbre effaroucha quelque autorité dévote qui demanda et obtint, le quatrième jour, la suppression de la pièce. La direction parvint à obtenir un contre-ordre en opérant les changements exigés, et n'eut qu'à se féliciter d'un incident qui piqua la curiosité et dont, pendant un temps, profitèrent les recettes.

8 décembre : *Les Deux Baillis, ou le Mariage par procuration*, comédie en 1 acte par Leblanc de Ferrière.

Floricour	MM. Bertin.
Le Bailli de Gonesse . .	Bouffé.
Durand.	Théodore.
Julien	Ernest.
Mathurine	Mmes Hugens.
Marie	Mercier.

Thérèse, fille de Mathurine riche fermière de Gonesse, est depuis deux mois chez une tante, à Vert-Galant. Le vieux bailli de ce village s'éprend d'elle, veut l'épouser, et prie son confrère de Gonesse de conclure le mariage. Quoique ne connaissant pas le bailli de Vert-Galant, Mathurine donne

son consentement, flattée qu'elle est d'avoir pour gendre un homme en place, et le contrat va se signer, au grand désespoir de Julien, amoureux de Thérèse, quand un comédien ambulant, Floricour, arrive à Gonesse, et, moitié par bonté d'âme, moitié pour se venger des deux baillis qui lui ont refusé l'autorisation d'exercer ses talents, se propose de rompre l'union projetée. Il endosse pour cela divers déguisements, brouille les parties et gagne la cause de Julien. Quand ce résultat est obtenu, il se fait connaître, mais Mathurine lui pardonne d'autant plus facilement que Julien vient d'acquérir une étude de notaire et que le bailli de Vert-Galant, que la réflexion a rendu sage, se retire comme il s'était présenté, par correspondance.

C'est la donnée du *Comédien d'Etampes*, variée à l'aide de détails assez gais. Le jeu de Bertin et de Bouffé, dans les rôles principaux, assura le succès de l'ouvrage.

15 décembre : *Le Jugement des Preux*, mélodrame en deux actes, par Ribié.

Joué au théâtre de la Gaîté, le 21 avril 1804, sous le titre du *Jugement de Dieu*, ce drame fit au Panorama peu de plaisir, quoiqu'on l'eût raccourci d'un acte.

22 décembre : *Les Deux Forçats*, folie en 1 acte, par Ferdinand (Laloue), Ménissier et Ernest (Renault).

Thomas Finot	MM. THÉODORE.
Longin	BERTIN.
Madré	BOUFFÉ.

Rouflard.	MM.	VAUTRIN.
Un notaire.		PRADIER.
Un tambourineur. . .		RIBIÉ fils.
Claire	Mlle	LILI BOURGOIN.

Deux forçats s'étant évadés du bagne de Brest, Madré, greffier par intérim d'un village des environs, brûle de se signaler en arrêtant les fugitifs. Madré doit épouser Claire, fille de l'aubergiste Finot, bien qu'elle ait été promise à son cousin Longin, lorsque celui-ci, qui fait le métier de marchand ambulant, arrive avec un associé. Il est si changé que personne ne le reconnaît, et Madré, qui surprend une conversation dans laquelle les arrivants parlent de banqueroute, d'exposition, de marque, etc., les prend pour les deux forçats. Ne se trouvant pas en force pour les arrêter, il recourt à la ruse, et, Longin se disant le neveu de Finot, il engage ce dernier à se conduire en oncle et Claire à se laisser faire la cour. Craignant ensuite, lorsque Longin a appris le mariage futur de Claire, que de désespoir il s'éloigne avant que le renfort attendu ne soit arrivé, Madré feint de compatir aux peines du jeune homme, lui dit de renoncer à la main de Claire, lui remet un dédit signé par Finot et fait même procéder à la signature immédiate du contrat entre Longin et sa cousine. Puis, les paysans étant revenus des champs, Madré change d'attitude, fait emprisonner les deux prétendus criminels, et rédige à sa propre louange un rapport emphatique. Mais des coups de fusils se font bientôt entendre au lointain, ce sont les deux vrais forçats que la force armée vient d'appréhender. Madré, confus, n'a qu'à donner sa démission, et Longin, élargi, reste l'heureux époux de Claire Finot.

Sorte de parodie des *Deux Forçats*, de la Porte Saint-Martin, cette pièce, amusante et bien conduite, fut justement applaudie.

26 décembre : *L'Amour mendiant, ou les Deux Chercheurs d'esprit,* ballet-pantomime en 1 acte, par Cuvelier et Renauzy, musique d'Amédée.

Blaisotin.	MM.	Auguste.
Lavigne		Théodore.
Lagriffe		Henry.
Le sénéchal Dorvieux .		Bouffé.
Un tabellion		Saint Charles.
L'Amour.	Mmes	Chéza.
Simplicie.		Adèle.
Une servante		Louis.

Déguisé en enfant aveugle, l'Amour demande l'aumône. Dorvieux, sénéchal de la province dans laquelle se passe la scène, et Mlle Pimbêche, vieille femme ridicule, qui viennent assister aux fêtes préparées par le tabellion, le font chasser par leurs laquais : Blaisotin et Simplicie, au contraire, le secourent avec générosité, et l'Amour se promet de récompenser chacun suivant ses œuvres. Blaisotin, fils du vigneron Lavigne, et Simplicie, fille du procureur Lagriffe, sont pour leur âge d'une ignorance et d'une gaucherie dont chacun s'amuse. Cette innocence a son prix puisqu'elle vaut à Simplicie une couronne de rosière, mais elle contrarie les parents, tout disposés à unir leurs enfants par les liens du mariage ; l'Amour arrange les choses en déniaisant les jeunes gens, instruits bientôt de façon suffisante et récompensés ainsi de leur charité. Restent les deux vieillards, qui lui fournissent bientôt eux-mêmes un moyen de vengeance. Le sénéchal, en effet, s'enflamme pour Simplicie, Mlle Pimbêche pour Blaisotin ; tous deux demandent des rendez-vous qui leur sont accordés par les soins de l'Amour ; mais, au moment donné, les jeunes gens s'éloignent avec adresse, laissant en présence les vieillards qui, à la faveur de la nuit, commettent mille extravagances. L'Amour reprend alors sa forme brillante, appelle tous les

villageois, et oblige Dorvieux à épouser Mlle Pimbêche en même temps qu'il marie Simplicie à Blaisotin.

Pris dans *la Chercheuse d'esprit*, de Favart, et dans *l'Amour quêteur*, de Beaunoir, le sujet de ce ballet n'avait rien de remarquable ; on l'accueillit avec une satisfaction modérée, bien que les danseuses y portassent des jupons excessivement courts.

31 décembre : *Le Présent, ou l'Heureux quiproquo,* comédie en 1 acte, par J. Patrat.

C'est comme pièce de circonstance que le Panorama monta, à l'occasion du jour de l'an, cette comédie, créée au théâtre de la Cité le 1er janvier 1793, et que son nouveau public goûta modérément.

Heureuse à son début, l'administration de M. Langlois n'avait pas tardé à subir maint déboire. Au premier jour de 1823, elle constatait avec chagrin la décadence certaine de l'entreprise. C'est cette date pourtant que le ministre des Beaux-Arts choisit pour adresser, à son collègue de l'Intérieur, l'adjuration suivante.

Monsieur le Comte,

Le théâtre construit il y a à peine une année sur le boulevard du Temple et qui, conformément à son titre de Panorama dramatique et aux termes exprès de son privilège, ne devait offrir en spectacle qu'un jeu de décorations animées par quelques acteurs pantomimes, s'est peu à peu érigé en théâtre de mélodrame, à l'instar de ses deux voisins aux-

quels il dispute actuellement la vogue... Si votre Excellence ne se hâte d'y mettre ordre, je prévois la chute prochaine de nos grands théâtres, et avec eux celle d'un art et de magnificences dont la France s'honorait depuis deux siècles.

S. DE LA ROCHEFOUCAULD.

La semonce que valut cette lettre à M. Langlois le laissa fort calme ; nulle mesure administrative ne pouvait aggraver une situation compromise au point qu'à lui comme à tous un désastre semblait imminent.

4 janvier 1823 : *Poucet et Croquemitaine,* féerie en 1 acte, par Bonardin (Taylor).

Le bûcheron Grosjean et Madeleine sa femme, ne pouvant nourrir leurs sept garçons, les ont abandonnés dans une forêt. Les marmots, surpris par un orage, vont frapper à la porte du château de l'ogre Croquemitaine. L'écuyer Batifolin, qui les reçoit, déplore leur sort, et les cache dans un coffre lorsqu'il entend son maître revenir de la chasse. L'Ogre veut voir ses sept filles et leur donner des cadeaux ; ouvrant pour cela le coffre, il trouve les garçons et se réjouit d'avance du repas qu'il va faire. Sur ces entrefaites on vient chercher les filles de Croquemitaine pour les conduire chez la mère l'Oye, leur grand'tante. Poucet, qui entend cela, engage ses frères à prendre les voiles des filles encore endormies et à s'échapper sous ce déguisement. Instruit de cette évasion, l'Ogre chausse ses bottes de sept lieues et se met à la poursuite des garçons. Harassé de fatigue, il s'endort sur un rocher dans le creux duquel s'abritent Poucet et ses frères ; ceux-ci sortent de leur cachette, tirent une des bottes de leur persécuteur et partent sur elle. Grosjean et sa femme, qu'une fée bienfaisante a enrichis et qui

sont à la recherche de leurs enfants, rencontrent alors Croquemitaine : l'Ogre va passer sur eux sa colère, quand Poucet et ses frères accourent pour défendre leurs parents. Joyeux de ce retour, Croquemitaine veut satisfaire à la fois sa vengeance et son appétit, mais la bonne fée paraît et le punit de tous ses crimes.

Conte amusant et qui, bien mis en scène, réussit, grâce à Bertin, original en Croquemitaine, à Charlotte Bordes, sœur de Fanfette, charmante en Poucet, et à Bouffé, très drôle en Batifolin (*Non imprimé*).

18 janvier : *Tringolini, ou le Double enlèvement*, mélodrame comique en 3 actes, par V. de Saint-Hilaire.

Ybagnès	MM. Hérault.
Prospero	Vautrin.
Tringolini père	Pradier.
Tringolini fils	Bertin.
Ferdinand.	Dubiez.
L'Alcade de Sainte-Marie.	Bouffé.
Caliban	Pousseur.
Un aubergiste	Théodore.
Un chef d'alguasils. . .	Saint-Charles.
Le Greffier	Jules.
Emma.	Mlles Florville.
Zerline	Chéza.

La scène se passe à Sainte-Marie, village des environs de Madrid Le négociant Ybagnès a promis par écrit la main d'Emma, sa nièce, à Tringolini, fils d'un riche confrère, mais ce Tringolini, qui a des idées romanesques, veut plaire avant d'épouser, et c'est sous l'habit d'un berger qu'il se présente à sa fiancée. Un rival l'a précédé, Ferdinand, frère du gouverneur de Madrid, qu'Emma voit d'un œil favora-

ble. Mettant à profit l'ingéniosité de son valet Prospero, Ferdinand se présente à Ybagnès comme étant le Tringolini attendu, ce qui est d'autant plus facile que le négociant ne connaît pas son futur gendre, et, quand Tringolini lui même se présente, il est pris pour un aventurier et mis dans un cachot.

La méprise ne peut durer longtemps ; Tringolini se fait reconnaître devant les magistrats et Ferdinand prendrait à son tour le chemin de la prison s'il ne disait à tous son nom et son titre qui éblouissent l'alcade de Sainte-Marie. Mais Ybagnès congédie l'amoureux et rend tous ses droits à Tringolini Que faire? Enlever Emma. La chose va s'exécuter quand une duègne vigilante, Héléna, surprend le complot et avertit Tringolini qui, toujours bizarre, veut opérer l'enlèvement pour son compte. On le trompe, comme bien on pense et c'est Héléna qu'il fait monter en voiture, tandis que Ferdinand et Prospero s'emparent d'Emma qui ne résiste guère.

Enleveurs et enlevées gênés par un orage, se rencontrent dans une auberge bâtie aux portes de Sainte-Marie. Prospero sauve la situation en faisant attaquer nuitamment l'auberge par des amis complaisants. Pendant ce conflit qu'on attribue à des brigands, Tringolini père survient à l'improviste. Aussi peu intelligent que peu brave, il s'imagine que Prospero lui a sauvé la vie et veut en témoigner sa gratitude. Comme salaire l'adroit valet demande la renonciation de Tringolini fils à la main d'Emma, et Ferdinand épouse en paix sa maîtresse.

Succession d'événements invraisemblables, mais présentés avec vivacité et égayés de tirades spirituelles, *Tringolini* fit plaisir et se joua pendant quelques semaines.

1er février : *Les Deux Fermiers, ou la Forêt de Saint-Vallier*, mélodrame en 3 actes, par Ménissier, Dubois

et Martin Saint-Ange, musique d'Alexandre (Piccini), ballets de Renauzy.

Maurice	MM.	TAUTIN.
Lambert		MONNET.
Charles		DUBIEZ.
Langlois.		HÉRAULT.
Edouard.		SAINT-ERNEST.
L'adjoint		PROSPER.
Un juge d'instruction .		PRADIER.
Bertrand.		VAUTRIN.
Pierre.		BERTIN.
Claude		BOUFFÉ.
Un geôlier		THÉODORE.
Un brigadier		RIBIÉ.
Un paysan		SAINT-CHARLES.
Mathurine	Mlles	HUGOT.
Lise		ELISE.

Bertrand, fermier d'Auberive, furieux de voir que tout réussit à son voisin Maurice, tandis que lui-même n'éprouve que des malheurs et des déboires, voue à ce Maurice une haine implacable. L'occasion de la satisfaire se présente le jour même où Maurice, au comble du bonheur, marie sa fille au fils du notaire de Saint-Vallier. Un soldat traversant la forêt qui réunit Saint-Vallier à Auberive est pris pour un braconnier par un garde-chasse qui veut l'appréhender au corps ; en se défendant, le soldat tue le garde et se sauve. Bertrand, à qui Maurice a prêté un pistolet pour traverser la forêt, arrive près du cadavre et conçoit l'infernale idée de se perdre pour perdre en même temps Maurice. Il va déclarer qu'ils ont ensemble commis le meurtre du garde. On arrête Maurice, contre qui semblent témoigner la découverte du pistolet et divers détails, et sa famille au désespoir le suit à la prison de Valence, où s'instruit l'affaire. En vain Maurice, qui a reçu la confession cynique de Bertrand, supplie-t-il celui-ci de dire la vérité. Bertrand ne fait que rail-

ler, et Maurice va passer en jugement quand le soldat, auteur de l'accident, se fait connaître. Un berger, qui a tout vu et que la peur empêchait de parler, confirme alors le récit du coupable. Maurice est mis en liberté et Bertrand, fou de rage, se frappe d'un poignard, après avoir reconnu, dans le soldat, son fils qu'il croyait mort depuis nombre d'années.

Sujet assez extravagant, mais bien traité, et que firent réussir plusieurs situations intéressantes.

9 février : *Le Veuvage de Manon,* folie en 1 acte, par Joseph Aude, Ferdinand Laloue et Vernet.

Tombée le 21 mars 1820, à la Porte Saint-Martin, sous le titre de *Cadet Roussel troubadour*, cette pièce de carnaval, de gaîté un peu grosse, n'eut qu'un petit succès, bien que Bouffé y jouât Cadet Roussel.

14 février : *Le Hussard et la Fermière, ou la Maîtresse-Femme* comédie mêlée de couplets en 1 acte, par Louis Montigny.

Brandwin.	MM.	Vautrin.
Ludovic		Dubiez.
François		Lingot.
Un capitaine de hussards.		Pradier.
Georgina	Mmes	Hugot.
Lisa.		Lili Bourgoin.
Thérésa		Florville.
La mère Gaudicha . . .		Lecomte.

La fermière Georgina a deux filles. Logé chez elle en

vertu d'un billet de logement, Brandwin, brigadier de hussards, se fait aimer de la plus jeune, Lisa, tandis qu'un jeune voisin, Ludovic, s'entend avec l'aînée Théresa. Georgina est une femme de tête qui, pour calmer le hussard trop tapageur, tire par la fenêtre un coup de pistolet Mais la bourre met le feu à la grange de la fermière, qui n'est épargnée que grâce au courage de Brandwin. Ce beau trait adoucit Georgina, qui consent à marier les deux couples à l'issue de la campagne pour laquelle le soldat doit partir.

Ouvrage sans originalité, mal reçu, et qu'on n'imprima point.

27 février : *La Mort du Chevalier d'Assas, ou la Bataille de Clostercamp,* tableau militaire en 2 actes, par Alexis (Taylor et Salomé).

La scène se passe dans un château, non loin du bois de Clostercamp. Le capitaine d'Assas, amoureux d'Henriette d'Armont, fille d'un maréchal de camp, revoit après une longue absence son amie qui, prisonnière des Autrichiens avec son père, n'avait pu l'informer de cet événement. D'Assas voudrait s'unir aussitôt à Henriette, mais le vieux maréchal, qui craint les chances des combats, remet le mariage à la paix, et le capitaine consent à ce sacrifice en jurant de cueillir pendant la campagne des lauriers qu'il viendra déposer aux pieds de sa maîtresse. C'est le cœur plein de ces poétiques idées qu'il apprend que le général l'a choisi pour veiller, à l'avant-garde, aux destins de l'armée. D'Assas s'y rend, est surpris, prononce le cri sublime : *Auvergne, à moi !* et meurt sous les baïonnettes étrangères, jeune pour l'amour et pour la vie, mais vieux de gloire et d'immortalité.

Pièce sans consistance, mais offrant des tableaux

guerriers et de patriotiques tirades qu'on ne pouvait qu'applaudir (*Non imprimée*).

11 mars : *La Main de bois*, mélodrame en 3 actes, par Poujol, B. d'Aubigny et Boirie.

Caselli	MM.	GAUTHIER.
Le Docteur. . . .		BERTIN.
Eugène Dorville . .		ALFRED.
Landry		BOUFFÉ.
Eléonore	Mlle	HUGENS.

Autres rôles par MM. Melchior, Monnet, Mmes Lili Bourgoin, Hugot.

Caselli, chef d'une bande de voleurs, s'introduit dans la maison d'un receveur des contributions ; on l'y saisit par une main et ses compagnons, pour le délivrer, lui coupent le poignet. Douze ans plus tard ce scélérat, qui a fait adapter une main de bois à son bras mutilé, revient, sous un nom illustre et sous des habits magnifiques, dans les lieux où il a commis son crime et été châtié ; il revient avec le désir de se venger du receveur en épousant sa fille Eléonore et en faisant rejaillir sur tous deux une partie de la honte qui le couvre. Mais, à la suite de Caselli, arrive une troupe de bandits qui en un clin d'œil terrifient la contrée en détroussant les voyageurs. Ces brigands veulent se grouper autour de leur ancien chef parce que celui-ci, les abandonnant sans tambour ni trompette, a emporté *par mégarde*, une somme considérable, fruit de leurs rapines communes. Leur apparition contrarie d'abord Caselli, mais, aidé d'un valet de chambre aussi coquin que lui, il décide bientôt de faire servir les survenants à sa vengeance. Le receveur doit opérer un versement considérable dans le trésor public, Castelli fait enlever la caisse par les brigands déguisés en valets et met ainsi le fonctionnaire dans la cruelle alterna-

tive d'être déshonoré comme banqueroutier ou de lui donner sa fille, qui est amoureuse et aimée du colonel Dorville. Eléonore, par bonheur, découvre, dans une scène pathétique, la main de bois de Caselli ; les brigands, livrés par un traître, assassinent leur chef et tombent eux-mêmes sous le feu des soldats conduits par le colonel qui retrouve la somme dérobée, arrache ainsi le receveur à l'infamie, et épouse celle qu'il aime.

Les situations forcées de ce drame, composé de scènes décousues, furent largement payées d'une demi-réussite (*Non imprimé*).

21 mars : *Les Deux Sergents, ou la Parole d'honneur*, pièce anecdotique en 1 acte, par Ménissier et Saint-Ange Martin, musique d'Henri (Darondeau), ballet de Renauzy.

Le comte de Crény.	MM.	Pradier.
Benoît.		Tautin.
Doucet.		Bouffé.
Paul Leblanc. . .		Dubiez.
Louis Perrot . . .		Vautrin.
Ledru		Emilien.
Gertrude	Mlles	Hugot.
Annette		Elise.
Thérèse		Florville.

L'action se passe dans un village, aux environs de Toulouse. Les sergents Paul Leblanc et Louis Perrot aiment Annette et Thérèse, filles de la fermière Gertrude ; celle-ci ne demanderait pas mieux que d'avoir pour gendres les deux militaires qui se sont signalés par divers traits d'héroïsme, mais, ayant répondu pour un voisin, elle est menacée de la ruine et ne veut pas faire partager à d'autres son malheur.

Cependant, au milieu d'une fête que donne à leur intention M. Benoît, riche commerçant retiré, les sergents apprennent que Gertrude, saisie, va être expulsée, faute de pouvoir acquitter une dette de 1.500 francs. Paul et Louis n'ont que leur honneur, ils le mettent immédiatement en gage par un écrit en échange duquel un usurier leur compte les 1.500 fr. qu'ils désirent. De cet homme, qui ne comprend pas bien sa teneur, le billet passe à M. Benoît, puis au comte de Crény, lieutenant-général venu pour inspecter le régiment dont Louis et Paul font partie. Le comte, vivement ému de l'action des sergents dont il connaît d'ailleurs le glorieux passé, déclare vouloir acquitter leur effet, les dote et les marie aux filles de Gertrude.

Sujet moral, traité avec adresse, et qu'on applaudit pour cette double raison.

3 avril : *Jenny, ou le Mariage secret*, ballet-pantomime en 3 actes, par Aumer.

Arthur. . . .	MM.	Delalande.
Gibber		Tautin.
John		Renauzy.
Smith		Reinbaut.
Jack		Bégrand.
Un paysan . .		Bertolot.
Jenny	Mlles	Chéza.
Fanny. . . .		Hyacinthe.
Charles . . .		Charlotte.
Betzi		Louisa.
Deux Paysannes.		Adèle, Saint-Charles.
Un paysan . .		Ambroisine.

Représenté à la Porte Saint-Martin, le 20 mars 1806, avec un succès énorme, cet ouvrage fit plaisir

au Panorama où Mlle Chéza, toutefois, n'effaça pas le souvenir de Mme Quevriaux, créatrice du rôle principal. On le réimprima à l'occasion de cette heureuse reprise.

15 avril : *Les Trois Trilby*, folie en 1 acte, par Ménissier, Ernest (Renault) et Saint-Ange Martin.

Cocquerel	MM.	Bouffé.
Derneville		Dubiez.
Robert.		Vautrin.
César		Bertin.
Mme Cocquerel	Mlles	Hugot.
Ambroisine		Elise.
Charlotte		Florville.

La scène est en province, aux environs de Blois, Mme Cocquerel profite d'une absence de son mari, propriétaire vieux et bossu, pour connaître le roman de *Trilby*, dont il lui a défendu la lecture. Ce roman met à l'envers les têtes de Mme Cocquerel. de sa fille Ambroisine et de sa bonne Charlotte, de sorte que les trois femmes s'imaginent voir partout le héros de leur livre favori. Rien d'étonnant donc à ce que le soldat Robert, qui se présente en vertu d'un billet de logement, le capitaine Derneville accouru pour connaître Ambroisine dont on lui a offert la main, M. Cocquerel lui-même, revenu en secret pour souhaiter la fête de son épouse, soient pris pour trois incarnations successives du lutin Trilby. Cocquerel seul souffre du quiproquo, sa femme lui dit ses vérités et un valet affolé le bâtonne. Quant à Derneville et à Robert, ils gagnent, l'un l'amour d'Ambroisine, l'autre l'admiration de Charlotte, si bien que la pièce se termine par deux mariages, auxquels Cocquerel, adouci par l'idée qu'il n'a eu pour rival qu'un fantôme, consent avec bonne humeur.

Cet épilogue de roman de Nodier, poussé jusqu'à la bouffonnerie, fit beaucoup rire et fut conséquemment très applaudi.

Le 24 de ce même mois d'avril, M. Langlois de Saint-Montant, déférant à l'avis de ses conseils, déposa son bilan. Il accusait 200.000 francs de dettes hypothécaires, 600.000 francs de dettes chirographaires, soit au total 800.000 francs. On composa alors un syndicat de trois personnes (MM. Fleury, Davia et Gardie), qui de sa seule autorité nomma directeur M. Chedel, agent de la faillite. Cet événement fut prôné par la presse, mais les créanciers protestèrent et rétablirent par un vote M. Langlois dans ses fonctions.

Pendant ces disputes, les représentations suivaient leur cours.

28 avril : *La Vieille Femme colère, ou la Correction conjugale,* folie en 1 acte, mêlée de couplets, par Maréchalle et Philadelphe (Alhoy).

Doucet	MM.	Emile.
Alfred.		Leblanc.
Claude		Louis.
Mme Doucet. . . .	Mlles	Lecomte.
Julie		Elise.
Louison		Florville.

La vieille Mme Doucet, femme acariâtre et tyrannique, fait de sa maison un enfer pour son mari, sa nièce Julie et ses serviteurs, qu'elle injurie et bat à la journée. Après une scène plus vive encore que les précédentes, Doucet a l'idée

d'essayer de corriger la mégère. Elève-t-elle la voix, il crie ; casse-t-elle un objet, il en brise deux ; il lui écrit ensuite qu'attribuant sa méchante humeur à l'oisiveté, il veut la ramener à de bons sentiments en mettant le feu à sa ferme et en faisant fondre ses diamants ; puis, s'armant d'un pistolet, il s'avance vers sa femme qui, redoutant un suicide, se jette à genoux et confesse ses torts en jurant d'être à l'avenir aussi douce qu'elle était violente. Enchanté de la métamorphose, Doucet pardonne et marie sa nièce à l'officier Alfred, qui a contribué au succès de son expérience.

Pièce fantaisiste, mais amusante, qui réussit.

20 mai : *Les Inséparables*, mélodrame en 3 actes, précédé d'un prologue, par B. d'Aubigny, Poujol et Jules de Sainte-Aurre, musique d'Alexandre (Piccini), ballet de Renauzy.

Personnages du Prologue :

Cocqueret.	MM.	Bouffé.
Un acteur		Edouard.
Le Souffleur		Emilien.

Personnages du Drame :

Lalonde.	MM.	Melchior.
L'Ombre d'Olivier . .		Edouard.
Beaudoin		Gauthier.
Théodore		Alfred.
Pietreville		Monnet.
Joseph		Vautrin.
Ledoux		Théodore.
Un conducteur. . . .		Léon.
Jacques.		Pousseur.
Un Paysan.		Bégrand.
Eugénie.	Mlles	Hugens.
Toinette.		Florville.

La scène se passe au dix-huitième siècle, Charles Beaudoin et Olivier Prévillars, tous deux âgés de vingt-trois ans, sont liés depuis leur enfance, par une amitié telle qu'on les a surnommés les Inséparables. Voulant se donner, après la mort même, des preuves de cette inaltérable affection, ils prennent, dans un écrit signé de leur sang, cet engagement singulier : le premier des deux qui mourra ira trouver l'autre pour le défendre dans tous les dangers qu'il pourrait courir. Olivier doit, le jour où la pièce commence. épouser à Orléans Eugénie Lalonde, fille d'un riche manufacturier. Eugénie, en contractant ce mariage obéit à son père ; elle aime Beaudoin qui l'adore et s'est sacrifié avec heroïsme au bonheur de son inséparable. Mais comme Charles songe tristement, à Paris, à la cérémonie qui se passe en province, l'ombre d'Olivier paraît devant lui, révèle qu'un crime vient de séparer son âme de son corps, et le somme de prendre sans délai le chemin d'Orléans où sont ses assassins qu'il lui fera connaître. Beaudoin obéit au désir du défunt. Transporté par un véhicule fantastique dans la ville désignée par Olivier, il entre chez Lalonde au moment où l'on s'étonne de l'absence inexplicable du futur, attendu pour le contrat. Visible pour Beaudoin seul, l'ombre de son ami lui désigne alors comme ses meurtriers Théodore Lalonde, propre frère d'Eugénie, et Pietreville, ami de celui-ci. Pietreville, en effet, épris d'Eugénie, n'a trouvé qu'un crime pour se débarrasser d'un rival, et Théodore, qu'il tient par des besoins d'argent, s'est prêté à cette combinaison sinistre. Beaudoin, désolé à l'idée de déshonorer la famille de celle qu'il aime, hésite d'abord à obéir aux injonctions de son inséparable ; il s'y décide pourtant, et c'est sur le tombeau même de la victime qu'il nomme ses assassins. Olivier apparaît alors une derniere fois pour révéler à Lalonde que Théodore n'est pas de sa famille, remercier Beaudoin et lui dire d'épouser Eugénie.

Moins raisonnée que bizarre, cette œuvre, puisée dans les *Mille et un souvenirs* de Desforges, était

précédée d'un prologue dans lequel, raillant spirituellement leurs chutes antérieures, les auteurs demandaient au public son attention bienveillante ; prologue et drame furent accueillis par des applaudissements.

29 mai : *La Cousine supposée*, comédie en 1 acte, par Villard et Adrien (Payn, avec René Périn).

Derneville	MM.	TAUTIN.
Labombe.		VAUTRIN.
Sophie	Mlles	HUGENS.
Mme Dubuc		HUGOT.

Le capitaine Derneville, à la suite d'une querelle avec son frère, s'est retiré dans la petite maison qu'il possède sur les bords de la mer et où il a été suivi par un vieux soldat nommé Labombe. Le frère de Derneville, après avoir essuyé des malheurs qui l'ont réduit à la misère, envoie Sophie, jeune orpheline qu'il a élevée comme sa fille, pour le réconcilier avec le capitaine. Sophie se présente sous le nom de Jeannette chez Derneville, et Labombe, qui est dans la confidence, la donne comme sa cousine. Jeannette gagne bientôt, par ses grâces, l'affection du capitaine qui a honte de se déclarer amoureux ; il s'y décide pourtant, mais la jeune fille ne consent au mariage proposé qu'à la condition que Derneville se réconciliera avec son frère ; la chose est acceptée et le contrat se signe en famille.

Fond peu nouveau, mais détails gais, dialogue charmant ; au total succès et succès mérité.

17 juin : *Le Pauvre Berger*, mélodrame historique

en 3 actes, par B. d'Aubigny, Carmouche et Hyacinthe (Decomberousse).

De Holbein.	MM.	Melchior.
Ronsberg		Gauthier.
Williams		Vautrin.
Zug		Bertin.
Un vieux soldat . . .		Edouard.
Uswal		Pousseur.
Lisbeth.	Mlles	Florville
Berthe		Gobert.
Furtz		P. Gobert.
Le frère de Furtz . .		Ch. Bordes.

Ronsberg, riche propriétaire suisse, va épouser Lisbeth, fille du grand bailli du canton, quand un vieux soldat, étranger au pays, lui demande un secret entretien. Instruit par un certain Ulric, qu'il assista à son lit de mort, ce soldat sait que Ronsberg, dix-huit ans auparavant, fit disparaître, à la faveur d'un incendie, le frère aîné qui le gênait. Ulric, qui devait tuer ce malheureux, lui a laissé la vie, mais il l'a abandonné sur un chemin Or le soldat a retrouvé la trace de ce frère qui mène une vie des plus misérables, il somme Ronsberg de lui rendre nom et héritage, le menaçant, s'il refuse, de s'adresser au grand bailli. C'est, pour Ronsberg, la ruine et la rupture de son mariage; aussi n'hésite-t-il pas à conserver, par un second crime, les avantages que lui a procurés le premier. Il assassine le vieux soldat, mais on l'a vu s'entretenir avec l'étranger et, quand le cadavre de la victime est découvert, c'est lui que les paysans, indisposés déjà par sa hauteur, accusent ouvertement. Ronsberg comprend qu'il doit, pour son salut, livrer un coupable à la justice. Dans le pays demeure un berger du nom de Zug qui est pauvre, sans place, et ne peut nourrir sa femme et ses enfants. Zug a l'esprit borné, Ronsberg l'éblouit en étalant de l'or sous ses yeux, et l'indigent consent à se déclarer l'auteur de l'assassinat du soldat.

On arrête Zug et le bailli instruit l'affaire sur le lieu

même du crime. Le berger persiste à se dire coupable, mais pendant qu'on le juge il boit, mange, se réjouit, et finit par s'endormir au moment où on le condamne à mort. Une attitude si extraordinaire donne des soupçons au bailli ; la découverte d'une sacoche ayant appartenu à la victime fait de plus connaître que Zug n'est autre que le frère aîné de Ronsberg, cru mort depuis nombre d'années, Ronsberg, que cette révélation terrifie, se sent perdu : il échappe à l'échafaud par le suicide, et Zug recouvre en même temps la liberté et la fortune.

Zug reproduisait, dans ce mélodrame, l'étrange action du berger Pourril qui, pour quelques pièces d'or, s'était avoué coupable d'un crime qu'il n'avait pas commis. Pourril, devenu un héros populaire, assista à l'une des représentations de l'ouvrage intéressant, bien fait, et qui obtint une complète réussite.

Un détail de sa mise en scène amena, le premier soir, un incident conté dans les chroniques. Soucieux d'exactitude, on avait, par dérogation aux usages, enrôlé une vingtaine de brebis véritables qui, s'étant comportées à merveille pendant les répétitions, débouchèrent, le jour de la première, avec un désordre plein d'ordre et se groupèrent pittoresquement autour du pâtre. Un tonnerre d'applaudissements les accueillit. Effrayés par ce tintamare imprévu, les moutons s'approchèrent de l'avant-scène du rez-de-chaussée, occupée par des dames, et s'y précipitèrent l'un après l'autre. Il fallut plus d'une heure pour ramener au bercail les bêtes réfractaires. Le lendemain on revint aux moutons en carton, comme dans les pastorales de nos aïeux.

4 juillet : *La Romance et la Gavotte,* comédie anecdotique en 1 acte, mêlée de couplets, par Carmouche et F. de Courcy (avec Xavier Saintine).

Sauvageon	MM.	Vautrin.
Bonœil		Emilien.
Gustave Doligny . . .		Bouffé.
Sélinval.		Dubiez.
Faustin		Pousseur.
Adeline	Mlles	Florville.
Laure.		Léon.

La scène est en province. Père de deux filles, M. Sauvageon destine pour maris, à Adeline, l'aînée, l'avocat Doligny, à Laure, la cadette, le commis-voyageur Sélinval. Ces projets contrarient le pique-assiette Bonœil qui voulait devenir le gendre de Sauvageon et qui, pour arriver à ses fins, persuade à Doligny que Sélinval, tombé subitement amoureux d'Adeline, a demandé sa main de préférence à celle de Laure. Doligny a la tête vive ; quand Sélinval paraît, fredonnant les premiers vers d'une romance qu'il a composée pour Laure, l'avocat met l'épée à la main et force le commis à chanter tout au long ses galants couplets. Or M. Sauvageon a les arts en horreur, il surprend Sélinval roucoulant et lui reprend sa parole Mais le commis n'est pas homme à laisser une méchanceté impunie ; il va chercher un pistolet et, profitant de ce que l'avocat a endossé sa robe, il l'oblige, sous menace de mort, à danser une gavotte. Grâce à Bonœil, Sauvageon surprend le danseur comme il a surpris le chanteur et rompt le second mariage. Mais les jeunes gens s'expliquent et, furieux contre Bonœil, le menacent de deux duels successifs. Sauvageon n'a pas moins peur des querelles que des arts, il pardonne pour éviter le bruit, et conclut à nouveau les deux mariages, à condition que la double cérémonie se passera sans rigodon ni couplets.

Cette pièce, rééditant sans originalité le sujet

traité au Vaudeville dans *la Revanche forcée*, et au Gymnase dans *Partie et Revanche*, fut la dernière que joua le Panorama Dramatique.

La querelle pendante entre les divers créanciers de l'entreprise avait motivé la publication de quatre opuscules. C'étaient :

1° *Précis sur le Théâtre du Panorama Dramatique* (Paris, Fain, 1823, in-8) ;

2° *Encore quelques mots sur le Panorama Dramatique* (Paris, Lebergue, 1823, in-8) ;

3° *Précis sur le Théâtre du Panorama Dramatique* (Paris, Ponthieu, 1823, in-8) ;

4° *Réflexions d'un créancier du Théâtre du Panorama Dramatique* (Paris, impr. Rougeron, in-8).

Ces brochures, non signées mais dues toutes à Alaux, proclamaient la nécessité, pour les créanciers, de s'entendre avec les propriétaires de l'immeuble, afin de conserver leur commun privilège. Quoique intéressé, son conseil était bon, mais aucune des parties ne voulut le suivre, si bien qu'après trois mois d'attente l'autorité fixa au 21 juillet la clôture du théâtre.

Deux cents personnes au moins se trouvèrent par suite sans ressources. Plus particulièrement affligés de la décision ministérielle, les artistes demandèrent à continuer, en société, l'exploitation du Panorama ; ils n'obtinrent, après un mois de démarches, que l'autorisation d'y jouer cinq fois à leur profit.

Le théâtre ouvrit, à cet effet, les 10, 15, 18, 19 et 21 août 1823. Ces représentations, composées de pièces

du répertoire, auxquelles s'ajouta (le 18 août) *Le Jugement de Salomon*, mélodrame en 3 actes de Caigniez, créé à l'Ambigu en 1802, produisirent 8.200 francs que les acteurs se partagèrent au prorata de leurs appointements.

Mis en vente publique le 11 mars 1824, le Panorama, adjugé pour la somme de 234.000 francs, fut alors démoli et remplacé par une maison à six étages que l'on peut voir encore.

A onze ans d'intervalle, l'histoire du Panorama Dramatique recommença celle des Jeux Gymniques. Soumis aux mêmes entraves, guettés par les mêmes jalousies, ces théâtres devaient nécessairement avoir une destinée pareille. Tous deux furent un frappant exemple de l'inconvénient des demi-mesures et surtout des maux qu'engendrent, sous tous les régimes, les monopoles créés et défendus par le seul « bon plaisir ».

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 68 PIÈCES (1) COMPOSANT LE RÉPERTOIRE

DU

PANORAMA DRAMATIQUE

---

(1) 48 Nouveautés, dont 34 imprimées, et 20 Reprises, dont 2 éditées à cette occasion.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

